Tome XIV. N° 12 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Sept. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Scènes de la Révolution communiste en Hongrie

Cécile de Tormay était déjà célèbre dans son pays et ses premiers ouvrages avaient été traduits en italien, lorsque, sur le conseil de Gabriele d'Annunzio, j'entrepris — avec Jean Guerrier — la transposition française de cet admirable roman, « Au Pays des pierres », qui parut en 1913 dans la *Revue de Paris.* Ce fut un grand succès et la révélation d'un génie féminin égal à Petœfi par la puissance poétique, mais nourri aux sources pures de la latinité, à la fois profondément humain et profondément magyar, qui devait être à la Hongrie ce que Selma Lagerlöf est à la Suède : l'expression de la conscience nationale.

Génie? C'est un mot qu'on emploie bien rarement, quand on parle d'une femme artiste ou écrivain et que l'on n'emploie pas toujours avec sincérité, car la flatterie déforme ce mot redoutable en l'appliquant à des ouvrages que la postérité mettra peut-être au second rang. La femme sait peindre d'excellents portraits et des « scènes de genre », la vie en anecdotes, saisie dans sa vérité du moment, avec des traits vifs et délicats, et des nuances imprévues. Elle aime surtout se raconter, elle, ses amours, ses joies, ses

chagrins, et les comparses de son existence, mais le récit achevé, elle le recommence sous une autre forme, avec le même plaisir, que le lecteur séduit partage... C'est le miracle de l'instinct. Le génie — qui n'est pas l'instinct déchaîné, mais le triomphe de la raison sur l'instinct, qu'elle utilise et discipline, — voit plus haut et plus loin et d'une vue plus générale. Le problème de la destinée, les solutions de la foi et de la science, l'histoire des sociétés, l'étude de l'homme et de ce qui dépasse l'homme, tels sont les objets qu'il transforme en œuvres d'art. L'instinct, qui est une espèce de « génialité » mais non pas le « génie », recule presque toujours devant ces objets décourageants par leur grandeur et qui l'émeuvent beaucoup moins que son aventure personnelle.

Cependant, il y a des femmes qui ont osé toucher à ces vastes sujets, et se sont élevées au-dessus d'elles-mêmes, jusqu'à ces sommets de l'art et de la pensée où règne le génie viril. Les deux grandes romancières que je rapproche sans les comparer l'une à l'autre, Selma Lagerlöf et Cécile de Tormay, ne seraient pas aussi grandes si elles n'étaient plus que des femmes, si elles n'étaient vraiment l'âme vivante de leur pays.

*
* *

Mme de Tormay est née à Budapest en 1878. Son père, Bela de Tormay de Nadudvar, secrétaire d'État, membre de l'Académie des Sciences, s'était passionnément attaché à la terre hongroise et il avait créé toute une « littérature agricole ». Sa fille hérita de lui l'ardent amour du sol natal, de la *puszta* où le vent d'été galope sur la houle infinie des blés, entre « les quatre rivières » et « les trois montagnes ». Amour du sol et de ceux qui vivent du sol, amour dans le présent et le passé, culte des gloires nationales, dévouement absolu de la femme et de l'artiste à tout ce qui est magyar, cette passion a dominé la vie de Cécile de Tormay et s'est exprimée dans ses livres avant de devenir action. *Au Pays des pierres*, ce n'est pas seulement la rencontre de Yella, « petite âme errante du Karst », avec André Réz, l'homme de la puszta ; c'est la lutte entre l'esprit de la plaine et l'esprit de la montagne, entre deux forces élémentaires comme les énergies de la nature, qui se heurtent pour se posséder et se brisent en se heurtant. Les êtres inanimés vivent d'une vie effrayante autour de la tragédie humaine ; sapinières, torrents, hameaux perdus aux plis granitiques du Karst, moulin ruiné penchant sur le gouffre, petite gare isolée, vibrante de sonneries ; et la forêt avec ses odeurs et ses ombres, et la désolation des rocs aux

pâleurs d'ossements sous la blanche fournaise de l'été, quand la plaine, aperçue d'en haut, « n'est qu'une plaque d'acier bleui forgée dans la courbe des montagnes. »

La Hongrie tout entière acclama ce livre magnifique et Cécile de Tormay fut illustre en quelques jours. La gloire est une épreuve pour le jeune écrivain. Elle le fortifie s'il résiste à ses vertiges, mais elle enivre et elle aveugle les faibles. Malheur à celui qui se croit « arrivé », dès la première étape, comme si la vie de l'artiste n'était pas un perpétuel départ vers une perfection inaccessible ! Mme de Tormay avait dans le caractère cette grandeur naturelle qui est incompatible avec la vanité — littéraire ou féminine ! — Humble devant son art dont on la disait maîtresse, elle continua de travailler, comme si elle n'avait rien acquis et devait tout apprendre, sans relâcher jamais son effort. « Pour l'avenir, m'écrivait-elle en 1913, j'ai la vision d'une œuvre qui devrait, en trois volumes, embrasser toutes les destinées liées à la terre hongroise. » La première partie de ce triptyque parut l'année suivante. C'est *la Vieille Maison*, roman supérieur au *Pays des pierres*, roman balzacien par l'ampleur du sujet, le nombre des personnages, la portée historique et philosophique des événements qui se déroulent parallèlement à l'histoire de Budapest. La « vieille maison », construite par Christophe Ullving, le grand ancêtre, au bord du Danube, dans un faubourg de la petite ville de Pest, verra naître, prospérer, décliner et mourir trois générations d'Ullving, en même temps que se développer la cité moderne, en face de l'antique citadelle de Bude. La fortune de ce très beau livre fut digne de lui.

Les critiques s'accordent à dire que bien peu de romanciers vivants sauraient peindre une aussi large fresque, où la science de la composition, la vérité des caractères, la beauté de la forme et de la couleur, donnent la sensation directe de la vie.

*
* *

Au Pays des pierres venait de paraître, et j'étais en correspondance avec l'auteur, — correspondance toute littéraire d'abord et qui fut bien vite amicale. En mai 1914, Cécile de Tormay vint à Paris, je me souviens que nous allâmes ensemble voir Gabriele d'Annunzio qui était malade, dans son petit appartement de l'avenue Kléber. Je lui fis rencontrer chez moi Anatole France, Pierre Mille, Paul Géraldy, et quelques jeunes écrivains qui croyaient — hélas ! — vivre encore un long avenir. J'étais heureuse de montrer mes amis et ma ville à cette femme que j'admirais, et qui

savait si bien les comprendre. Elle avait, dans les veines, un peu de sang français. « L'amour de la forme élégante, de la phrase souple et musclée, disait-elle, c'est mon aïeule française qui me l'a laissé en héritage... une petite dame gracieuse dont les yeux ont vu la cour de votre roi Louis XV. » Après neuf années, j'entends encore cette voix un peu chantante ; je revois ce visage noble et fin, à la bouche mélancolique, aux yeux bleus assombris de rêves et de pensées. Les cheveux cendrés, légers sur les tempes, pesaient magnifiquement sur le cou robuste et délicat. Toute cette personne charmante, extrêmement féminine, rayonnait d'intelligence et de tendresse, et l'on sentait la force cachée dans cette douceur, comme, sous le velours du fourreau, une épée.

Au début de juin, Cécile de Tormay nous quitta, je l'accompagnai à la gare de Lyon et nous nous embrassâmes fraternellement.

« Au revoir ! me dit-elle, à bientôt ! »

Je ne l'ai jamais revue.

Quelques semaines après son départ, c'était la guerre. Nos patries ne luttaient pas du même côté. Un rideau de fer et de feu tomba entre nous.

Après l'armistice, je voulus savoir ce qu'était devenue Cécile de Tormay. Plusieurs lettres restèrent sans réponse, qui n'étaient jamais parvenues à destination. Le bolchevisme ensanglantait la Hongrie. J'appris que la comtesse de Tormay avait fait son devoir de femme hongroise, pendant la guerre et pendant la révolution, et qu'elle était devenue, plus qu'un grand écrivain national : une héroïne nationale. Bela Kun avait mis sa tête à prix. Elle avait dû fuir devant les terroristes, et cent fois elle avait risqué la mort. Séparée de sa mère qu'elle adorait, de ses frères, de ses amis, changeant de nom lorsqu'il lui fallait changer d'asile, malade, ruinée, proscrite dans son propre pays, elle avait lutté, malgré tout, lutté par la plume et la parole, contre « l'ennemi de l'intérieur », le juif étranger, venu de Galicie ou d'Ukraine et masqué d'un beau nom magyar. Pendant cette année douloureuse, 1918-1919, sous le gouvernement de Karolyi qui prépara les voies au communisme et sous l'atroce tyrannie de Bela Kun, Mme de Tormay écrivit au jour le jour, des notes qui composent ce document unique : le *Livre proscrit.* « Ce livre, dit-elle, divisé en fragments, s'est caché parmi les feuillets d'autres livres, sur le faîte des toits, dans les tuyaux des cheminées, dans la profondeur des caves. Il a été dissimulé derrière les meubles et enfoui sous la terre. La main de la police secrète, la botte des soldats rouges ont pesé sur lui. Cependant, il a subsisté, par miracle, pour commémorer le souvenir des victimes dont le tombeau fermé s'efface déjà.

...Depuis que j'ai noté ces événements, des mois ont passé ; bien des choses sont devenues claires qui étaient obscures et incompréhensibles, mais je ne retoucherai pas ces notes ; je laisserai, comme le sang dans les veines vivantes, palpiter en elles le passé vivant. Si je me suis trompée, que mes lecteurs me soient indulgents ! Mes erreurs sont aussi des miroirs : elles reflètent les erreurs de l'époque. »

Quand j'ai pu renouer avec Mme de Tormay les liens d'une amitié qui, dans son cœur et dans le mien, demeurait égale, elle m'a envoyé ce livre en me priant de le traduire. « J'ai vécu, m'écrivait-elle, la plus terrible tragédie par laquelle ma nation millénaire ait passé. Si vous aimez ce « journal de la révolution rouge », peut-être pourriez-vous, en le publiant, rendre un service immortel à la Justice, à la Hongrie et aussi à la France. »

J'ai pensé que cet appel devait être entendu et que ce témoignage comportait sans doute un utile enseignement. Certes, sur bien des points, mes sentiments ne s'accordent pas avec ceux de mon amie hongroise. Elle n'oublie pas que l'Allemagne fut l'alliée de la Hongrie. Des Français, qui ont le sens de l'honneur, ne sauraient en faire un crime à cette grande âme. Ils ne sauraient lui reprocher ses cris de révolte et de souffrance lorsqu'elle apprend les clauses du traité de paix qui mutilera la Hongrie. Il faut comprendre un état d'esprit et de cœur qui ne peut pas être le nôtre, mais un deuil porté fièrement, douloureusement, impose le respect. La France n'a pas de haine envers la Hongrie qui a été trompée par de mauvais guides et qui subit les conséquences d'une faute dont le principal coupable était à Berlin.

Marcelle Tinayre.

Ce que Cécile de Tormay raconte dans son livre poignant, c'est la tragédie de la nation magyare, tragédie qui eut pour prologue sanglant la guerre mondiale à laquelle les Hongrois ont été mêlés malgré eux et pour dénouement cette cruelle tyrannie bolcheviste que nous dépeint l'auteur dans les extraits qui suivent. Entre cet exorde et cette fin, c'est tout le drame national; c'est l'effondrement du royaume de Saint Etienne, établi il y a presque dix siècles sur la grande plaine qu'entourent les monts Carpathes, c'est l'abaissement d'une race fière et forte, c'est l'armistice signé à Belgrade par le comte Karolyi, ce Kerenski de la Hongrie; c'est le lent envahissement d'un pays mil-

lénaire par les Tchèques, les Roumains et les Serbes; c'est la nation de Louis Kossuth, libre enfin et indépendante, mais incapable de se réjouir car elle pressent pour des millions de Hongrois un joug plus lourd que ne l'était l'union forcée avec l'Autriche; c'est enfin la série des erreurs politiques d'un magnat vaniteux, joueur, incapable, qui, constatant que sa politique ententophile n'avait pas abouti aux résultats escomptés par lui, misa sur la Russie soviétique et livra son pays angoissé et humilié à une poignée de bolchevistes de race étrangère. Le communisme, en Hongrie, n'a donc pas été le résultat d'une poussée populaire, mais fut installé au pouvoir par le comte Michel Karolyi, le président de la « République populaire hongroise » qui délivra de prison Bela Kun et les chefs communistes pour leur confier les destinées de son pays. Les notes de Mme de Tormay que publient la Revue universelle *commencent par le récit de ce coup d'Etat du 21 mars 1919 et projettent une vive lumière sur la période d'anarchie qui le suivit et qui dura jusqu'au mois d'août de la même année.*

PAUL-EUGÈNE RÉGNIER.

I

La révolution vient...

Il pleut. L'eau dégouline par une gouttière crevée. Les gouttes tombent sur le rebord en zinc de ma fenêtre, et cela résonne comme si des squelettes frappaient du doigt pour qu'on leur permît d'entrer.

Le timbre du vestibule retentit. C'était Mme Rodolphe Chotek qui défendit toujours si généreusement, si bravement l'idée nationale. Elle apportait une somme assez considérable pour « l'Alliance » (1). Peu après arriva Mme Armand Mikes. Il n'était même pas neuf heures. Elle me souffla dans l'oreille :

— J'ai de très mauvaises nouvelles. Il faut que je te parle.

Je pris l'argent sur moi et nous partîmes. Dans la voiture, elle me raconta qu'une personne sûre était allée la veille à une réunion des communistes. Des groupes importants d'ouvriers s'étaient joints au parti, ainsi que les métal-

(1) « L'alliance nationale des Femmes hongroises » fondée par C. de Tormay.

lurgistes. Ils décidèrent de renverser les gouvernementaux et d'abattre « la contre-révolution ».

Dans le bureau des « Femmes hongroises », se trouvait déjà Élisabeth de Kallay et bientôt Mme Louis Batthyany entra précipitamment et me fit signe. Nous nous retirâmes dans un coin. Alors seulement je remarquai son visage tiré, sa pâleur de mort. Elle parla nerveusement :

— Le gouvernement démissionne. Le colonel Vix (1) a présenté un ultimatum. L'Entente va pousser en avant la ligne de démarcation (2) et réclamer une zone neutre. Quant à Karolyi — je le tiens de bonne source — il veut remettre le pouvoir aux communistes.

Voilà donc la vengeance de Karolyi !

Élisabeth de Kallay et sa sœur cadette s'approchèrent de nous ; puis elles partirent en hâte : elles voulaient prévenir l'archiduc Joseph et prier Étienne Bethlen de faire l'impossible auprès des représentants de l'Entente. Le lieutenant-colonel Vix avait, depuis quelques jours, éloigné ses troupes de la ville. A peine restait-il trois cents spahis dans les environs. Il savait ce qu'on préparait. Avait-il, volontairement, privé les « bourgeois » de Budapest de leur seule protection?

Mme L. Batthyany se leva, et avant de partir, elle me dit tout bas de me sauver sans attendre la nuit, car mon nom était sur la première liste des personnes qu'on devait arrêter.

Je rentrai. La pluie battait ma fenêtre. J'appelai mon frère par téléphone. Ma mère, malade, alitée, ne savait rien, et je parlai de façon qu'elle ne pût m'entendre. Je reçus la visite de Mme Ladislas Bano qui m'a dit de partir, sinon « ces gens-là » m'enverraient à la potence. Mme Rodolphe Chotek revint. Je lui rendis l'argent qu'elle m'avait apporté.

— Il ne serait plus en sûreté chez moi désormais.

Elle renouvela le conseil donné par Mme Bano.

— Je ne partirai pas, répondis-je. Ce serait lâche. S'ils veulent m'arrêter, qu'ils m'arrêtent ! Je resterai ici.

— On aura encore besoin de toi, plus tard, lorsqu'on pourra reprendre le travail, dit mon amie, et gentiment, elle tâcha de me convaincre...

(1) Le lieutenant-colonel Vix était le chef de la commission militaire envoyée à Budapest après l'armistice de Belgrade.

(2) Ligne établie dans l'armistice de Belgrade.

Il était sept heures environ. Josef Cavallier, un jeune journaliste qui avait travaillé beaucoup et avec un grand désintéressement pour « l'Alliance nationale des femmes », arriva, pâle comme la mort. Il referma brusquement la porte derrière lui, comme s'il craignait d'être suivi. Ses yeux étaient fixes et vitreux.

— Karolyi a démissionné, dit-il, d'une voix incertaine... Au conseil des ministres, il délégua Kunfi pour aller chercher Bela Kun au dépôt central, et Kunfi conduisit Bela Kun, en automobile, au palais de la Présidence. Socialistes et communistes s'étaient accordés. On forma un Directoire dont les membres sont, paraît-il, Bela Kun, Tiburce Szamuelly, Sigismond Kunfi, Joseph Pogany et Bela Vago. Ils vont établir des tribunaux révolutionnaires, et cette nuit, on arrêtera beaucoup de gens. Sauvez-vous ! Ne vous livrez pas à leur vengeance !

Pendant qu'il parlait, la fusillade éclata, dehors, et tout à coup, m'apparut l'image de ce qu'allait être cette nuit ! Nous étions dans la grande maison hostile, protégés par une dernière porte close ; et le bouton tournait, et la porte s'ouvrait...

Une voix horrible, hurlait, dans la rue, en bas :

Vive la dictature des prolétaires!

La nuit du 21 mars.

Un instant, le silence régna, un terrible silence, comme lorsque le couteau suspendu s'arrête dans la guillotine sur la créature ligottée qui ne peut rien que retirer sa tête entre ses épaules. La pluie froide tombait, sueur d'agonie sur la face des maisons. Maintenant...

Dehors, la voix rugissait de nouveau :

Vive la dictature des prolétaires!

Déjà les rues voisines criaient aussi. Un rideau de fer, rapidement tiré, râla dans l'ombre. Des portes fermées en hâte claquaient. Des pas pressés résonnaient entre les murs, et faisaient rouler devant eux, le fracas des mots : « Vivat !... Mort !... » Au coin de la rue, des coups de feu...

Mort aux bourgeois !

Une balle atteignit un bec de gaz dont le verre vola en éclats sur le trottoir. Une voiture passait, au grand trot. On

l'arrêta. Puis la fusillade s'éloigna vers la route Rakoczi. Nos pensées couraient derrière elle, dans la ville affolée et ténébreuse. Que se passe-t-il là, et là, et partout? Dans les casernes? Sur les boulevards? Au centre de Pest, les marins pillent. Les faubourgs se révoltent. Une poignée de bolchevistes s'est emparée de la ville. Où aller?

Il me sembla que j'entendais les battements des cœurs humains, des millions de petits coups perçant le silence.

L'égout a crevé, et nous inonde. Par la grâce de Michel Karolyi, son camarade, l'agent de Trotzky, l'escroc des caisses ouvrières, Bela Kun, règne sur la Hongrie de saint Étienne.

Ma mère me fit appeler. Le cœur serré, j'ouvris sa porte. Elle était assise dans son lit, le buste soutenu par des oreillers, la figure plus pâle qu'à l'ordinaire et comme diminuée. Elle aussi avait entendu les hurlements. Elle aussi, savait ce qui était advenu et ce qui allait venir. Son regard souffrant, persécuté, me donna soudain la sensation plus forte, plus personnelle de notre destin.

Ma pauvre mère ! Lorsque je lui racontai la proposition de Josef Cavallier, m'invitant à me réfugier chez lui, elle secoua la tête :

— Habite-t-il à Bude? Ne va pas si loin... Il pleut fort et tu as toussé toute la nuit.

D'autres personnes entrèrent dans la chambre. Chacun dit son mot. Ma jeune belle-sœur parla de son frère Zsigmondy qui ne demeurait pas très loin de nous et qui avait envoyé un message. Ma mère se taisait. Elle ne pouvait prononcer le mot : « Pars ! » mais tout son être me criait de partir. Son regard long et triste triompha de mon hésitation...

— Un ou deux jours d'absence, et puis, l'on ne me cherchera plus ici et je pourrai revenir.

Étais-je sincère? Je regardais une ombre étrange, venue on ne sait d'où, projetée sur le visage de ma mère, et tous les autres visages, autour de nous, avaient des ombres pareilles comme si tous vieillissaient subitement. Depuis quelques minutes, partout, dans la ville, les hommes vieillissaient aussi comme nous.

Tous s'en allèrent, et je m'en fus, seule, dans ma chambre. Je sentais la nécessité de faire vite, et pourtant, je restais debout devant une armoire ouverte. Combien de gens

restent ainsi ! Combien s'enfuient, affolés !... Est-ce que ce sera, chez nous, comme en Russie?

Ma mère entra doucement. Elle voulait être avec moi et m'aider.

— J'emporte très peu de linge, très peu... répétais-je, comme pour forcer le Destin à ne pas me retenir éloignée trop longtemps. Je reviendrai demain peut-être...

Ma mère ne répondit pas. Elle attacha mon paquet.

— Il ne faut pas que la femme de charge soupçonne ton départ avant demain matin.

Elle regarda dans l'antichambre pour s'assurer qu'elle était bien vide. Elle ouvrit la porte elle-même et m'accompagna dans le corridor. La maison semblait endormie. Le ciel était noir et la cour sombre comme une citerne.

Appuyée sur mon bras, ma mère avançait en silence. Elle éleva la main. Je sentis que son geste dessinait dans l'ombre la forme de mon visage tel qu'elle le *voyait*, plus beau, plus tendre que mon visage réel.

— Prends garde à toi !

Je descendais l'escalier rapidement. Elle, en haut, penchée sur la rampe, comme pour m'accompagner de son amour, encore un peu :

— « Bonne nuit », me dit-elle doucement, dans la nuit horrible...

Je traversai la cour obscure en trébuchant et je frappai à la fenêtre du concierge pour me faire ouvrir. L'homme me considéra d'un air singulier, dans la lumière de sa lampe.

— On tire beaucoup dehors, fit-il. Vous feriez mieux de rester à la maison.

La clé tourna dans la serrure. La porte ouverte se referma derrière moi, prudemment. Un frisson inconnu me parcourut tout entière. Je ne pouvais plus retourner en arrière ; j'étais seule, hors de mon foyer, sous la pluie. On entendait des mugissements lointains et des sirènes d'automobiles. L'averse croulait des gouttières fendues. La rue était déserte... Soudain, sur le trottoir, opposé, des pas ! Quelqu'un, sorti de la maison d'en face, attendait... Cette ombre sortit tout à coup de l'enfoncement de la porte et me barra la route. Nous nous regardâmes fixement :

— C'est toi !

C'était mon frère Bela. Il m'attendait pour m'accompagner.

Sur les boulevards, brûlaient quelques rares lumières. Autour des lampadaires brisés, des fragments de verre craquaient sous nos talons. Dans les flaques d'eau, il y avait des tubes de cartouches. Sur la chaussée, des autos sifflaient. Un groupe d'hommes passa, dressant un drapeau rouge. Hérissée de baïonnettes, une auto-camion emportait des marins. L'un d'eux nous mit en joue. Sa forme émergea un instant de la nuit dans la clarté des lampes, et je vis sa face bestiale de Judas se plisser bizarrement. Il ne tira pas. Il ne fit que ricaner. Disparu, j'entendis encore sa voix qui criait des mots russes...

A bas les bourgeois!

Le cri moscovite montait librement dans la ville magyare. Des femmes craintives traversaient la rue, en face de nous. L'air était plein de fuites éperdues et de mouvements sauvages.

Je sonnai à une porte et mon frère Bela me quitta. On fut longtemps avant de m'ouvrir. Une femme vint, traînant les pieds, méfiante :

— Où allez-vous?

Je murmurai des choses vagues et lui glissai de l'argent dans la main. Là aussi, la cour était noire. Je sonnai à la porte d'un appartement... Dedans, une lumière amie rayonnait sur une table servie. Apaisement de ce petit foyer, après la rue mouillée, hurlante! Michel Zsigmondy et sa femme me reçurent. M'attendaient-ils? Je n'en sais rien, mais il leur semblait tout naturel que je fusse là.

— Quelle heure?

— Onze heures passées.

Quelqu'un frappa. Nous nous regardâmes. Un jeune homme brun entra.

— C'est le comte François Hunyady, dit Zsigmondy, rassuré.

Il évita de me présenter et ne prononça pas mon nom.

— Personne ne sait ce qui arrive, dit le nouveau venu. Les communistes promettent le pillage à la populace.

Je pensai à ma mère. En cette minute elle pensait à moi... et, derrière elle, m'apparaissaient des figures plus lointaines, plus pâles, mes frères, mes amis. Je tremblai pour tous ceux que j'aimais.

Zsigmondy décrocha le récepteur du téléphone. La Centrale répondit : « Nous ne donnons de communications que pour des conversations officielles. » Puis elle cessa de répondre. Elle était déjà aux mains des communistes.

La pluie cessa. Les rues s'animèrent, et la clameur du sang vil excité remonta des profondeurs :

Vive la dictature des prolétaires!

On transporta les enfants des Zsigmondy dans une chambre voisine et l'on me prépara un lit dans leur petite chambre blanche.

Au mur, des images bariolées ; sur le parquet, des soldats découpés et des chevaux de bois... Aussi vieille que je puisse vivre, jamais je ne me sentirai plus vieille que cette nuit-là, dans cette chambre d'enfants.

La démission de Michel Karolyi.

22 mars.

...Le petit jour me regardait de ses yeux voilés... Leur matin, à *eux!* La rue était morte. Elle cuvait, à l'aube, ses orgies nocturnes. Une heure avait passé ainsi, quand un pas retentit dehors, dans le silence. Un petit bossu, véritable monstre humain, arrivait en se dandinant, du côté des boulevards. Il portait un seau à la main, et sur son bras, un paquet de papiers. De temps en temps, il s'arrêtait, barbouillait vite un coin de muraille et lorsqu'il repartait, il laissait derrière lui, à chaque halte, de grandes affiches rouges.

Vive la dictature du prolétariat!

Je me détournai de la fenêtre. Sur la table, se trouvait le journal du matin... A la première page, la proclamation de Karolyi :

« Au peuple de Hongrie!

« Le gouvernement a donné sa démission. Ceux qui, jusqu'à présent, ont gouverné par la volonté du peuple et avec l'appui du prolétariat hongrois, ont compris que la force des choses commandait une nouvelle orientation. *On ne peut assurer l'ordre et la sécurité que si le prolétariat prend le pouvoir en main.* A la menaçante anarchie de

la production s'ajoute la gravité de notre situation politique, à l'intérieur. La conférence de Paris a secrètement décidé d'occuper militairement *presque tout le territoire* de la Hongrie. La Mission de l'Entente a déclaré *qu'elle considérait désormais la « ligne de démarcation » comme une frontière politique.* Le but évident de cette occupation étendue est de *faire du sol hongrois une base stratégique contre l'armée des soviets russes combattant à la frontière roumaine.* Les territoires qui nous sont volés constitueraient *la solde des troupes roumaines et tchèques, que l'on destine à combattre l'armée russe des Soviets.* Moi, en ma qualité de président de la République du peuple magyar, et devant cette décision de la conférence de Paris, *je m'adresse au prolétariat du monde entier,* pour obtenir aide et justice. Je donne ma démission, *et je remets le pouvoir au prolétariat des peuples de la Hongrie.*

Michel KAROLYI.

...Le masque est jeté. Derrière Karolyi s'avance l'armée qu'il appelle « le prolétariat des peuples de la Hongrie ». Ils sont tous là, dans la liste du Conseil du gouvernement révolutionnaire. Comme sous Karolyi, un bouffon chrétien, Alexandre Garbai, est mis en avant, pour amuser la foule... Les autres sont des étrangers.

Commissaire du peuple aux Affaires étrangères : Bela Kun (Kohn) avec son suppléant Agoston (Augenstein). Commissaire à la guerre : Joseph Pogany (Schwartz) et ses suppléants Bela Szanto (Schreiber) et Tiburce Szammuelly (Samuel). Commissaire à l'intérieur : Eugène Landler et son suppléant Bela Vago (Weiss). Commissaire à l'instruction publique : Sigismond Kunfi (Kunstätter) et son suppléant Georges Lukacs (Löwinger), etc...

Tous les commissaires du peuple sont juifs. Seuls, quelques suppléants sont magyars. Juifs, les commissaires qui tiennent la capitale, la garde nationale, la police.

Qui pourrait lire cette liste sans rester pensif?

Le gouvernement révolutionnaire annonce ensuite qu'il organise les conseils de soldats et de paysans. Il va commencer la série de ses grandes œuvres : socialisation des grands domaines, des banques, des mines, des industries, des transports, réforme agraire, non par le partage des

terres, mais par la création d'associations productrices socialisées. Il condamnera à mort les bandits contre-révolutionnaires aussi bien que les pillards. Il organise une puissante armée de prolétaires. Il proclame une entière communauté idéale et spirituelle avec la République russe des Soviets et propose au prolétariat de Russie une alliance militaire. Il envoie ses félicitations fraternelles aux partis ouvriers d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Amérique, les engageant tous à ne pas supporter un instant la campagne de brigandage de leurs gouvernements capitalistes contre la République hongroise des Soviets. Il propose une alliance armée aux ouvriers et aux paysans de la Bohême, de la Roumanie, de la Serbie et de la Croatie. Il engage les ouvriers de l'Autriche allemande et de l'Allemagne à faire alliance avec Moscou.

Premier décret du gouvernement révolutionnaire :

« État de siège. Quiconque s'opposera aux ordres de la République des Soviets ou provoquera des révoltes contre la République des Soviets, sera *puni de mort*. Un tribunal révolutionnaire jugera les coupables. »

L'après-midi, des nouvelles arrivent, détails authentiques sur la démission de Karolyi.

Hier soir, avant le conseil des ministres, Karolyi eut une longue entrevue secrète avec Sigismond Kunfi qui se rendit ensuite, directement, à la prison centrale. Au nom du parti social-démocrate, il s'entendit, dans la prison même, avec Bela Kun et les autres communistes, et l'accord fut résumé par écrit. Pendant ce temps, dans la salle du conseil de l'ancien Parlement, Pogany-Schwarz proclama la dictature des prolétaires en Hongrie par le moyen de conseils de soldats. Déjà, il avait livré les casernes, les dépôts d'armes et les munitions aux communistes qui s'emparèrent rapidement des postes et télégraphes. Kunfi, le journaliste Oscar Gelléri, Paul Kéri — l'homme de confiance et conseiller de Karolyi — apportèrent la nouvelle aux ministres. Ils firent appeler Karolyi qui était au conseil et ils lui déclarèrent que le peuple en révolution criait : « Vive Bela Kun ! » emplissant les rues de la capitale, que les ouvriers armés et les soldats exigeaient en hurlant la proclamation de la dictature du prolétariat !... Or, dans la ville tout était calme et personne ne soupçonnait rien de l'affaire. Karolyi prit peur. Sur les instances de Kéri

et de Kunfi, il déclara qu'il donnait sa démission. Alors Kéri-Krammer V rédigea l'acte de démission. Karolyi, avec le cynisme d'un criminel, signa cet acte. Le joueur qu'il était continuait la partie sans même regarder la carte qu'il jetait. Kéri saisit cette carte. Courant au nouvel hôtel de ville, il lut triomphalement l'acte de démission dans la séance de nuit du « conseil des ouvriers ». Alors, le conseil décida que la Hongrie serait une République soviétique. Sigismond Kunfi présenta un autre écrit à Michel Karolyi : c'était l'ordre donné au procureur général de remettre en liberté Bela Kun et ses compagnons. Peu après, en automobile, Kunfi alla chercher Bela Kun, Vago, Szamuelly et les autres. Devenus les maîtres tout-puissants de la Hongrie, ils quittèrent la prison pour s'emparer de la ville endormie.

Pendant ce temps, Michel Karolyi et sa femme étaient avec l'ancien président du conseil, M. Berinkey, dans une chambre du palais de la présidence. La ville, parmi les ténèbres, commençait à s'agiter. Karolyi tremblant sous la couverture qui l'enveloppait s'informa de ce qui se passait dehors. En apprenant que sa proclamation avait été lue dans le soviet des ouvriers, il demanda en bâillant :

— Quelle proclamation?

— Mais... votre démission !...

— Impossible !... Je ne me rappelle même pas les termes exacts de cet écrit, tellement j'ai été pressé de le signer. Il faut empêcher la publication.

Un conseiller ministériel répondit qu'il était trop tard.

— Les journaux sont en train de l'imprimer. Demain, elle paraîtra.

Karolyi bégaya qu'il ne voulait pas retirer sa démission, mais seulement modifier le texte.

Or, les communistes avaient annoncé déjà, cette démission, à Vienne, par téléphone, et partout, le télégraphe répandait la nouvelle.

Ce n'est pas une fable ! Ce n'est pas un récit imaginé en guise d'épouvantail. La nuit du 21 mars 1919, Michel Karolyi, l'homme à la poitrine creuse, au crâne étroit de déséquilibré, se tenait dans l'ancienne chambre d'Étienne Tisza. Si les peintres satiriques et les psychiatres voulaient composer trois images de cet homme, elles pourraient être ceci : d'abord, la première, confuse et sombre, dessinée par les agents des puissances victorieuses avec lesquelles Karolyi

s'entendit en 1914, à Paris et trois ans plus tard, en Suisse. La seconde image est plus précise : Karolyi demande un armistice superflu au général français Franchet d'Esperey à Belgrade, puis il ouvre les frontières. La troisième est celle de l'homme qui dans la nuit d'hier, dormant à moitié, signe sa démission et libère Bela Kun, permettant ainsi au communisme de submerger ce qui reste de la Hongrie.

...Ce matin, quelqu'un les vit, lui et sa femme, sur le quai du Danube. Karolyi avait à sa boutonnière un gros œillet rouge et Mme Karolyi portait un collet rouge et un chapeau rouge en forme de bonnet phrygien. Ils étaient de bonne humeur. Ils riaient. *Je me réjouis tellement*, disait Mme Karolyi à une amie. *Jamais la Hongrie n'a été heureuse comme à présent.* A la Présidence, dans son discours d'adieu, Karolyi parla de même : *Si quelques existences sont détruites, quelques fortunes ruinées, quelques personnes traitées injustement, pour la formation du nouvel ordre des choses, il faudra supporter cela dans l'intérêt du pays. Versons de l'huile sur les roues du nouveau gouvernement pour qu'il réussisse, c'est l'intérêt de la race magyare.*

Ainsi parlaient, leur besogne terminée, en se promenant sur le quai, ces deux êtres parés de la provocante fleur rouge, du chapeau rouge — couleur de bourreau.

...Et tout à coup, je sentis un désir désespéré d'action. Il faut agir, même si l'on doit en mourir ! Il faut ranimer les forces paralysées par un mauvais charme, rompre l'enchantement honteux. Je secouais la tête, dans ma colère. Demain !... Je retournerai demain à la maison... Et la fatigue ferma mes yeux. »

*
* *

Les Soviets russes acceptent l'alliance offensive et défensive proposée par Bela Kun. La police recherche Cécile de Tormay qui redoute de compromettre ses amis. Après avoir fait à sa mère les adieux les plus émouvants, elle accepte de suivre son amie Mme de Kallay dans une campagne lointaine, à Berczel. Et elles partent le 24 mars. Voici un épisode du voyage.

Le violoneux de l'Internationale.

La gare de l'Est était une vision de cauchemar. Murs salis, couverts d'obscènes griffonnages, sciure de bois répandue

sur la boue des salles non balayées, mitrailleuses dressées sur une couche d'immondices, papiers déchirés, ordures écrasées au milieu des trottoirs. Dans l'atmosphère empestée, l'impatience, l'écrasement de la foule grossière.

Pendant que Michel Zsigmondy prenait mon billet, j'observais les gens. Beaucoup baissaient les yeux — c'étaient les fuyards —, on entendait d'affreux blasphèmes. Une espèce de matelot, près de la sortie, examinait les bagages, et sans cesse fourrait des choses dans sa poche. Je vis de loin Élisabeth de Kallay et elle me vit aussi, mais nous ne nous saluâmes pas. Ma sœur Marie était près de moi et ne me parlait qu'avec son regard. Charles Kiss me rejoignit :

— L'*excursion* sera brève, me dit-il. Je vous enverrai des nouvelles.

Dans le kiosque à journaux, il n'y avait que les feuilles communistes.

Parmi la bousculade de la salle d'attente, je serrai mon frère contre moi.

— Adieu, Zsigmondy !

Et je serrai la main de Charles Kiss.

J'étais dehors, sur le quai. Il me fallut marcher beaucoup pour trouver une place dans le coin d'un compartiment. Le départ du train fut retardé. Des formes remuèrent dans le couloir. Un gros homme ouvrit la portière et regarda à l'intérieur comme s'il cherchait quelqu'un. Involontairement, je baissai la tête. Tout à coup, une colonne bougea devant la portière ; une autre suivit de près, et passa ; un magasin parut et resta derrière nous. Les roues heurtèrent les aiguillages. Soudain, il fit plus clair dans le compartiment. Nous étions arrivés sur la voie libre ; le train avançait, et je laissais derrière moi la ville avec ses commissaires du peuple, sa police, ses maisons d'arrêt, ses cachots... J'étais libre !

Je le sentis, le temps d'un éclair, puis tout se brouilla dans ma cervelle. Une certaine bonne fatigue m'envahit. Dehors, les fils télégraphiques montaient. Un poteau suivit qui ramena à lui les fils. Alors seulement, je regardai mes voisins. Toutes les places étaient occupées. Il y avait un officier dont on avait arraché les galons : la trace des trois étoiles disparues était visible sur son col. Sa casquette grise de cavalier était décorée d'une fleur rouge... Bientôt, Budapest s'évanouit. L'officier ôta sa casquette et jeta la fleur rouge par la fenêtre. Une vieille dame le considérant

avec terreur s'éloigna de lui. Le mari de cette dame portait ostensiblement, à sa boutonnière, l'insigne communiste, l' « Homme rouge ». Tous deux semblaient très effrayés. En face, un monsieur bien vêtu se recroquevillait, enfonçant le nez dans une brochure ouverte devant son visage en guise de paravent. Je lus : « Bibliothèque ouvrière. » Sur la couverture, était dessiné un livre posé sur la tranche, et des feuillets de ce livre sortait une figure d'ouvrier ébouriffé élevant une lanterne dans sa main : symbole de la lumière tirée du livre. Je distinguai le titre : *Principes du communisme*, par Frédéric Engel, traduit par Ernest Garami.

Il lit cela, maintenant ! Je m'en irritai. Pourquoi ne l'a-t-il pas lu plus tôt, ce livre? Pourquoi ne l'ont-ils pas lu, tous ces gens qui souffrent et tremblent? Pourquoi n'ont-ils pas tremblé, auparavant? Car tout ce qui existe existait déjà parmi nous, dans des milliers de volumes, dans la volonté de certains hommes. Depuis longtemps ces brochures étaient roses, parce qu'elles n'osaient être rouges, à l'extérieur.

« On vend l'esclave une fois et pour toujours. Le prolétaire se vend à chaque jour et à chaque heure. L'esclave se délivre lui-même s'il supprime l'esclavage, le prolétaire se délivre s'il supprime la propriété, et cela ne peut arriver que par le moyen de la révolution. »

Mais la révolution, c'est la fin de la famille, de la religion, de la patrie?... Je regardai le lecteur inconnu. Pourquoi n'a-t-il rien pressenti de ce qui arrive? Depuis des dizaines d'années, qu'a-t-il fait, en Hongrie, pour prévenir la catastrophe? Qui est allé au peuple, pour l'éclairer? Quelle bibliothèque populaire a proclamé fortement, tenacement, la pensée du Christ, l'importance de la patrie et de la famille, les véritables conditions de la vie humaine? Les autres travaillaient ; ils précisaient leurs buts ; ils visaient, par tous leurs actes, par toutes leurs paroles, par tous leurs écrits, à l'avènement de leur règne. Le peuple magyar est resté des dizaines d'années désorienté, oisif, sans direction, et maintenant, il s'affole, parce que la terre manque sous lui...

Mon compagnon de voyage continuait de lire la petite brochure et la feuilletait fébrilement. A ce moment, un homme s'arrêta devant la porte du couloir. Il tenait un violon dans sa main brune, très sale, et sa noire chevelure de juif, toute frisée, était haute sur son front. Il avait le

sang aux yeux. Une de ses narines manquait, comme si une bête lui eût rongé la face. Ce terrible visage d'avarié sourit, et poussant le violon sous son menton bleu, l'homme fit sautiller l'archet, sur un rythme lent. Son buste s'inclinait d'une manière répugnante, suivant la mesure de la musique, et chacun de ses mouvements épandait autour de lui une lourde fétidité. L'homme et le chant confondus paraissaient une seule chose parmi le fracas de ferraille du train.

L'Internationale grinça.

— Je la jouerai encore une fois, si quelqu'un désirait l'apprendre ! dit le violoneux quand il eut fini le couplet et il promenait sur nous un regard rusé et menaçant. Personne ne répondit. Seul, le monsieur à l'insigne rouge bondit de sa place, épouvanté, jeta vivement un billet de vingt couronnes que la sale main noire tendue reçut avec empressement...

Et déjà, le son grinçait dans le compartiment voisin, déjà le Juif tsigane enseignait aux gens la nouvelle mélodie. Puis cette musique sifflante, encore perceptible, s'éloigna. Le violoneux de *l'Internationale* portait son hymne jusqu'à l'extrémité du train, parmi les voyageurs écœurés et silencieux :

« Si quelqu'un désirait l'apprendre !... »

Aszod !... Le train s'arrêta. J'avais entendu dire qu'Aszod était, après Budapest, la ville la plus révolutionnaire. Au-dessus de la maison de correction, un drapeau rouge flottait, et un autre sur la gare. Devant un des wagons, des gens se groupaient et d'autres, retardataires, accouraient vite et ôtaient leur chapeau. Un gros petit homme au type sémitique descendit d'un compartiment réservé. Naguère, il était peut-être employé de banque ; maintenant on l'appelait « camarade commissaire », et une délégation s'inclinait devant lui. D'autres individus se mêlèrent au groupe. Quelqu'un dit que c'étaient des agitateurs venus de Pest avec des soldats armés. Terreur et propagande : les deux moyens de gouvernement des communistes.

Le violoneux les rejoignit. Lui aussi, c'était un agitateur...

Je traversai la gare sans être remarquée par ces gens en fête. Trop occupés d'eux-mêmes, ils ne s'inquiétaient pas des voyageurs. Loin, sur une voie, un méchant petit train

d'intérêt local fumait. Mme de Kallay et ses filles se dirigèrent de ce côté. Je les suivis. Nous nous assîmes alors dans le même compartiment ; nous échangeâmes quelques mots, et plus s'éloignait derrière nous Aszod, la ville rouge, plus fort était en moi le sentiment de la liberté. Élisabeth de Kallay me dit à l'oreille qu'elle cachait sur elle son diadème. Sa fille Lenke portait un grand vieux revolver sous son manteau. Nous nous regardâmes et ne pûmes nous retenir de rire. Nos voisins, eux aussi, semblaient cacher quelques secrets. Beaucoup étaient gras, inexplicablement, et mal à l'aise à leur place. Chacun sauvait quelque chose, car maintenant, chacun ne possédait que ce qui pouvait tenir sous ses habits.

Un air vif et pur pénétrait par les fenêtres. Des terres humides, des prairies profondes et molles, des arbres bourgeonnants, de blanches maisons, des routes, des charrettes, des paysans qui cheminent... Là, dehors, tout continue de vivre... La silhouette de Nograd vient à nous sous le ciel du soir. Des bois rougeâtres et chauves, de blancs villages le long de la Galga.

Derrière la gare, une voiture nous attendait. Le cocher nous salua avec un respect qui me surprit... J'en avais déjà perdu l'habitude. Sur la route, des charrettes aux essieux grinçants. Les vieux paysans se découvraient devant nous. Ils ne savaient pas encore, ceux-là, qu'il faut haïr des gens inoffensifs. Quelque part, sur la colline, tintait une cloche.

Le reflet du feu éclairait le vestibule d'une maison. Une femme se tenait dans cette lueur. Lente et lasse, elle fit le signe de la croix. Elle ne comprenait pas encore, cette femme, que le nouveau pouvoir a déclaré la guerre à Dieu.

La route tourna dans la montagne. Sous des roues, de fins cailloux jaillissaient. Parmi les arbres, une grande porte s'ouvrit ; une lumière subite se répandit dans l'ombre. Le château des Kallay dressait ses tours sur un sommet.

Ensuite, nous nous assîmes dans une chambre chaude. Le jardin entourait la maison ; la nuit entourait le jardin ; et le monde était loin, bien loin, là-bas...

CÉCILE DE TORMAY.

(Traduit par Marcelle TINAYRE et Paul-Eugène RÉGNIER.)

(A suivre.)

La Politique du Dollar

PENDANT qu'à Lausanne se discutaient péniblement les clauses du futur traité de paix avec la Turquie, les Nord-Américains, qui se sont toujours défiés de la diplomatie, s'occupaient activement de la défense de leurs intérêts économiques en Orient.

A la Conférence, le rôle de leur « observateur » parut effacé ; on en parla peu ; à peine connut-on son nom. Sa présence avait toutefois un but et on le vit bien quand M. Chil déclara que les États-Unis ne reconnaîtraient aucun accord « créant un privilège économique quelconque au profit d'un État quelconque ». Les États-Unis semblaient donc demander que fût admis, en Nouvelle-Turquie, le régime de la porte ouverte.

Si à la Conférence, toutefois, les Américains paraissaient peu actifs, se contentaient « d'observer » et d'y faire des déclarations, d'autres Américains parcouraient en tous sens le futur territoire de la nouvelle nationalité. Ces Américains étaient des hommes d'affaires, des directeurs de trusts, des financiers et des ingénieurs qui ne se contentaient pas, comme on va le voir, de rapporter de simples impressions de voyage à leur retour de Smyrne ou d'Angora.

Les observations qu'ils avaient pu faire sur place n'étaient pas destinées à dormir dans les cartons du département d'État ; ils avaient étudié le pays, ses ressources, son avenir

économique, les débouchés qu'il pouvait offrir à l'industrie et au commerce des États-Unis ; on peut même aller jusqu'à dire qu'il avaient élaboré tout un plan de « colonisation ». Aussi, est-ce sans étonnement — pour ceux du moins qui savent déjà que les États-Unis sont devenus la nation la plus ambitieuse du monde — qu'on apprit un jour qu'un puissant groupe américain, le groupe Chester, trust financier et industriel, avait jeté les bases du développement de l'Anatolie.

*
* *

A dire le vrai, les visées de ce trust ne sont pas nouvelles. Vers 1899, un amiral américain, Cobby Chester, avait obtenu, grâce à ses relations personnelles avec le sultan Abdul-Hamid, d'immenses concessions qui devaient réserver à l'or américain l'exploitation des principales ressources économiques de l'Asie Mineure, et notamment celle des pétroles de Mésopotamie.

Depuis, les Jeunes-Turcs avaient pris le pouvoir ; on avait alors reparlé du projet Chester, mais vint la guerre italo-turque qui, en 1911, arrêta toutes les négociations.

Vers 1912, un groupe anglo-allemand, qui prit le nom de « Turkish Petroleum », fut créé dans le but d'arracher au groupe Chester des concessions futures du pétrole de Bagdad et de Mossoul ; les Turcs, ne sachant auquel des deux groupes donner la préférence, demandèrent à réfléchir, et finalement rien n'était encore réglé au commencement de la guerre de 1914.

Plus tard, comme chacun sait, à San-Remo, l'Angleterre pensa un moment triompher quand elle obtint de la France la renonciation sur le vilayet qui nous avait été cédé en 1916. Mais les États-Unis protestèrent immédiatement contre ces accords. Les Anglais envisagèrent alors un compromis qui donnait aux Américains une certaine part des pétroles de Mossoul. Il ne semble pas toutefois que le gouvernement des États-Unis s'en soit contenté ; le goût des réalités et la force que lui donnait sa situation financière lui fit écarter le système un peu lent des conversations diplomatiques et le poussa, tout en étudiant sur place les possibilités de pénétrer dans le pays au détriment de ses

concurrents, à entamer des négociations directes avec le gouvernement d'Angora.

Il était, en effet, apparu aux capitalistes américains que la Nouvelle-Turquie allait avoir besoin d'une « aide » pour naître à la vie ; inorganisée, manquant de capitaux et d'ingénieurs, comment pouvait-elle songer, en dépit des vastes programmes de l'Assemblée d'Angora, à faire bénéficier son pays des avantages de la civilisation moderne? Ne fallait-il pas y créer de toutes pièces ce qui était nécessaire à l'exploitation du pays?

Le Nord-Américain, né réalisateur, ne songea nullement à discuter ou à juger l'idéal des Nouveaux-Turcs ; au contraire, il étudia tout de suite leurs besoins matériels et le désir qu'ils avaient de posséder tout ce dont pouvaient rêver les organisateurs d'une nationalité jeune, anxieuse de s'affirmer aux yeux de tous ; il leur montra tous les avantages que lui apporteraient une « aide » aussi décisive pour la vie de la future patrie.

C'est pourquoi les propositions du groupe Chester étaient devenues beaucoup plus importantes : elle n'envisageaient plus seulement l'exploitation des nappes pétrolifères, ne demandaient plus des concessions qui pouvaient facilement passer pour égoïstes, mais elles se présentaient, comme on va le voir, sous la forme d'une véritable « collaboration » à l'œuvre nationale. Si nous les lisons, voici ce que nous y trouvons :

Les Américains offrent au gouvernement turc de construire à Angora même une capitale entièment nouvelle, avec de larges avenues, des édifices publics, et pourvue de toutes les commodités modernes : téléphones, tramways, égouts, usine électrique, alimentation en eau potable. Ensuite, ils se proposent de construire dans toute l'Anatolie des villes et des villages, dotés de tous les perfectionnements possibles, des ports avec leurs quais et leurs bassins de radoub, des routes, des ponts ; ils veulent y faire en outre toutes sortes de travaux d'art, y entreprendre le tracé et la pose de sept lignes de chemin de fer, y pousser activement la création de canaux, sans oublier les travaux d'irrigation, y importer pour des millions de dollars de machines agricoles afin d'y favoriser le développement de l'agriculture. Puis — car ce n'est rien encore — leurs propositions parlent de l'établissement de raffineries de sucre, de fabriques de verreries, de

machines agricoles, d'ateliers de tissage, de chaussures, de fabriques de ciment, de tanneries, etc...

Enfin, ils prospecteraient et exploiteraient les mines, conserveraient les forêts, reboiseraient les montagnes, créeraient des écoles forestières, des écoles d'agriculture, de commerce, de mécanique, d'électricité, d'ingénieurs civils, construiraient de grands hôtels, des stations météorologiques, et y établiraient aussi de nombreux postes de téléphonie et de télégraphie sans fil. Pour couronner cette œuvre de création financière, le moralisme puritain — fidèle compagnon de la finance américaine — veillerait à « l'amélioration de la race turque » !

La conception, encore idéale dans l'esprit des Turcs, d'une patrie riche et bien développée, pourrait ainsi devenir une réalité, grâce à l'or américain.

* * *

Il serait tout à fait dangereux de ne pas prendre au sérieux d'aussi vastes desseins. Notre méconnaissance des États-Unis nous a déjà valu bien des déboires, mais il faudra que nous en venions à nous rendre compte des tendances profondes de ce peuple. Les Américains voient très grand et ils sont habitués à exécuter de vastes projets ; l'âpre désir « de posséder la terre » leur fait oublier tous les obstacles ; sans doute ils rencontrent des difficultés, subissent même des échecs. Mais pour eux, ce qui est passé est bien passé ; ils ne perdent pas de temps aux études rétrospectives : c'est l'avenir qui les intéresse ; pour eux, il s'agit constamment de se dépasser, en quelque sorte ; ils ont le vertige du plus grand, de l'inouï. Après avoir perdu beaucoup d'argent, ils recommencent comme si de rien n'était et rêvent toujours de nouvelles conquêtes : un trust lâche-t-il pied, deux autres se présentent qui le remplacent.

Le fait qu'ils regorgent d'or aggrave ces dispositions. On a entendu dire que cette pléthore de précieux métal les gênerait considérablement ; mais ceux qui faisaient ce raisonnement oubliaient qu'un certain nombre de peuples n'en avaient plus et qu'alors les Américains chercheraient à écouler leur or dans le monde partout où ils pourraient aider à la réalisation de grandes entreprises dont ils peuvent, en secret, rester les maîtres. Puisque les États-Unis détien-

nent actuellement 50 pour 100 du stock mondial de l'or et que, d'autre part, tous leurs besoins bancaires sont satisfaits avec 20 pour 100, croit-on que les perspectives qui s'offrent à eux, à la vue des nations plus ou moins ruinées, n'excitent pas leur appétit? Sont-ils encore nombreux ceux qui croient que les États-Unis n'ont pas la prétention de devenir la première nation du monde? Jamais, pour eux, le moment n'a été aussi propice. Aussi les trusts sont-ils partout : les uns font des études, remarquables d'ailleurs, en vue de futures réalisations, études qui font pâlir celles que dans la plupart des cas nous faisons, en France, des pays étrangers ; les autres attendent les renseignements, toujours précis, pour consentir d'importants emprunts ; d'autres enfin fournissent le matériel, les machines et tous les produits nécessaires ; tous n'ont qu'un but : l'accaparement de quelque richesse.

Les propositions si variées du groupe Chester supposent une étude extrêmement détaillée de l'Anatolie qui n'a pu être menée à bien que grâce à de puissants moyens financiers. Déjà, d'autres Américains viennent. On trouve également en Anatolie, l' « Ottoman Developement » qui a pour but, comme son nom l'indique, de « développer » l'Asie Mineure ; cette société est appuyée par le gouvernement américain, qui ne se contente « plus d'observer » les faits et gestes des Anglais et des Français, mais passe à l'action. Le général George W. Gœthals, directeur de l'« Ottoman Developement », va partir pour la Turquie afin de pousser activement l'exploration des mines, des champs pétrolifères, des chemins de fer accordée par le gouvernement turc. Il vient, en effet, d'être informé de la décision favorable du pouvoir exécutif turc et il espère que bientôt les concessions seront ratifiées par l'Assemblée d'Angora. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce trust avait été écarté avant la guerre par les Allemands qui se sentaient menacés par ses prétentions, le projet du chemin de fer de Bagdad leur tenant trop à cœur pour ne pas leur avoir fait voir d'un mauvais œil les visées d'un concurrent aussi sérieux.

Tout est changé maintenant : les trusts américains, fourriers de l'impérialisme yankee, marchent en tête de la grande République d'outre-mer ; ils corrompent, ils achètent, ils accaparent. Le gouvernement américain reste ordinaire-

ment à l'écart pendant un certain temps et, un jour ou l'autre, sanctionne l'œuvre des trusts, dont on dit toujours, avant qu'il soit trop tard, que leurs visées sont particulières et ignorées en haut lieu. C'est ce qui est arrivé en Anatolie.

Et maintenant qu'en pensent les Turcs?

La commission d'experts s'est réunie, a examiné les propositions et a répondu qu'elle les acceptait en principe, mais que le gouvernement d'Angora désirait participer à égalité dans les entreprises et que les Américains devaient s'abstenir de toute propagande politique et « d'intentions secrètes ».

En revanche, les capitaux, le matériel et les machines seraient fournis par les groupes américains en attendant qu'on pût fabriquer sur place, grâce aux établissements créés par les Américains, tout ce dont on aurait besoin pour réaliser le développement de l'Anatolie.

On voit tout de suite combien il serait avantageux pour les Turcs d'accepter les propositions américaines : de nombreuses personnalités du pays occuperaient ainsi des postes enviables dans les conseils d'administration ou de direction des grandes entreprises turco-américaines (dont les financiers d'outre-mer garderaient, bien entendu, le contrôle) ; des employés subalternes y occuperaient des situations lucratives ; des ouvriers y trouveraient du travail ; le gouvernement enfin — sans avoir de capitaux à fournir — y trouverait une précieuse source de revenus ; le dollar, anonyme, présiderait.

Peut-il rien se concevoir de plus élégant? N'y a-t-il pas là une véritable « collaboration »?

Tel est le miracle que veut opérer l'or américain en Anatolie ; aux mains des financiers, ce vaste territoire deviendrait bientôt un des pays les plus « civilisés » ; nous n'ajoutons pas que le jour de sa naissance marquerait celui de son asservissement.

*
* *

Il nous a paru intéressant de noter ces propositions — qui causent d'ailleurs de justes anxiétés aux Anglais — parce que nous y voyons les tendances très nettes de la finance nord-américaine et que nous y découvrons les visées impérialistes d'un gouvernement qui, sous la pression des forces auxquelles il lui est difficile d'échapper, s'efforce à

obtenir l'hégémonie économique du monde. Certains rapprochements ne laissent pas de devenir troublants.

De l'autre côté de l'Océan, en Amérique latine, les mêmes accaparements se préparent ; c'est la même invasion par l'or qui corrompt et favorise le « développement » des pays pauvres et faibles.

Les vastes plans du *groupe Chester* ressemblent étrangement à ceux de la *Standard Oil* en Bolivie ; là-bas, aussi, ce trust offre « de construire des routes, des ports, des canaux, des chemins de fer ; de développer l'agriculture, d'exploiter les mines et le pétrole ; là-bas aussi, le gouvernement bolivien — qui a tout accepté, vaincu par la misère et la corruption — participera à part égale dans les entreprises ».

A Haïti, le gouvernement s'est vu dans l'obligation d'accepter — après le débarquement des marins américains en 1915 — l'accaparement de l'île entière par les trusts qui vont y « développer l'agriculture, y créer des canaux, des routes, des voies ferrées, construire des établissements industriels, » etc... ; là aussi, l'or américain est devenu le créateur d'un nouveau territoire.

En Anatolie, nous trouvons des sociétés comme la *Foundation Cy*, de New-York, qui est intallée en maîtresse au Pérou où elle est devenue une grosse puissance ; elle rôde actuellement autour des membres du gouvernement de l'Équateur et leur propose de « construire des chemins de fer, de développer le pays, de mener à bien de grands travaux publics, moyennant un emprunt qu'elle est toute prête à consentir aux Équatoriens. » En Amérique centrale, l'or « civilisateur » entreprend actuellement la conquête de toutes les richesses — en asservissant auparavant les gouvernement qu'il « aide » à sortir de situations difficiles.

Nous trouvons dans les propositions du groupe Chester les mêmes clauses que dans les contrats passés par les Américains en Amérique latine. Il y a notamment dans les projets de concession du groupe Chester un projet de ligne de chemin de fer qui doit relier Sivas à Mossoul en desservant les terrains pétrolifères de l'Irak ; or, nous y voyons figurer cette clause que « toutes les richesses minérales découvertes ou à découvrir tout le long d'une bande de terrain sur une largeur de 20 kilomètres à droite et à gauche de la voie ferrée à construire, devront être exploitées par la Compagnie concessionnaire ».

Nous avons trouvé les mêmes clauses, mots pour mots, dans les demandes de concessions de chemin de fer en Amérique centrale et on conçoit aisément que les ingénieurs américains éviteront de faire passer les lignes projetées au travers de terrains sans valeur...

On avait pu croire, un moment, que cette politique d'accaparement par l'or ne se ferait sentir que dans certains pays voisins des États-Unis ; on commence à voir qu'il n'en est rien, ces faits doivent nous faire réfléchir. Les intentions des Américains, de ceux qui possèdent la richesse et, par elle, agissent sur le pouvoir, éclateront bientôt aux yeux de tous.

La Turquie, en acceptant les propositions américaines, deviendrait la vassale économique des trusts, mais il est à craindre que le besoin pressant d'argent, le désir qu'elle a de se développer et l'impossibilité où elle est d'organiser un pays qui est à créer de toutes pièces la tentent au point de leur faire trouver avantageuses les propositions du groupe Chester. — Ajoutons-y la méfiance qu'ils nourrissent envers les Anglais et envers nous.

Quand on songe à ce qui est commencé en Amérique latine et à ce qui se prépare en Turquie, on ne peut que redouter pour la France une « aide » ou une « intervention » américaine. Nous ne sommes ni Turcs ni Hispano-Américains, mais il est bon que nous sachions dès aujourd'hui que s'il y a toujours un péril à l'Est et qui est avant tout militaire, un autre péril est né à l'Ouest qui sera surtout financier.

PIERRE ARTHUYS.

A travers le Répertoire lyrique

XIV

La Dame Blanche [1]

Depuis tout près d'un siècle (10 décembre 1825),

La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Mais vous, ingrats que vous êtes, vous ne l'entendez, vous ne la regardez plus. Aussi bien ce n'est pas votre faute. Comme *Richard Cœur-de-Lion* et *le Déserteur*, comme *le Pré aux Clercs* et *le Domino noir*, comme tout un répertoire délicieux et délaissé dont elle est peut-être le chef-d'œuvre, elle n'a plus de place en sa maison. Des héroïnes plus sombres et souvent moins aimables l'en ont bannie. Il n'est pas hélas! en notre pouvoir de l'y ramener. Évoquons-la du moins. Avec le bel officier qui dans la nuit l'appelle sans la connaître encore, disons-lui : « *Viens, gentille dame!* » et qu'elle apparaisse à ceux qui ne la connaissent plus.

Lorsqu'elle apparut pour la première fois, elle gagna tous les cœurs. On l'accueillit avec un enthousiasme extraordinaire. Trente-cinq ans après, Jules Janin s'en souvenait encore. Le 23 juillet 1860, il écrivait dans le *Journal des Débats :* « En vain vous chercheriez dans toute la comédie et dans l'opéra tout entier un succès comparable au

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 15 avril, 1er juin, 1er octobre, 1er décembre 1922, 15 février, 15 mai et 15 juillet 1923.

succès de *la Dame blanche.* Il n'y a rien qui lui ressemble. On ne reverra pas, j'en ai grand'peur, cet empressement de la foule entassée à l'heure de midi sous les voûtes obscures de l'ancien Opéra-Comique, et pendant six grandes heures attendant que les portes fussent ouvertes. Puis, une fois dans le théâtre, au premier bruit de l'orchestre, il eût fallu nous voir attentifs, curieux, fanatiques... » C'était Ponchard, c'était Mme Rigaud qui jouaient les deux rôles « et si l'on eût dit que M. Ponchard et Mme Rigaud n'étaient pas les deux plus grands chanteurs et les deux plus grands comédiens de ce bas monde, on nous eût cruellement étonnés... Certes nous avons entendu plus tard de grands chanteurs, qui sont venus après ces deux-là. Mais M. Ponchard, mais Mme Rigaud, mais ces chansons populaires :

Ah! le bel état que celui de soldat!

et la scène de la vente à l'encan, lorsque à la fin le jeune amoureux de la dame blanche, avec un geste ingénu, chantait si bien ces deux vers, élevés au rang des proverbes comme autrefois César au rang des dieux :

Et l'on ne dira pas que je fais des folies,
Car j'achète un château sur mes économies.

« Voilà des enchantements, voilà des rêves que nous ne retrouverons plus jamais (1). »

Aussi bien le triomphe de *la Dame blanche* est raconté par l'auteur lui-même dans une lettre où son biographe (2), empruntant le style de l'époque, aime à voir « avec quelle bonhomie charmante, quelle douce sérénité, Boieldieu se laissait emporter dans les bras de la Gloire ».

« Cher bon ami,

« ...Il est de fait que je n'ai jamais vu pour moi ni personne, depuis que je suis dans cette carrière, un succès qui fasse autant de *froufrou.* Je ne sais à quoi cela tient, mais il est au-dessus de toutes mes espérances.

« ...Enfin, vous le dirai-je? Mon succès paraît être un succès national, qui fera, à ce que tout le monde me dit,

(1) Arthur Pougin : *Boieldieu.*
(2) *Ibid.*

époque dans l'histoire de la musique. Il est de fait que la musique étrangère avait tout envahi et que le public était persuadé que l'on ne pouvait que se traîner à la suite de Rossini. La tâche n'était pas facile de le faire revenir de ce préjugé... J'ai la gloire de l'avoir vaincu. »

Rossini le premier se rendait compte de cette victoire française et galamment il en rendait témoignage. Les deux compositeurs habitaient alors dans la même maison, au numéro 10 du boulevard Montmartre. Après la première représentation de *la Dame blanche*, les musiciens de l'orchestre vinrent donner une sérénade sous les fenêtres de Boieldieu. Des admirateurs et des amis avaient suivi. Boieldieu, pour les remercier, les pria de monter chez lui. Mais ils étaient en nombre. « Jamais », cria Rossini à son voisin, « jamais tout ce monde-là ne tiendra dans votre appartement. » Il ouvrit le sien, et c'est chez l'auteur du *Barbier* que l'on but à la gloire de l'auteur de *la Dame blanche*. Lorsque les invités se furent retirés, Rossini retint Boieldieu, lui prodiguant les louanges, l'assurant qu'il avait créé le modèle achevé de l'opéra-comique et que pas un Italien, fût-ce lui-même, n'aurait jamais composé rien de semblable. Boieldieu se défendant, « Non, non, je suis dans le vrai. Pas un de nous autres n'aurait écrit comme vous la scène de la vente. Nous aurions fait là un ensemble monstrueux, plein de bruit, avec des *felicità, felicità* à perte de vue et nous ne serions pas arrivés à l'admirable effet que vous avez produit. »

Rossini s'y connaissait et se connaissait. Sans doute il y a dans *la Dame blanche* — y compris la scène de la vente (ensemble final) — quelque chose qui vient de Rossini, de son influence alors irrésistible : la verve, la rapidité, le courant continu. Mais dans cette scène en particulier et partout ailleurs, il y a quelque chose, et plus d'une chose, qui n'est qu'à nous : la gaieté brillante, et pas bruyante, l'esprit de finesse et la sensibilité furtive, le goût, la discrétion et la réserve, le soin du détail et le don de la causerie en musique, familière sans trivialité ; en un mot, à la condition de l'entendre comme il faut, « le tempérament ». Ajoutons enfin la poésie, telle que la définit Henri Heine justement à propos de notre opéra-comique : une poésie sans *morbidezza*, sans le frisson de l'infini, une poésie jouissant d'une bonne santé. Voilà les éléments délicats dont se composent le charme et le parfum de cette *Dame blanche* que le célèbre

critique autrichien Hanslick appela naguère « la rose blanche de l'opéra-comique français ».

Pour l'agrément, pour l'amabilité, je ne vois rien en ce genre au-dessus de *la Dame blanche*. Un peu plus tard, dans son dernier ouvrage, *les Deux Nuits*, Boieldieu fera chanter par un ménestrel ce naïf refrain :

Il plaît au cœur, il plaît aux yeux,
Le beau pays, le beau pays de France.

Ainsi plaît à notre oreille, à notre cœur, certaine musique de ce pays-là. Musique d'autrefois, musique de peu de science peut-être, mais de beaucoup d'amour, elle a gardé la fraîcheur, la grâce et le sourire ingénu, la simplicité d'esprit et la divine innocence. Bonne pour les enfants, dira-t-on. Alors soyons-leur semblables, et nous la posséderons, comme le royaume des cieux. Mais elle est bonne pour tous les âges, pour tout le monde, pour la foule et pour l'élite, pour les ignorants et pour ceux qui savent, s'ils veulent bien convenir que ce n'est pas tout de savoir.

Ami, ne creusez pas vos chères rêveries.

Suivons le conseil du poète en écoutant la musique de *la Dame blanche*. Elle ne prétend pas aller, comme on dit, « au fond des choses ». Il lui suffit de se jouer, insouciante et légère, à la surface. Elle préfère à l'ordre de la réalité, parfois cruelle, celui des apparences aimables et des heureux mensonges. Plutôt que de nous ébranler, elle nous effleure, j'allais dire elle nous caresse et par moments, sans nous troubler, elle sait nous attendrir.

Elle commence par nous égayer. « *Quel aimable caractère!* » dit l'accorte fermière Jenny du jeune sous-lieutenant prompt à lui conter fleurette. Tel est le caractère aussi du premier acte de *la Dame blanche*. Le chœur des montagnards est, même au début, un peu plus qu'aimable. Dans le rythme et le mouvement, dans les sonneries des cors, on croirait entendre passer, encore faible, mais déjà sensible, le souffle qui bientôt animera les chœurs admirables du premier acte de *Guillaume Tell*. Ailleurs, partout ailleurs, quelle grâce et quelle gentillesse ! Ingénieuse autant qu'abondante, l'invention mélodique donne un vif agrément aux plus menus propos, aux moindres épisodes : à la fâcheuse défection du parrain attendu, comme à la cordiale acceptation du

parrain qu'on n'espérait pas. La vie de ces figures charmantes est légère, mais c'est bien la vie. Et si facile ! Toute occasion y est favorable et toute aventure heureuse. L'amour et la guerre n'y sont qu'un plaisir : l'un sans passion, l'autre sans péril, mais non sans gloire. « *Ah! quel plaisir d'être soldat!* » Assurément cet éloge lyrique de la carrière des armes n'a rien de commun avec *Grandeur et Servitude militaires.* Ce n'est qu'un portrait, un « caractère » en musique. Pas très poussé, mais enlevé de verve, ou de « chic ». Officier « plein d'allant », disait hier mainte citation. Voilà tout justement, tout de suite et tout le temps, l'allure de cet air professionnel, de cet air-programme. Portrait encore une fois, portrait individuel, mais aussi tableau, peinture de la guerre ; partielle d'ailleurs, et partiale, toute en couleurs claires. Pas question ici de défaite, encore moins de mort ni de blessure, à peine de danger. La victoire, toujours la victoire. Et nous en apprenons même les suites, également avantageuses : le retour au village, les acclamations et les embrassades. « *Chacun dira : C'est bien! C'est l'honneur du hameau!* » Que si par malheur sa promise lui fut infidèle, le malheur n'est pas grand. Même alors il ne faut pas « s'en faire » et gâter pour si peu le plaisir, le plaisir français par excellence, et que jamais ne chanta plus gaiement la musique française : « *le plaisir d'être soldat* ». Voilà comme on comprenait, comme on célébrait la guerre à l'Opéra-Comique en 1825. Et de penser que c'était dix ans à peine après la fin de la sanglante épopée, cela donne à refléchir sur la loi, la fameuse loi du rapport nécessaire entre l'œuvre d'art et le moment ou le milieu.

De « l'allant », toujours de « l'allant », c'est le mot qui convient à cette musique. Les chansons à boire y vont du même train que la chanson de guerre. Le régime sec, on le sait, ne fut jamais celui de l'opéra-comique français. « *Vous me verrez le verre en main* », promet le jeune militaire à ses hôtes, et c'est merveille en effet de le voir, de l'ouïr porter son toast « *à l'amour, à la gloire, ainsi qu'à la beauté* ». Nous ne citons les paroles que pour rappeler la musique. Elle a, s'il est possible, encore plus d'élégance, de crânerie, qu'elles n'ont de platitude et de pauvreté. A chaque instant elle pétille, elle mousse, elle fait de tout ce premier acte un jeu perpétuel et charmant de mélodies, de rythmes et d'accents. Un accent, pas davantage, ne fût-ce qu'une note initiale,

peut suffire à caractériser tout de suite une phrase, à la lancer, pour ainsi dire au départ, témoin celle-ci : « *Vous me verrez le verre en main* », ou l'exorde du duo du sous-lieutenant avec la petite fermière, le délicieux duo « de la peur ». La suite n'en est pas moins vive. Ces trois petits mots répétés : « *Il a peur!* », vont et viennent, tombent et retombent sans cesse des lèvres des deux partenaires, qui se les renvoient en riant. Si la jeune femme se plaint que pendant la nuit la frayeur, et la frayeur seule, éveille parfois son poltron de mari, la musique donne un ton de coquetterie à l'expression de ce regret conjugal, et de galanterie à la prompte et flatteuse réplique. Avec cela, pas un instant le style tempéré qui convient au sujet, aux personnages, ne s'élève ni ne s'échauffe. Rien ne vient changer en duo d'amour, pas même d'« amour-goût », aurait dit Stendhal, un *duetto* qui n'est qu'une passade légère.

Rossini décidément avait raison. Dans l'ordre de l'action, et d'une action multiple, le musicien de France a pu tout demander à la musique et tout obtenir d'elle, même ce qui lui paraît étranger, voire contraire. Grétry jadis, réaliste à ses heures, avait souhaité qu'une séance de la Bourse fît l'objet « du plus beau finale ». Pourquoi pas? étant donné le tour de force — ou plutôt d'adresse — qu'est la scène de la vente. « Les affaires sont les affaires » et non pas des chansons. Un acte notarié n'a rien de commun avec un acte d'opéra-comique et les adjudications immobilières n'ont pas lieu d'habitude au son des violons. Mozart avait reculé devant l'audience du *Mariage de Figaro*. Une audience aussi n'effraya pas Boieldieu. Il osa tenir la gageure et la gagna. « Des *Felicitá, Felicitá* », nous l'avons dit, il y en a là bien un peu : à la fin, un vaste ensemble, un peu sommaire, et comme un grand parti pris sonore était inévitable. Mais au cours de la séance, les incidents s'enchaînent, se combinent, tous plaisants, tous divers, sans jamais rompre l'unité de la composition, et sans que jamais la musique de cette scène de procédure cesse d'être la plus vive, la plus spirituelle, enfin la plus musicale musique. Elle ne dédaigne aucun détail judiciaire : entrée du greffier, énoncé des conditions de la vente, abrégé du cahier des charges, elle s'amuse à rendre tout l'appareil de la procédure mélodique et chantant. Les enchères surtout, comme elle les pousse ! « *Encore, encore! Toujours, toujours!* » dit et redit tout

bas, de plus en plus pressante, la voix de la jeune fille à l'oreille de l'insouciant, intrépide et vraiment fol enchérisseur. Avec une verve, une sorte d'ivresse croissante, l'un et l'autre mènent le jeu. Et la foule même y prend part ; tour à tour inquiète et joyeuse, elle en suit les péripéties. Elle fait le fond du tableau. Tableau de genre, et qui ne prétend pas davantage, mais dont aucun peut-être, sur la scène de l'Opéra-Comique, n'avait encore égalé la variété et l'ampleur.

Chef-d'œuvre d'esprit et de vivacité, *la Dame blanche* en est un aussi de poésie et d'une poésie dont le seul *Richard Cœur-de-Lion* avait déjà donné l'exemple. Poésie romanesque et romantique, sans emphase comme sans excès, avec juste assez d'imagination pour entourer une aimable aventure d'un décor pittoresque et l'envelopper d'un mystère sans terreur. « Connaître ou imaginer les pays, les âges différents des nôtres, se mettre à la place soit des étrangers, soit des anciens et peindre les sentiments des autres siècles et des autres races avec leurs traits propres, si différents que ces traits soient des nôtres. » C'est Taine qui dit cela du romantisme et ce serait beaucoup dire à propos de *la Dame blanche.* Boieldieu cependant, pour peindre — d'une touche légère — les sentiments de ses personnages, a réuni quelques traits propres à leur pays. Plusieurs thèmes de *la Dame blanche* sont des mélodies écossaises. Au premier acte, la fameuse ballade, la phrase initiale du trio : « *Je n'y puis rien comprendre* » ; enfin, au dernier acte, le chant des ménestrels, voilà pour la couleur locale. Mais ailleurs, partout ailleurs, la musique personnelle du musicien n'est pas moins colorée, de teintes extrêmement douces, qui répandent sur de nombreuses pages, les plus touchantes, une ombre, un charme fait de mystère, de rêve et de mélancolie. Il est sensible dans toute l'introduction, et dès le début, dans une phrase, la première, qui lentement, note à note, descend de haut et semble venir de loin. Il n'est pas jusqu'à des paroles insignifiantes qui ne prennent en musique un sens, une valeur singulière et qui ne concourent en quelque sorte au modelé d'une figure sonore. (« *J'ai servi depuis mon enfance et je suis officier du roi.* ») Que dire de la ballade populaire, sinon vous demander avec Musset :

Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté?

Par deux fois sur ces mots : « *la dame blanche vous regarde,* » la musique en effet prend son vol. Henri Heine avait raison : « Poésie sans le frisson de l'infini », mais tout de même avec un petit frisson. « *Votre conte est charmant, ma belle enfant — Un conte!...* » Et l'orchestre et les voix de reprendre tour à tour, lentement, le refrain qui s'attarde, s'allonge avec l'ombre du soir et peu à peu s'évanouit dans un clair-obscur mystérieux. Mystérieuse encore, au début du trio qui termine le premier acte, la phrase du jeune officier curieux de tenter une aventure qui l'attire. Par degrés il s'exalte et le trio s'achève — je n'hésite pas devant les deux mots — par une magnifique, héroïque péroraison :

O toi, la plus belle des belles,
Dame blanche, esprit ou lutin,
Sur tes créneaux, sur tes tourelles,
J'arrive, j'arrive en joyeux paladin.

Les paroles n'expriment — et pauvrement — que l'idée. C'est le sentiment, la passion même, et sincère, qui jaillit de la musique. Une flamme généreuse anime la mélodie et l'emporte. Les voilà pour le coup, les voilà plus que jamais, les ailes d'or, qui s'ouvrent et qui battent. Par trois fois retentit la strophe ardente, le chevaleresque et déjà presque amoureux défi. Ce trio, qu'un orage accompagne et qui le domine, vaut, à lui seul, un grand finale. Plus haut que les régions moyennes et les coteaux modérés où d'ordinaire il se joue, le génie de notre opéra-comique aspire aux sommets du lyrisme et sans effort y atteint.

Il en redescend avec autant de grâce que de simplicité. Entre le premier et le second acte, les sonorités s'atténuent et se dégradent. Le passage est délicieux. Le thème du trio reparaît, mais voilé. Puis une note s'en dégage, solitaire, mystérieuse et tenue longuement. Bientôt un léger halo se forme autour d'elle. L'ombre succède à la lumière ; à l'action le calme et, dans un demi-silence, la mélancolie. Héroïque tout à l'heure, la musique se fait modeste et tendre pour esquisser la figure d'une vieille domestique, ou mieux d'une « vieille bonne », dont elle va nous rendre sensible, jusqu'à nous émouvoir, et la vieillesse et la bonté.

C'est d'après nature, en regardant filer la jardinière de son frère, la mère Gillette, que Boieldieu peignit le portrait de « pauvre dame Marguerite ». Quand on lui demandait

comment il en avait trouvé le dessin et la couleur, « Nous sommes deux », répondait-il, « moi et Mme Gillette. » Le thème, le refrain, tout, jusqu'au léger chromatique descendant de deux notes qui s'effleurent, tout, en ces couplets ténus et fragiles, exprime — et d'une voix si faible ! — la tristesse et la longue fatigue de vivre. La plainte des fuseaux accompagne celle de l'âme et lui ressemble. Si l'Allemagne doit à Schubert sa « Marguerite au rouet, » Boieldieu nous a donné la nôtre. Et jusqu'ici, pas une de ses jeunes sœurs, nombreuses pourtant et souvent touchantes, n'a fait oublier la vieille fileuse aux cheveux blancs. Le grand artiste n'a rien négligé, rien méprisé d'elle, pas même l'extérieur, les attitudes, les gestes. Pas une fois elle ne paraît, sans que la musique, gentiment imitative, suive,

Inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.

Sur le désir de Boieldieu, la mélancolique chanson fut jouée pendant ses funérailles. Le murmure des « fuseaux légers » l'escorta jusqu'au tombeau. C'est que par lui peut-être, de tous les personnages de *la Dame blanche*, le plus humble avait été le plus aimé.

Aucun ne lui fut indifférent. A tous il a donné la vie, les dessinant d'un trait sobre, mais juste, et qui suffit. Au début du second acte, pour le méchant Gaveston, pour Anna, la touchante orpheline, c'est assez de quelques notes, ne fût-ce que les toutes premières, les unes pleines de rudesse et les autres de bonté. Mais c'est Georges Brown, à la fin Julien d'Avenel, dont la figure musicale brille au centre, ou plutôt au sommet de l'ouvrage. La dame blanche elle-même en est moins l'héroïne que le jeune officier n'en est le héros. Qu'il les chante ou qu'il les écoute et qu'il y réponde, pour lui sont les plus beaux chants. Scène par scène, son caractère lyrique s'accroît et se hausse. De son air d'entrée : « *Ah! quel plaisir d'être soldat* » aux strophes finales du premier acte : « *J'arrive, j'arrive en galant paladin* », sentiment, et style, tout s'est élevé, tout s'est ennobli.

Dans l'ordre non plus de l'action, mais de la rêverie, d'une rêverie heureuse et comme enchantée, la cavatine : « *Viens, gentille dame* » compte parmi les plus belles inspirations de notre musique de demi-caractère. Opéra-comique, opéra,

peu nous importe ici le genre et le nom. Pour la grâce, la tendresse souriante et vaguement songeuse, cette mélodie n'est pas indigne de Mozart. Elle rappelle un peu certain air, d'un amoureux aussi, Belmont, dans l'*Enlèvement au sérail*. Même ton, même mesure, enfin, bien que par mouvement contraire, mêmes notes (celles de l'accord parfait, plus les notes « de passage »). Le thème n'a pas moins d'ampleur que d'élégance. Il se développe, il se déploie. La mesure à cinq temps anime la *coda* et la sauve de la banalité. Enfin, lorsque pour la dernière fois, après un silence d'abord, puis un arpège annonçant l'apparition prochaine, le chant revient, très lent et tout bas, il prolonge en nous la même impression de mystère et d'attente charmée. « Air d'amoureux, » disions-nous : d'un amoureux sans le savoir, ou qui ne le sait encore qu'à demi, mais qui le désire et qui l'espère. Et qu'il ignore ainsi « l'objet » de son espérance et de son désir, il semble que par là soit remplie cette condition de l'œuvre d'art que Taine appelait la généralité du caractère. En de telles pages le sens et le sentiment de la musique s'accroissent. Elle dépasse, elle déborde le sujet et le personnage. Non contente de représenter, elle suggère. Elle envahit l'âme tout entière, toutes les âmes, et d'un appel à une amante unique, inconnue, elle fait l'appel de tous à l'universel amour.

Le duo qui suit, le duo « de la main » est plus modeste, à peine plus lyrique que le duo « de la peur ». Comme le visage de la jeune fille, la musique ici reste voilée. Une fois pourtant, une seule, à ces mots : « *Tu me promets qu'elle viendra* », l'on entend jaillir de la romanesque rencontre l'accent, le cri, qui nous émeut, de la passion, de la vie et de la vérité.

Humaine aussi, largement humaine, est la scène finale, ou presque finale, et la plus belle, de l'œuvre. Il ne s'agit plus ici de musique aimable et légère, de petite musique. Celle-là vient du cœur et, comme Beethoven le souhaitait pour la sienne, c'est au cœur aussi qu'elle va. La situation est connue. Dans la grande salle du château d'Avenel, close depuis longtemps, mais enfin rouverte, sur les dalles où se dressent les armures, sous les voûtes où flottent les étendards de leurs maîtres anciens, les paysans se sont rassemblés pour rendre hommage à leur nouveau maître. Portant la bannière et chantant le chant de l'antique et glorieuse maison, ils passent devant le jeune homme, le

saluent et le reconnaissent pour leur seigneur. Mais lui ne se connaît pas encore. Admirable de noblesse et de gravité, lentement le cantique populaire et familial se déroule. Et lentement il enveloppe, il envahit celui qui l'écoute, charmé seulement d'abord, puis étonné, puis attendri. Peu à peu la mélodie s'insinue en son âme. Il croyait l'ignorer, voici qu'il se la rappelle. et sur ses lèvres, tremblantes comme son cœur, les notes fidèles, une par une, reviennent se poser.

En musique, par la musique, ce retour est d'une grande beauté. Le thème, d'origine écossaise, respire la paix, la sérénité des choses séculaires et qui ne changent pas. Le dialogue surtout entre le jeune homme et le chœur des ménestrels, est pathétique, mais avec une douceur infinie. La voix, longtemps hésitante, suit les voix qui la conduisent et, désireuse de leur devenir semblable, elle les imite. Tour à tour elle les interroge et les interrompt. Peu à peu les vides se comblent dans la mélodie comme dans la mémoire de celui qui la cherche. Il la retrouve enfin et se retrouve lui-même avec elle, en elle, et tout entier.

« Genre français par excellence », « genre éminemment national », a-t-on dit et redit cent fois. Eh bien ! soit. A la fin de l'un des chefs-d'œuvre du genre, nous acceptons la définition et la louange. En ces dernières pages, où la musique a fait sienne toute la poésie, toute l'émotion de ce grand sentiment, le souvenir, quelque chose vit et chante de l'esprit, de l'âme de la France. Si vous ne sentez pas, à de tels accents, battre un peu plus fort en votre poitrine le cœur de votre patrie ; si vous avez oublié votre enfance, votre jeunesse, vos retours après une longue absence, après une longue erreur peut-être, alors, comme dit Perdican à sa cousine, oublieuse elle aussi du passé, alors je vous plains sincèrement.

CAMILLE BELLAIGUE.

La véritable Histoire du Chevalier des Touches[1]

Le nom du chevalier des Touches est inséparable de celui de Barbey d'Aurevilly. Et c'est justice : si un grand écrivain n'avait romancé son histoire, qui se souviendrait encore du chouan? Il ne lui doit pas seulement de n'être pas oublié ; il tient de lui son prestige et presque tout son être. Car il faut bien avouer que l'histoire et le roman ne sont pas toujours d'accord et que le véritable chevalier n'est pas, à beaucoup près, une aussi brillante figure que le héros créé par Barbey d'Aurevilly.

Barbey, cependant, avait fait une longue et laborieuse enquête. Sans être stérile, elle fut assez pauvre en résultats. Il s'était d'abord adressé à son ami Trébutien. « Ce que je veux, lui écrivait-il, ce sont les récits, les traditions domestiques, les choses qui se racontent de génération en génération, les *commérages*, tout ce qui peut bien ne pas avoir l'exactitude bête du fait brut, mais qui a la grande vérité

(1) Sources manuscrites : Greffe du tribunal civil de Coutances : Archives du tribunal criminel de la Manche : Période révolutionnaire, *Dossier Jacques Destouches*, n° 3413, liasse de 82 pièces. — *Dossier Gallot*, fille *Thérèse Gallot et Ripert*, n° 3448, 32 pièces et 4 cahiers d'information judiciare. — *Dossier Anquetel*, dit Sans Nez, n° 3367, 51 pièces. — *Dossier Nicolas Lebrun*, même fonds, procès-verbal du 19 thermidor an VII. — Greffe du Tribunal civil d'Avranches : Registres du Tribunal correctionnel 1798-1799 ; Acte d'accusation et Registre de l'état civil de Granville et de Saint-Planchers.

humaine, l'imagination, le sentiment de la réalité de mœurs et de l'histoire. »

Tout ce qu'il en obtint, ce furent certains détails « s'ajustant assez bien à ce qu'il savait d'ailleurs ».

Barbey d'Aurevilly se retourna alors vers un de ses compatriotes, M. Le Héricher, professeur à Avranches, qu'il avait connu à Valognes. Peine perdue. M. Le Héricher déclara tout net « que l'enlèvement de Destouches n'avait pas laissé de grands souvenirs dans le pays ». Cette réponse indigna Barbey ; elle était cependant véridique. A Avranches, comme à Coutances, la vie, le procès et l'enlèvement du chevalier des Touches étaient, pour ainsi dire, ignorés. Quelques Granvillais se rappelaient seulement, vers 1850, que M. Jacques Destouches, — on ne lui octroyait aucune particule nobiliaire — avait pris une part assez active à la chouannerie normande, qu'il avait continué, tout jeune, après la mort de son père, à servir d'agent de correspondance entre les émigrés et les royalistes, restés au pays, qu'il avait été dénoncé, trahi, condamné à mort pour crime de conspiration contre la République et qu'un groupe d'amis avait réussi à l'enlever hors de la prison de Coutances, la veille de l'exécution. On n'ignorait pas qu'il avait eu l'audace de proposer, en 1804, au général Gordon, gouverneur de Jersey, de livrer Granville aux Anglais. On chuchotait aussi que peu de temps après son retour d'Angleterre, frappé d'aliénation mentale, il avait dû être interné, à Caen, dans un hospice. En somme, par discrétion et par sympathie pour la famille (il avait encore de très proches parents à Granville), on voulait éviter de parler de ce pauvre chevalier qui n'était plus qu'une loque humaine et dont le rôle, dans la chouannerie normande, avait été, après tout, aussi bref qu'effacé.

Déçu, Barbey d'Aurevilly s'adressa à un magistrat du pays, M. Eugène de Beaurepaire qui possédait sur l'affaire Destouches de nombreux renseignements. M. de Beaurepaire fit la sourde oreille ; il écrivit au romancier une lettre dans laquelle il lui exprimait ses plus vifs regrets de ne pouvoir le documenter sur son futur héros. Ses notes, disait-il, étaient trop incomplètes, ses recherches dans les greffes avaient été presque infructueuses. Il lui promit cependant de lui faire part, aussi vite qu'il le pourrait, de ce qu'il apprendrait sur le procès et l'enlèvement de

Destouches ; finalement, il n'envoya rien du tout : « Beaurepaire, écrivit à ce propos Barbey d'Aurevilly, n'a pas la rapidité de la foudre, s'il a la douceur de la rosée. Il dort, sans doute, depuis qu'ils l'ont fait juge ! »

La vérité est que le magistrat normand, doublement normand, possédait une copie de pièces judiciaires très précieuses sur l'affaire, et qu'il entendait les utiliser pour son compte personnel.

Le butin était maigre. En somme, des souvenirs personnels, des notes, très sommaires, envoyées d'assez mauvaise grâce par deux ou trois historiens locaux, une visite à l'hospice du Bon-Sauveur, de Caen, qu'il fit, en présence d'un médecin, au vieux chouan, c'est tout ce que Barbey d'Aurevilly posséda pour écrire *le Chevalier des Touches*. S'il avait d'abord eu le dessein d'écrire une histoire complète du chouan granvillais (et les questions multiples et précises posées par lui à de nombreux correspondants sont de nature à le faire croire), il renonça, avec raison, à ce projet, déclarant seulement « qu'il avait voulu *thyrser* beaucoup de choses autour de des Touches ».

Il n'y a pas lieu de faire le relevé de toutes les erreurs de Barbey d'Aurevilly ; elles sont innombrables. Le chevalier n'appartenait pas à la branche de Langotière, comme le rapporte Barbey, mais bien à celle de la Fresnaye : « La beauté presque féminine de la *Belle Hélène*, avec son teint blanc, ses beaux cheveux annelés qui semblaient poudrés, tant ils étaient blonds », est l'œuvre de l'imagination de Mlle de Percy, ou plutôt du romancier qui la fait parler et décrire. On possède de Jacques Destouches deux signalements très précis ; l'un dans l'acte d'accusation, l'autre dans une ordonnance de prise de corps. Ces pièces nous révèlent que le jeune Granvillais avait eu la petite vérole, que son visage en était légèrement marqué ; qu'il avait le nez très aquilin en bec d'oiseau et le menton fourchu (*sic*), ce qui donnait à sa physionomie un air, non de douceur, mais de dureté.

C'est du cerveau de Barbey qu'est sorti, également, ce hardi marin « qui, déguisé en pêcheur de congres, se risquait dans un canot fait de trois planches, sans aucune voile, pour le service du roi, de la côte de France à la côte d'Angleterre, sur une mer toujours grosse de quelque naufrage, aussi froidement que s'il se fût agi d'avaler un simple verre

d'eau. » Ces prétendus « dix-huit mois de courses à peu près continuelles, qui émerveillèrent tous les vieux matelots du port de Granville », se passèrent tout simplement, pour Jacques Destouches, sur les bancs de l'École de navigation de Granville.

De même Barbey d'Aurevilly a imaginé de toutes pièces la scène de l'arrestation. Il nous représente le chevalier « enveloppé, dans les environs d'Avranches, et saisi par tout un bataillon, porté au centre des Bleus massés autour de lui, armes chargées ; durement couché sur une civière de fusils, aux canons desquels on l'avait bouclé avec des ceintures de sabres, moins fou de fureur de tous ces supplices que de sentir, contre son visage, le contact du drapeau exécré de la République dont, en marchant, ces Bleus insolents souffletaient, pour l'humilier, son front terrible. » La réalité est plus simple : Jacques Destouches fut surpris chez lui, au petit matin, dans son lit. Et c'est encore un artifice de romancier qui le fait rapprocher l'incarcération de son héros et la date fixée pour l'exécution. Écroué à Coutances le 6 novembre 1798, jugé et condamné à mort le 1er janvier 1799, Destouches n'aurait pas été décapité avant la fin de février, en raison d'un pourvoi en cassation qu'il avait signé, le lendemain même de sa condamnation. Barbey date l'enlèvement des derniers jours de 1798. En fait, il eut lieu dans la nuit du 9 au 10 février 1799.

Jacques Destouches était né à Granville, le 9 février 1780, du mariage de Jacques-René Destouches, écuyer, juge-consul en cette ville, et d'Olive-Perrette Ganne. La famille se piquait de noblesse ; mais il lui eût été difficile de rapporter ses preuves (1).

Le petit Jacques grandit, paisiblement, chez ses parents, avec ses deux sœurs, dont la dernière, Mlle Ange, née en 1787, mourut, célibataire, le 22 janvier 1863. Jacques Destouches père s'occupait d'armement et de banque. Quand la Révolution éclata, Jacques avait onze ans. Son caractère décidé, sa vigueur physique semblaient le prédisposer à la carrière maritime, marine marchande ou marine de guerre.

(1) Conformément à l'acte de baptême, nous avons adopté le nom roturier de *Destouches*, tel qu'il est orthographié même dans les documents antérieurs à la Révolution, mais le titre de *chevalier des Touches* a été respecté dans nos citations du roman de Barbey d'Aurevilly et dans tous les textes qui l'appellent ainsi.

La famille hésitait ; mais l'enfant était trop jeune encore pour qu'on prît un parti. Au milieu des luttes politiques, Destouches père, quoiqu'on soupçonnât ses préférences légitimistes, semblait garder une attitude très circonspecte ; plusieurs jacobins estimaient sa réserve et il ne paraît pas qu'il ait été l'objet, de la part des *Sociétés populaires*, d'aucune dénonciation.

En réalité, froid, prudent, habile, il cachait admirablement son jeu. Sous le pseudonyme de Pénitel, il était un des meilleurs agents des princes entre les royalistes restés en Normandie et les émigrés. Il avait organisé de main de maître un service presque régulier de correspondance entre les îles de la Manche, la Normandie, le Maine et une partie de la Bretagne. Malicorne, sa propriété de Saint-Planchers, à dix kilomètres de Granville, était le rendez-vous de ces courriers, qui permettaient aux chouans d'organiser leurs mouvements insurrectionnels.

Destouches père mourut à Malicorne le 5 mars 1798. Jacques avait déjà rendu quelques services à la cause royaliste ; quoique à peine âgé de seize ans, on décida qu'il le remplacerait et qu'il serait désigné dans les correspondances sous le nom d'Auguste.

C'était un assez joli garçon, d'une taille un peu supérieure à la moyenne (1 m. 70) ; ses cheveux et ses sourcils étaient blonds ; ses yeux bleus, un peu froids, dénotaient plutôt un esprit réfléchi qu'une intelligence bien vive ; le nez était très aquilin et le menton légèrement proéminent, un peu *en galoche* dit un signalement, donnait à son visage une certaine expression de dureté ; plusieurs grains de petite vérole le marquaient aux joues, au front et sur le nez (1). Il continua à habiter, à Granville, avec sa mère, la maison familiale. Mais il se gardait bien d'y recevoir ceux qui collaboraient avec lui à la transmission de la correspondance secrète. Les chouans de Granville se sentaient beaucoup plus surveillés depuis la mort de M. Destouches père.

Or, dans la soirée du 28 mai 1798, un agent secret des autorités républicaines, nommé Michel Quintal, moitié pêcheur, moitié contrebandier, surprenait à Portbail, petit

(1) Barbey d'Aurevilly qui visita le chevalier des Touches à l'asile des aliénés de Caen, en septembre 1856, constatait qu'il avait le nez *en bec d'oiseau de proie*. L'âge (Destouches avait alors soixante-seize ans) avait encore accentué ses traits.

port du Cotentin, situé presque en face de Jersey, le débarquement de deux agents royalistes. Il entrait en relations avec eux, captait leur confiance et réussissait à se faire agréer par eux pour aller porter lui-même au prince de Bouillon (1) deux ou trois lettres que les agents royalistes vinrent lui remettre à Portbail, cinq ou six jours après leur débarquement.

Quintal n'eut rien de plus pressé que de porter à Granville cette correspondance à l'amiral La Crosse, chargé de la surveillance du littoral. L'amiral ordonna à Quintal d'accepter la mission que lui avaient confiée *les brigands* et l'invita à lui rendre compte de l'entretien qu'il devait avoir avec le prince de Bouillon, à son château de Montorgueil à Jersey. Quintal devait, bien entendu, remettre à l'amiral les plis que le prince lui confierait.

Ce fut une lettre à l'adresse d'Auguste què le prince de Bouillon lui remit, en ajoutant que ce surnom cachait Jacques Destouches fils, de Granville, et en y joignant un passeport pour lui faciliter sa mission. De retour à Granville, Quintal montre la lettre à l'amiral qui en prend copie et lui dit de la transmettre à Destouches. Le prince ne donnait à Auguste aucune instruction spéciale ; il l'assurait de sa profonde sympathie en raison de la mort du dévoué Pénitel et il le priait de le renseigner sur ce qui se passait du côté de Caen : « Je serais heureux, ajoutait-il, de recevoir aussi quelques journaux de France. »

La réponse de Destouches fut surprise de la même manière. Tout fier de la lettre du prince, la première qu'il recevait, il s'était rendu chez son oncle M. Gaud-Prélambert, qu'il savait recevoir l'*Observateur politique et littéraire*, et lui demanda de vouloir bien lui en remettre pour un ami le plus grand nombre possible de numéros. Rentré chez lui, sur une belle feuille de papier vergé, de sa main la plus appliquée, il écrivit ceci (2) :

(1) Né à Jersey en 1754, Philippe d'Auvergne, officier de la marine anglaise, prit en 1793 le titre de prince de Bouillon. Il habitait le château de Montorgueil à Jersey ; agent accrédité du gouvernement de Londres près des insurgés de l'Ouest, il témoigna à la cause royaliste de France un dévouement sans borne et fit preuve à l'égard des émigrés d'un zèle intelligent. Le *Record Office* à Londres renferme sur le prince de Bouillon des documents du plus haut intérêt.

(2) L'original de cette lettre, *qui fut la seule cause de la condamnation de Destouches,* est au dossier de Coutances. On remarque, à sa partie supérieure, ces

Mon Prince,

J'ai reçu, ce matin, votre lettre dans laquelle vous m'avez paru désirer des nouvelles de nos amis. Voici ce que j'ai appris dans un voyage de Caen dont je rarive et ou j'en ai vu un grand nombre. Ils sont tous en très bonne intelligence ; ils attendent un moment favorable pour se montrer. Ils n'ont pas le sou, mais ils vivent dans l'espérance dan toucher de votre gouvernement ; en peu leur nombre croît tous les jours ; le gouvernement ne cesse de faire mécontents. L'impos des barieres y contribue beaucoup. M. Hugon a pensé d'être pris à Caen il était logé au troisième ; il a été dénoncé par un de ses voisins ; la municipalité a envoyé sur le champ un peloton pour le prendre, mais il était heureusement sorti, on c'est saisi de ses effets, puis on s'est retiré laissant une sentinelle à sa porte pour le prendre, lorsqu'ils entreront chez lui ; il a été averti de cette aventure et s'est aussitôt enfuit à Paris. Je n'ai recu aucunes nouvelles depuis ce tems.

Quelques soient vos vuës pour ce païs, voici sa position ; trois mille garde côtes sont dispersés le long des côtes du département de la marine de ce lieu. Si vous faisiez un débarquement dans ce païs, on n'aurait pas de peine à rassembler dix mille hommes pour vous oposer ; mais cela ne durera pas toujours ; c'est l'histoire d'un passage de troupes ; même depuis trois ou quatre jours l'on en a fait partir pour Rochefort, entr'autres des nègres.

Je crois que vous n'avez pas reçu mes lettres, dans lesquelles je vous donnais des détails très circonstanciés sur les projets du gouvernement et sur les bateaux plats. Je ne m'étendré pas davantage sur cet article scachant que vous en avez pris aux îles Saint-Marcou (1). Je ne négligerai rien pour vous instruire ; faites-moi l'honneur d'écrire vos demandes à chaque occasion que vous aurés ; j'y répondré sur tous les points et vous ferai part des découvertes que j'aurai faites avec l'activité dont je me flatte que vous connaissez. Je vous envoie quelques Papiers-Nouvelles (2), c'est tout ce que je peu rassemblé dans le tems que le messagé m'a donné. Nos amis de ce païs m'ont engagé à prendre une place dans le gouvernement, affin de couppé pied aux libelles que l'on fait journel-

mots tracés d'une main ferme par Destouches, quand cette pièce lui fut présentée à Avranches : « *Je n'ai pas écrit cette lettre.* Destouches. »

(1) Groupe d'ilôts, à l'est de la presqu'île du Cotentin. En mars 1798, une escadrille républicaine y fut battue par une flottille anglaise ; c'est à cet événement que s'applique la remarque de Destouches.

(2) Ils sont encore au dossier de Coutances.

lement sur mon compte, et pour être dans le cas de servir a chose mieux. Je vous prie instamment de me faire part de votre façon de penser à ce sujet ; ce serait peut être un moyen de vous donner des renseignements bien exacts. J'attendrai constamment votre façon de penser.

J'ai l'honneur d'être, de mon prince, votre très humble et très obéissant serviteur.

AUGUSTE.

P. S. — Les bateaux plas qui sont ici doivent partir aussitôt qu'ils seront greyés pour Saint-Malô. Nous possédons dans nos murs le général La Crosse ; il doit embarquer dans une canonnière pour aller à Saint-Malô et cela dans quatre jour le plus tôt.

Le soir même, Destouches remettait cette lettre à Michel Quintal, avec le paquet de journaux.

Une heure après, le tout était en possession de La Crosse, qui se rendit immédiatement, seul, en pleine nuit, chez le citoyen Méquet, commissaire du Directoire exécutif à Granville. Il le réveille, lui montre la lettre signée *Auguste* qu'il signe et paraphe comme pièce à conviction et requiert Méquet de procéder, sans délai, à l'arrestation de Destouches. Le commissaire n'avait qu'à obéir ; il fit appeler d'urgence auprès de lui le citoyen Alix, administrateur de la commune, et, d'accord avec La Crosse, il fut convenu qu'on attendrait le point du jour pour perquisitionner à l'hôtel Ganne et pour arrêter *le brigand* (sic).

On était aux plus longs jours de l'année, le 4 juillet ; à quatre heures un quart, Méquet et Alix, ceints de l'écharpe tricolore, arrivèrent rue Saint-Jean, avec une escorte de six gendarmes. Ils frappèrent à la porte de l'hôtel Ganne ; un domestique ouvrit ; presque aussitôt, Destouches apparut en chemise :

— Citoyen, lui dit Méquet, nous avons l'ordre de vous arrêter et de procéder en votre présence à une perquisition. Vous êtes soupçonné d'entretenir des intelligences avec les ennemis de la République.

Le jeune chevalier hausse les épaules sans mot dire.

— Que fait ici le citoyen Clinchamp? demande le commissaire en voyant le jeune ami de Destouches qui, lui aussi, était descendu de la chambre en toilette sommaire.

— J'ai le droit, répondit Destouches, de recevoir chez

moi qui me plaît. Je n'ai à vous fournir aucune explication et je répondrai seulement, si je le juge à propos, au magistrat devant lequel vous me conduirez...

Les agents laissèrent Gustave de Clinchamp en liberté. Il sortit de l'hôtel après avoir serré la main à son cousin.

Méquet et Alix procédèrent immédiatement à une perquisition minutieuse; ils saisirent, comme papiers, trois chansons, une pièce de vers et deux pages d'un cahier contenant des opérations d'algèbre, que Destouches reconnut avoir été écrites par lui.

Quelques heures après, le jeune homme était conduit devant le juge de paix; il déclara que, pour faire éclater son innocence, il était prêt à répondre à toutes les questions qui lui seraient posées.

Ce premier interrogatoire présente cette particularité qu'il fixe, dès le début de la procédure, l'attitude et le système de défense de Destouches durant tout le procès. Il nie le fait, ne reconnaît pas comme étant son œuvre la lettre incriminée; en revanche, il admet l'authenticité des autres documents saisis comme pieces de comparaison, notamment de la pièce de vers dont il est tout heureux, semble-t-il, de se dire l'auteur. Ce sont les seuls vers que nous possédions du fameux chevalier des Touches.

A AIMÉE

Lorsqu'en dépit des déplaisirs
Qu'avec nous, dis-tu, tu partages,
Tu ris de nous dans les loisirs
Et nous écris des persiflages;
En vain, pour tromper l'espion,
Recourant à plus d'une ruse,
Tu tais ta demeure et ton nom;
A ton style nul ne s'abuse;
On reconnaît de ton esprit
La gaîté vive, accoutumée
Bref à chaque ligne qu'on lit
Sans peine on lit le nom d'Aimée;
Vois-nous donc, sans trop t'étonner,
Assurer par la voie ordinaire (*sic*)
Que, si privés de déjeuner,
L'abstinence nous désespère,

Si quelquefois nous te pleurons,
Tu peux toujours sécher nos larmes
Par les odes et les chansons
Toujours pleines de mille charmes !

La pièce est signée V. A., *ex-chasseur grenadier;* les mots « voie ordinaire » sont piqués de ce renvoi : *la Poste*, sans doute pour que l'intelligente aimée n'eût pas à se torturer l'esprit pour comprendre sa périphrase.

Ce sont ces vers, détestables, presque informes, peu compréhensibles qui servirent uniquement de pièce de comparaison avec la lettre au prince : ils entraînèrent la condamnation à mort de Destouches; celui-ci reconnut toujours formellement les avoir écrits et composés ; il mit même une certaine vanité d'auteur à en réclamer la paternité, mais il nia toujours énergiquement avoir écrit la lettre signée *Auguste*. Les magistrats enquêteurs jugèrent inutile de nommer des experts ; *la ressemblance est d'ailleurs frappante;* les deux écritures sont absolument semblables, et manifestement de la même main.

L'affaire étant essentiellement politique, le juge de paix de Granville, brave homme, mais timoré, eut hâte d'être débarrassé de l'enquête : le 5 juillet, il ordonnait le transfert de Destouches à Coutances, sous prétexte que l'inculpé avait son domicile dans cet arrondissement, à Saint-Planchers.

Le 10 juillet, Destouches, conduit en grand secret de Granville à Coutances, était écroué à la maison d'arrêt et mis à la disposition du citoyen Cherbonnel, directeur du jury d'accusation. Celui-ci rendait, le lendemain, une ordonnance aux termes de laquelle il se déclarait *incompétent* pour deux raisons : le domicile réel de Destouches était à Granville et non à Saint-Planchers, simple lieu de villégiature ; le crime qui lui était reproché avait été commis sur le territoire de l'arrondissement d'Avranches et non sur celui de Coutances.

En droit, le magistrat de Coutances avait raison ; mais ce n'était certainement pas le respect du Code d'instruction criminelle qui avait déterminé les deux magistrats à se déclarer incompétents *ratione loci* et *ratione materiæ*. Ils n'ignoraient pas le bruit considérable que l'arrestation de Destouches faisait dans tout le pays ; ils prévoyaient les

graves ennuis que cette affaire allait créer aux autorités; ils redoutaient, pour leurs familles et pour eux-mêmes, la vengeance des chouans. Le 12 juillet, une voiture portant Destouches quittait Coutances à 6 heures du matin et arrivait à Avranches, vers trois heures de l'après-midi. M. Abraham Dubois, directeur du jury pour cet arrondissement, se montra furieux du dessaisissement de son collègue de Coutances ; mais il n'avait pas la ressource de renvoyer *le brigand* devant un autre magistrat. Il fallait le garder et le garder bien : il écrivit au commandant de la force armée à Avranches de doubler le poste de la prison.

Le 13 juillet, M. Abraham Dubois procédait au premier interrogatoire de Destouches. Il connaissait admirablement le pays dont il était originaire ; ce n'était pas un sectaire ; il présentait de sérieuses garanties d'indépendance et son enquête démontre sa valeur professionnelle. Destouches protesta avec énergie de son innocence et comme le magistrat insistait sur la ressemblance frappante des deux corps d'écriture, la poésie que Destouches reconnaissait avoir écrite à Aimée et la lettre qu'il niait avoir adressée au prince de Bouillon, le jeune chouan répondit : « Je reconnais qu'il y a un certain rapport entre mon écriture et la lettre signée *Auguste* ; mais je la crois imitée ; il est possible que l'auteur de la lettre ait trouvé quelques pièces de mon écriture et qu'il se soit attaché à la contrefaire ; j'ai d'autant plus lieu de le croire qu'il écrit contre sa patrie à un ennemi déguisé, qu'il défigure autant que possible sa propre écriture et cherche à la faire supposer d'un autre. »

Cependant les chouans ne restaient pas inactifs ; ils avisaient aux moyens de porter secours à Destouches. Il ne pouvait s'agir d'adoucir les rigueurs d'une détention ou de découvrir des témoins à décharge. Les royalistes savaient que les magistrats avaient entre les mains plusieurs preuves de la culpabilité de Destouches, que le jury d'accusation soigneusement trié sur le volet, malgré une apparence de légalité, le ferait certainement comparaître devant le Tribunal criminel de la Manche, à Coutances, et que cette juridiction l'enverrait à la guillotine. Seule, l'évasion pouvait sauver le jeune homme. Les principaux chouans du pays, Jacques Lahuppe-Larturiere dit Bellaridès, Lottin Le Bochnière, Philippe Cantilly, Yvon, Anquetil dit Sans-Nez, et plusieurs autres *Chasseurs du roi*, aidés pour la préparation

d'une entreprise par Mme de Clinchamp et par une fille du peuple, Angélique Letourneur, dite Pipette, de Granville, décident qu'une nuit on mettrait le feu à la geôle d'Avranches ; on profitera du désordre pour envahir la prison et pour délivrer Auguste. Postés dans les petits bois qui couronnaient un vallon voisin, les chouans guetteraient la colonne de feu qui devait jaillir du grenier de la prison où un chouan allumerait un incendie. Bellaridès, qui avait plusieurs fois *tâté de la maison d'Avranches*, connaissait parfaitement les lieux. Il savait que le grenier de la prison était rempli de paille ; les détenus l'appelaient plaisamment *le nid aux couchettes*. Il suffirait donc de lancer une poire à poudre. munie d'une mèche enflammée, pour provoquer un incendie qui ne mît pas les détenus en péril immédiat.

L'instruction de l'affaire marchait rapidement ; il était grand temps d'agir ; dans la nuit du 4 au 5 octobre, un chouan, dont les documents ne rapportent pas le nom, lança dans le grenier de la prison une sorte de grenade enflammée ; mais l'éveil fut immédiatement donné. La garde nationale, rassemblée avec une rapidité surprenante, entoura la maison d'arrêt. Le gardien, conservant tout son sang-froid, réunit dans une même salle les détenus ; seul Destouches fut maintenu dans sa cellule, qui se trouvait d'ailleurs assez loin du foyer de l'incendie ; cette partie de la maison d'arrêt échappa aux flammes ; le coup était manqué.

Le 5 novembre, quelques heures après la notification faite à Destouches de l'ordonnance de prise de corps, rendue par le magistrat directeur du jury d'Avranches, l'accusé était transféré à Coutances, pour y être jugé par le Tribunal criminel.

L'insuccès de l'expédition d'Avranches ne découragea pas les amis de Destouches. Les principaux chouans de l'Avranchin et du Cotentin s'abouchèrent à nouveau ; mais, cette fois, leurs conciliabules demeurèrent tellement secrets qu'il est impossible de déterminer, de façon certaine, quels furent les auteurs de l'évasion. Mme Destouches mère réalisait quelques valeurs mobilières, échappées au naufrage de la fortune de son mari. Des parents donnèrent ou prêtèrent. Certaines pièces conservées à Londres estiment que les dépenses de l'enlèvement se montèrent à 32 632 livres. Cette somme, relativement élevée, ferait croire qu'il fallut

acheter à gros prix certaines complicités, notamment celle des geôliers de Coutances, qui d'ailleurs est évidente.

Pendant que l'expédition s'organisait, Destouches, surveillé très étroitement (les autorités le croyaient du moins) dans la maison d'arrêt de Coutances, dite Fort-Colin, préparait sa défense avec son conseil, M. Colas de Prémare. Le 31 décembre, il comparaissait devant le Tribunal criminel de la Manche.

La salle, froide, assez basse, presque nue, était bondée de Coutançais et de Granvillais. On y remarquait plusieurs dames qui avaient entendu parler de l'attrait du jeune chevalier ; elles furent déçues. Destouches paraissait déprimé ; six mois de prison avaient amaigri l'habitué des grèves et des campagnes ; son front s'était plissé ; le nez, très mince, aquilin, avait exagéré sa forme de « bec d'oiseau » ; les douleurs morales, la privation d'une famille aimée, d'amis dévoués avaient terni la vivacité de son regard, et la peau ridée de ses joues rendait plus visibles les traces de petite vérole qui marquaient son visage. Sa tenue même était négligée ; un habit de drap noir rappelait son deuil.

Les débats ne furent que la reconstitution des enquêtes. L'amiral La Crosse, dont le regard fuyant évitait l'accusé et son défenseur, reçut un terrible camouflet. Quand il déclina son grade d'amiral, une voix s'écria dans la salle :

— Dans la police !

Le président Le Follet procéda enfin à l'interrogatoire de l'accusé. Destouches, très calme, répondit nettement aux questions posées. Il persista dans ses dénégations, reconnaissant seulement être l'auteur de la pièce de vers à Aimée. Le Follet n'insista pas ; tout au plus chercha-t-il à faire citer par l'accusé les noms des royalistes qui avaient été mêlés à son affaire, mais il se heurta à une volonté inébranlable. Si Destouches possédait des secrets, il sut admirablement les garder.

Le réquisitoire du substitut Bonnesœur ne fut que le développement de l'acte d'accusation. Il supplia les jurés de comparer avec attention les deux documents produits ; la vérité sautait aux yeux ; la preuve matérielle ne pouvait être plus éclatante. Il réclama un verdict sans pitié.

Sans être grand orateur, Me Colas de Prémare possédait une parole élégante et facile. Il plaida surtout utilement, adoptant, bien entendu, le système de son client et cherchant

à démontrer la fragilité d'une accusation se basant sur la seule écriture. De preuves directes de la culpabilité du jeune homme? Aucune ! Les déclarations de Michel Quintal, un policier de bas étage, un vil fraudeur qui n'avait pas osé venir affronter la pleine lumière de cette audience, pouvaient-elles vraiment les retenir (1)? Destouches conspirateur, ennemi de la République, de sa patrie? Mais il suffisait de regarder ce jeune homme de moins de vingt ans pour écarter un pareil soupçon. Certes, il y avait dans cette affaire des choses troublantes, des circonstances qui semblaient défavorables à l'accusé, mais de preuves certaines, il n'en existait pas. L'acquittement de Destouches s'imposait.

Après avoir délibéré pendant près de deux heures, les jurés rapportèrent un verdict affirmatif sur toutes les questions : c'était la peine de mort ; l'accusateur public la requit et le Tribunal criminel, conformément au Code pénal, ordonna l'exécution de Destouches, sur la place publique de Coutances.

Destouches ne fut réintégré dans la maison d'arrêt que pour quelques heures, le temps de lui permettre de dormir un peu et de formaliser la levée de l'écrou du Fort Colin. Dans la matinée même du 1er janvier, il était incarcéré à la maison de justice, où étaient détenus les condamnés à mort.

Cette prison, tout auprès de la cathédrale, avait son entrée rue du Siège. C'était un vieux bâtiment, délabré à l'extérieur, sombre et humide au dedans. Une première porte, donnant sur la rue, permettait d'accéder au logement du geôlier ; un couloir conduisait à une porte intérieure, celle de la prison proprement dite ; elle se composait de deux étages desservis par un escalier. Le concierge, Gallot, demeurait dans la geôle avec sa femme et sa fille Thérèse, âgée d'environ seize ans ; Ripert, un célibataire, qui prenait ses repas au dehors, était le guichetier. Il vivait avec son collègue en bonne intelligence et, pas plus que

(1) Quintal (Michel), marin, né à Goury, près Port-Cail (Manche), le 11 janvier 1773, agent secret de l'amiral La Crosse, fit défaut devant le tribunal criminel, « quoique régulièrement assigné ». C'était le *seul* témoin du fait reproché à Destouches. Après la condamnation de celui-ci, il devint l'agent des royalistes ; peut-être serait-il plus exact de dire qu'il espionna et contre-espionna les Bleus et les Blancs. Il fut fusillé comme compromis dans la conspiration dite d'Armand de Chateaubriand, le 1er avril 1809.

Gallot, il n'exerçait de métier en dehors de ses fonctions.

La maison de justice renfermait alors un chouan de marque, Robert-François Blouin-Duval, dit *Crocro*, originaire d'Avranches, vitrier à Rennes, et surtout la terreur des Bleus; il purgeait une condamnation de vingt-quatre ans de fers, pour « vols chouaniques ».

Destouches et Blouin-Duval se connaissaient-ils? C'est fort probable; Blouin était l'homme de confiance du marquis de Quesnoy, dont la famille était en relations suivies avec les Clinchamp, les Cautilly, les Larturière, tous amis de Destouches. Quoi qu'il en soit, le gentilhomme de Granville et le vitrier de Rennes se prirent d'amitié : n'étaient-ils pas, après tout, champions de la même cause et soldats de la même armée, tous deux *chasseurs du roi?*

Le samedi 21 pluviôse an VII (9 février 1799), le citoyen Nicolas Frémin-Beaumont, sortait d'une réunion républicaine qui venait de se tenir à la mairie de Coutances. La nuit était affreusement noire; sur la grande place, tout auprès de la cathédrale dont les hautes tours se perdaient dans l'obscurité, une faible lumière filtrait de la boutique du citoyen Leloutre. Tout à coup, au moment précis où Nicolas Frémin passait devant la boutique, une rumeur bourdonna au fond de la venelle qui conduisait à la maison de justice; le bruit s'accrut, devint vacarme. Des cris de : « *Justice! Vive le roi!* » s'élevèrent dans la direction de la geôle. Cinq ou six coups de feu retentirent; à la lueur des décharges, Frémin aperçut la porte de la maison de justice grande ouverte; des fenêtres s'éclairèrent; des ombres se glissèrent le long des murailles; des coups de feu retentirent encore et deux masses tombèrent lourdement sur le sol. De nouveaux cris s'élevèrent encore devant la prison :

« Vivent les chasseurs du roi! Vivent les chasseurs du roi! ».

Frémin prit la fuite. Au coin d'une rue voisine, celle des Cohues, un *brigand* l'arrêta; à la lueur d'un quinquet, Frémin vit un *chasseur*, « un grand diable de cinq pieds trois pouces, le visage encadré d'une barbe noire, armé d'une carabine ». Il crut sa dernière heure venue; mais le chasseur, qui paraissait être un chef, s'écria d'un ton narquois : « F... le camp, mon petit; si tu ne veux pas être fusillé, quand on criera : Qui vive? réponds : *Justice!* »

Et Frémin s'enfuit vers sa maison en hurlant, le long de la rue : « Justice ! Justice ! »

Il raconta, le lendemain, à tout Coutances, qu'il avait été attaqué par les chouans dans la rue des Cohues, mais qu'il les avait dispersés en faisant le moulinet avec une lanterne. Interrogé le 22 pluviôse (10 février) par M. Lerond, juge de paix, il jura de dire la vérité et, passant sous silence son trait d'héroïsme, il raconta assez exactement la scène qui s'était passée la veille.

Autant qu'on peut le reconstituer, surtout à l'aide du dossier Gallot-Ripert (les deux gardiens furent poursuivis pour complicité d'évasion), voici ce qui s'était passé :

Le grenadier Ballard montait ce soir-là, 9 février 1799, la garde devant la maison de justice, vers neuf heures et demie, quand il aperçut, longeant les murs de la maison, cinq individus portant l'uniforme national. Au cri de *Qui vive?* ils s'arrêtèrent ; l'un d'eux le saisit à la gorge, le terrassa et l'assomma ; à ce moment, survint un autre grenadier, Xavier Routin. Il vit cinq ou six brigands pénétrer dans la maison. Son camarade Faluel, sorti du corps de garde de la geôle, tomba mort d'un coup de feu ; un brigand, « vêtu d'un habit tirant sur le vert », tira un coup de feu sur le lieutenant Rochemur, commandant en second la 23e compagnie, qui tomba, la poitrine trouée. La fusillade dura deux ou trois minutes.

Quand les chouans pénétrèrent dans la maison, Thérèse Gallot ne s'y trouvait pas, et Gallot qui attendait le retour de sa fille avait laissé entr'ouverte la porte de la geôle. Le guichetier Ripert n'était pas là non plus ; il bavardait à la boulangerie Sauvage. Destouches et Blouin-Duval n'étaient nullement dans leurs cellules. Ils se trouvaient au pied de l'escalier, derrière la seconde porte, attendant tranquillement que leurs camarades du dehors, après avoir traversé la geôle et pris la clé à la seconde porte, l'ouvrissent et parvinssent ainsi jusqu'à eux.

Quand la garde nationale, les grenadiers et les autorités se furent un peu ressaisis, les brigands étaient déjà loin ; profitant du tumulte et de l'épouvante que leur coup avait produit, la petite troupe avait quitté Coutances, emportant Destouches et Blouin-Duval ; l'émotion en ville avait été si vive qu'on ne savait pas par quelle route les brigands avaient opéré leur retraite. Des détachements furent bien

envoyés à leur poursuite ; mais leurs chefs, craignant d'être attaqués par un ennemi nombreux, arrêtèrent leurs hommes à deux kilomètres de Coutances.

En ville, on relevait les morts et on soignait les blessés. Les républicains comptaient deux tués, le grenadier Falel et le lieutenant Rochemur, et cinq blessés dont le geôlier Gallot. Un des chouans avait été tué. Son cadavre demeura sur le pavé de la rue du Siège, jusqu'au moment où le juge de paix et un médecin l'examinèrent et le fouillèrent. Il fut enterré, sur l'heure, au cimetière de Coutances ; mais les autorités départementales de Saint-Lô blâmèrent celles de Coutances d'avoir *enfoui* si précipitamment le brigand, sans avoir, tout au moins, cherché à établir son identité en l'exposant *au conspect du peuple.* Le corps fut exhumé ; à peine « *nettoyé de la terre* » — il n'avait pas été mis dans un cercueil, — il fut exposé pendant deux jours à la maison commune, sans que le mystère fût éclairci. Ce n'est qu'en 1825 qu'une supplique des députés de la Manche au ministre de la guerre pour qu'il attribuât des récompenses aux libérateurs de Destouches, citèrent « M. le chevalier de Coulonges, qui fut tué ».

Les chouans avaient quitté la ville par le faubourg de la Croix-Quillard ; ils s'emparèrent, dans une ferme voisine, tenue par un sieur Tesson, d'un mauvais cheval blanc sur lequel ils hissèrent Destouches et Duval. Un témoin, qui rencontra la petite troupe, peu après sa sortie de Coutances, déclare qu'il vit deux hommes dont les pieds portaient des liures (chaînes de fer) ; ils étaient à califourchon sur le même cheval ; l'un était recouvert d'un grand manteau noir, l'autre était en chemise ou presque, avec un bonnet de coton. Le premier était Destouches, le second Blouin-Duval, qui, malade depuis quelques jours, portait un bonnet de coton et une sorte de camisole. Quelques paysans, qui avaient trouvé sur leur chemin les chouans au retour de leur expédition, furent entendus par les autorités judiciaires ; tous tombèrent d'accord pour affirmer que leur troupe ne se composait pas de plus de quinze individus, y compris les deux personnages enlevés, portés sur le cheval.

Ce fut le seul renseignement un peu précis que put obtenir le magistrat chargé de mener l'instruction contre Gallot, sa fille et le guichetier Ripert, prévus de complicité d'évasion. Thérèse Gallot bénéficia d'une ordonnance de non-lieu ;

Gallot et Ripert furent acquittés par le Tribunal criminel de la Manche le 5 avril 1799. Il décida « que l'évasion avait été produite par un cas de force majeure auquel ni Gallot ni Ripert n'avaient pu s'opposer et dont ils avaient été, du reste, les premières victimes, ayant été tous les deux blessés par les *brigands*. La commune de Coutances, actionnée, elle aussi, en responsabilité civile, gagna son procès, le jury estima que si les autorités municipales n'avaient pas exercé toute la surveillance qui s'imposait, la ville avait, du moins, subi un sévère état de siège que le gouvernement avait maintenu énergiquement jusqu'au 13 mars 1799.

La petite troupe qui emportait Destouches avec Duval fut aperçue, pour la dernière fois, vers dix heures du matin, près du bourg de Saint-Sauveur-Lendelin, à environ neuf kilomètres de Coutances ; de là, on perd sa trace. Les uns ont affirmé, sans aucune preuve, que Destouches resta caché plusieurs semaines, à Ferrières, chez un chouan du Mortainais ; d'autres qu'il se réfugia à Bréville, à une lieue de Granville, chez les Preylambert, ses parents, dans l'espoir de passer à Jersey ; mais, le temps ayant manqué pour fréter un *bateau de confiance*, Destouches serait resté chez sa tante de Preylambert, où il avait vécu, de longs mois, déguisé en femme. Ce qui est indiscutable c'est que Destouches n'était pas encore passé à Jersey, soit en Angleterre, à la fin du mois de juin 1799 ; il poussait même la témérité jusqu'à se rendre chez sa mère, qui demeurait à Malicorne. Ce fait est établi par un document authentique, versé dans une procédure instruite contre un sieur Nicolas Lebrun, de Saint-Planchers. Cet individu, poursuivi lui aussi pour crime chouanique, déclara qu'il avait vu Destouches à Malicorne, dans les derniers jours de messidor an VII (juillet 1799). Il donna même à ce sujet des indications assez précises.

Quant à déterminer à quelle époque précise et par quels moyens Jacques Destouches passa à l'étranger, c'est l'impossible... Longtemps les autorités de la Manche crurent que Destouches était resté dans le pays et, pour le peuple, le jeune chouan si hardi, tout auréolé de légendes, tenait toujours le campagne. En mai 1804, le préfet, à Saint-Lô, rassurait enfin le gouvernement en écrivant au général Delagorgue qu'il avait la certitude que Destouches était à Londres.

Il s'y trouvait, en effet, et il ne cessait d'importuner de

demandes d'argent le comité de secours, créé dans cette ville pour venir en aide aux émigrés. Il est probable que les ressources de cette association charitable n'étaient guère abondantes, à moins que les services rendus par le chevalier ne parussent bien minces aux dispensateurs des subsides. Après tout, dans cette affaire, est-ce bien Destouches qui en était véritablement le héros? Ne serait-ce pas plutôt la *quinzaine* de chouans qui exécutèrent à merveille un plan bien conçu?

Ce dont les royalistes pouvaient être reconnaissants à Destouches, ce qu'ils devaient louer sans réserves, c'était son attitude nette, énergique, inflexible, au cours de l'instruction et des débats. Il s'était renfermé dans un mutisme absolu, niant, contre toute évidence, sa culpabilité. On a dit qu'il possédait de nombreux secrets et que les royalistes craignaient qu'il ne les divulguât, on a même prétendu que son enlèvement n'avait eu d'autre but que de le soustraire aux chances de certaines indiscrétions qui auraient pu avoir des conséquences terribles. C'est fort exagéré. Destouches, évidemment, connaissait les noms de plusieurs agents royalistes, les maisons de confiance où s'échangeaient les fameuses correspondances anti-révolutionnaires. Mais le parti avait-il mis son jeune, son très jeune agent, au courant de ses secrets? Ce n'est guère probable. Destouches, il ne faut pas l'oublier, venait d'être enrôlé dans la chouannerie quand il se laissa prendre assez sottement au piège, à Granville, par l'amiral La Crosse, aidé de Michel Quintal. Enfin les Blancs de la contrée n'ignoraient pas que Destouches ne brillait pas précisément par son intelligence, s'il se faisait remarquer par sa bravoure. Sans aller jusqu'à dire, avec les rapports des autorités républicaines, « que sa famille, pour le sauver, voulut le faire passer pour un imbécile », on peut affirmer qu'elle n'était pas éloignée de la vérité en montrant aux jurés, par l'organe de M. de Prémare, qu'ils avaient devant eux un jeune homme atteint déjà dans ses facultés mentales. « Sorti à peine de l'enfance, s'était écrié son défenseur, entré dans cet âge heureux où les sensations sont si profondes, Destouches, triste jouet du malheur, a traîné une vie lamentable, ne cessant de pleurer sur la tombe d'un père chéri. Heureux encore si la méchanceté et la scélératesse ne lui eussent pas envié une existence si triste !... Il est notoire, dans sa ville,

qu'il a été affecté de la mort de son père au point que ses facultés en ont souffert et que sa famille, composée de gens sages, n'ayant pas voulu l'émanciper, quoique âgé de dix-huit ans, lui a donné un tuteur. »

Un écrivain granvillais qui a fréquenté la famille Destouches et qui, sans doute, a été le confident de ses peines, paraît être dans la note juste quand il écrit : « Dès son arrivée en Angleterre, le chevalier n'était plus lui. La fièvre des complots, les angoisses des prisons, la vue de l'échafaud, une délivrance subite, les inquiétudes de la proscription, étaient des émotions trop fortes pour sa grande jeunesse. » La passion, la violence, la jalousie l'entraînèrent ; il eut la mauvaise fortune de rencontrer à Londres Billard de Vaux, dont M. de la Sicotière a tracé d'une main sûre le triste portrait. Destouches n'était certainement pas en état de soutenir une lutte contre ce chef de chouans et il en fut bientôt la victime. Ce fut sans doute à l'instigation de Billard qu'il écrivit une lettre injurieuse contre le père et le frère du général de Frotté. Les accusations portées par Destouches furent reconnues fausses et il dut désavouer, par écrit, son odieuse dénonciation.

De Londres où, d'après les papiers de Puisaye conservés au British Museum, il demeurait 80 Charlott Street, Portland Place, Destouches se rendit à Jersey. Il réussit à se faire présenter au général Gordon, lieutenant-gouverneur de l'île. Le 26 avril 1804, il lui écrivait une lettre, dans laquelle il exprimait, tout d'abord, son vif désir de donner des témoignages au gouvernement anglais et « sachant, disait-il, qu'il était du plus grand intérêt pour les Anglais d'avoir un port en France et plus particulièrement dans la Manche », il soumettait à Gordon un plan pour s'emparer de Granville ; il fournissait sur cette place de précieux renseignements relatifs à l'armement et aux forces de la garnison ; « il s'offrait même au gouvernement anglais afin de se rendre discrètement sur les lieux, pour y renouveler des connaissances, s'en ménager de nouvelles et choisir un chef capable de convenir avec lui de signaux ». Il fut éconduit.

Il faut espérer, pour l'honneur de Destouches, que sa raison était déjà perdue, quand il fit cette odieuse proposition ; il l'avait signée : *Jacques Destouches, lieutenant-colonel au service de Sa Majesté Louis XVIII.*

Peu de temps après, il était enfermé dans un *lunatic asylum*

de Londres, à Bethleem House. Il y resta jusqu'en 1823, date à laquelle, dit M. de Beaurepaire, l'ambassade de France aurait cessé de payer sa pension. Billard de Vaux prétend que le ministre Brook, pour plaire aux Bourbons, fit, tout d'abord, expulser d'Angleterre le pauvre Destouches, qui se réfugia en Suède, à Gothenbourg ; chassé de ce pays, revenu en Angleterre, il aurait été expédié par Brook en Amérique : il serait de nouveau rentré à Londres et c'est alors que Brook l'aurait fait enfermer dans une maison de fous (1).

Enfin sa famille, qui paraissait l'avoir abandonné à son malheureux sort, s'en occupa et le fit revenir à Granville dans les premiers mois de 1824 ; mais bientôt, en raison des nombreuses extravagances du *chevalier*, on fut obligé de le faire interdire ; il ne tarda pas à devenir dangereux pour les autres et pour lui-même, et son subrogé tuteur, M. Garnier l'Hermitage, fut contraint de prendre des mesures pour le faire interner. Il entra, le 26 octobre 1826, à l'hospice des Aliénés du Bon-Sauveur à Caen, où Barbey d'Aurevilly le vit. Il devait y mourir, le 18 mars 1858, d'une pneumonie adynamique, à l'âge de soixante-dix-huit ans et trois mois.

Étienne Dupont.

(1) Billard de Vaux, *Bréviaire de Vendée*, éd. de 1840. Tome II, p. 72-73. Source non indiquée, renseignements très suspects.

La Survivante [1]

III

Le soir même, au visage irrité de son père, Élisabeth sut que sa mère lui avait parlé. Mme Virelade, gémissante, venait d'essuyer les premiers feux de sa colère : quelle était cette nouvelle folie de vouloir faire une exposition? Ce n'était un mystère pour personne que le pauvre Georges n'avait jamais eu le moindre succès. Maintenant qu'il était mort, on voulait qu'il eût du génie. Élisabeth, avec ses idées fixes, finirait par devenir folle.

— Parle-lui toi-même, répétait sa femme, en le suivant d'une pièce à l'autre. Mais il tempêta que tout cela ne le regardait pas et qu'elle pouvait bien agir comme elle l'entendrait.

Le lendemain matin, il se leva très sombre et n'en parla plus. Élisabeth s'était habillée plus tôt que de coutume pour aller avec lui dans l'île. Mais elle hésitait à le lui proposer. Neuf heures sonnèrent. Elle allait et venait dans le vestibule aux carreaux humides, tout autour du billard houssé de toile grise. Au même moment, devant le chai ouvert, M. Auguste refusait d'une voix violente à un courtier, survenu en automobile, de goûter son vin : « Je le vendrai, monsieur, quand il me plaira. » Les domestiques filaient de tous les côtés.

Mme Virelade, entrée précipitamment dans le vestibule, racontait déjà la scène à sa fille. Elle tremblait aussi que son mari réclamât un des paysans, Élie Couture, dont elle venait d'apprendre qu'il

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er septembre 1923.

était parti au petit jour pour chercher des cèpes. Élisabeth, découragée, remonta dans sa chambre.

Elle comprenait, elle, tout ce qui se cachait de sensibilité blessée dans la nature de son père. Personne plus que lui ne l'avait aimée, d'un sentiment profond, orgueilleux, qui se refusait au partage. Quoi qu'elle pût faire, il était jaloux. Il l'avait été de son gendre. Les Borderie lui paraissaient d'une autre race, mesquine, égoïste, dénuée de cet instinct de grandeur qu'il sentait en lui et chez les siens. Lorsqu'il se heurtait aux droits de ces « gens-là » sur Élisabeth, son cœur se cabrait. Il ne pouvait supporter qu'elle leur appartînt. Pourquoi avait-elle voulu ce mariage? Néanmoins, entre sa fille et lui, un flot de tendresse rejaillissait sans cesse qui emportait tout.

La nouvelle du prochain départ d'Élisabeth ayant commencé à se répandre, Mme Borderie accourut. Le dépit de n'avoir pas été prévenue la première enflait sa personne courte, ronde et roulante, engoncée dans une de ces toilettes qui font de l'effet à la campagne.

Les petits froissements qui entretenaient quelque excitation entre les Virelade et les Borderie ne pouvaient surprendre personne. Il n'était pas possible de trouver des gens plus différents dans les goûts et les habitudes. C'est ainsi que M. Auguste donnait libéralement à ses paysans son vin le meilleur. Mme Borderie, au contraire, ne leur accordait par an qu'une ou deux barriques, et encore prises dans le vin de presse. Les années passaient sans étouffer le souvenir d'un après-midi de septembre où ses vendangeurs, assis sur leurs paniers et bastes renversés, au bout d'une vigne, lui envoyèrent une délégation pour des affaires de piquette tournée et de soupe claire.

Mme Borderie répétait fréquemment qu'elle entendait être maîtresse dans sa maison. Son mari même ne s'était jamais hasardé à lui disputer cette autorité. Tous deux d'ailleurs se ressemblaient par le goût de l'ordre : leur idéal était de s'assurer dans les meilleures conditions une vie confortable. M. Borderie, tout comme les Eyquem, qu'illustra Montaigne, avait fait patiemment fortune dans le commerce des morues. Son esprit de prudence était renommé : jusqu'à sa mort survenue quelques mois avant la guerre, il n'avait jamais manqué d'examiner toutes choses à tête reposée, ne se décidant qu'avec la plus extrême circonspection. De même, il entretenait sa maison et ses vignes avec une application scrupuleuse. Son grand souci était de drainer l'humide palud. Nulle part les canalisations n'étaient si bien entretenues, les fossés si larges. Au moment du

phylloxera, quand M. Virelade, surexcité, vint lui proposer d'inonder, il le regarda avec une sorte de pitié glacée et lui répondit : « Non, monsieur, je ne mettrai jamais l'eau chez moi. J'ai passé ma vie à l'en faire sortir. »

Qu'un artiste naquît, sensible et rêveur, dans ce milieu de vieille bourgeoisie, admirablement solide et équilibré, cela avait été une singulière fantaisie de la Providence. Sans doute fallait-il que fût humilié, par cette extraordinaire aventure, l'orgueil de ce ménage qui se flattait d'avoir tout prévu. M. Borderie, avec ses yeux peu animés dans un visage parfaitement rasé, ne comprit jamais. Il opposa à son fils un entêtement qui fut approuvé par son entourage.

M. Auguste allait chez ses voisins de mauvaise grâce, Mme Borderie ne découpant pas une volaille sans lui dire qu'il n'en mangeait point chez lui d'aussi bonne. Et ainsi de tout. Quant à Élisabeth, elle avait conscience qu'il n'était rien dans sa personne qui ne parût mauvais à sa belle-mère. A peine était-elle entrée dans cette grande maison carrée, astiquée et nette, qu'elle s'y sentait une étrangère. Cette sensation de déplaire l'accablait vraiment. Partout où elle était passée, avec son regard chaud, son intelligence vive et attrayante, elle réussissait vite à prendre les cœurs. Au temps où elle faisait ses études, dans un cours de Bordeaux, les professeurs ne s'étaient jamais lassés de la préférer ; à Paris, les amitiés aussi l'avaient entourée. C'était alors que s'épanouissait sa beauté, faite surtout de sensibilité et d'intelligence. Mais dans ce milieu hostile, sa physionomie se fermait : que répondre quand sa belle-mère en revenait toujours aux tracas quotidiens et au prix des choses, et si quelquefois elle essayait de ramener l'entretien vers Georges, il lui semblait que le cher visage se détruisait peu à peu dans l'ombre.

Mme Borderie, apparaissant à La Flaütat, causait toujours un peu de saisissement. Chacun se sentait vaguement en faute. La cuisinière, Seconde, qui la vit venir, retourna d'un geste rapide son tablier bleu. Dans le vestibule, sur les grands fauteuils Louis XIII à verdures et sur le billard, le linge de la dernière lessive était entassé. Elle s'en excusa avec toutes sortes de considérations paysannes sur la difficulté de « faire sécher » et le mauvais temps.

Cependant Mme Borderie montait d'un pas lourd l'escalier un peu délabré, parcourait la galerie dans toute sa longueur, entrait dans le grand salon dont Seconde, allant vivement d'une fenêtre à l'autre, ouvrait les volets.

Un moment s'écoula. Mme Virelade, que les visites surprenaient toujours, se faisait attendre. Élisabeth avait été porter des lettres à la poste. Mme Borderie, installée dans une bergère, eut le temps

de braquer son face-à-main sur toutes les choses. Ce grand salon avait bien du charme, avec ses fenêtres claires sur le jardin, et tant de meubles très divers, mais d'un caractère noble et délicat, qui semblaient associés par une longue et douce habitude. Il y avait, au-dessous d'une glace vénitienne, une table massive. Des feuillages d'automne, mêlés de perles vermillon, débordaient d'une coupe japonaise. Sans doute était-elle venue autrefois par la malle des Indes, avec d'autres porcelaines parfumées de thé. Dans une encoignure, sur un petit guéridon en marqueterie, une touffe de roses d'arrière-saison — neige et soie flammée, grenats presque noirs — avaient laissé choir deux ou trois pétales. Mme Borderie, en chapeau rond, ses vieux diamants jaunes aux oreilles, leur jeta un coup d'œil sévère. Son regard inquisiteur dénombra aussi les lézardes de la corniche ; sur le papier gris salpêtré, une bordure décollée pendait.

Mme Virelade, entrée enfin, s'excusait sur un ton aimable et peiné, avec une grande facilité de paroles : c'était à ces moments qu'elle aussi prenait conscience de tout ce qu'il y avait dans la maison d'un peu négligé. Ses yeux allaient, avec une sorte de surprise désolée, de la rosace délabrée aux grandes taches d'humidité : « Sur cette palud mouvante, les vieilles demeures s'affaissaient peu à peu... Le piano aussi s'abîmait. » Mais Mme Borderie, interrompant ses lamentations sur l'hiver proche, la pressait déjà de questions nettes et coupantes.

Au dehors, le ciel était doux, avec de grands nuages déchirés sur du bleu de lin. Une charrette chargée de barriques passait sur la route. C'était l'heure où Mme Virelade, un léger fichu sur ses cheveux gris, faisait chaque après-midi le tour du jardin, s'arrêtant dans le potager, devant les plates-bandes fraîchement remuées, et considérant avec plaisir les petits semis. Mais ce jour-là, prisonnière dans son grand salon, elle attendait avec angoisse qu'Élisabeth vînt la délivrer.

Dès les premiers mots, quand sa visiteuse avait fait au départ projeté une allusion assez acerbe, elle avait cru qu'il s'agissait d'un simple froissement d'amour-propre, que quelques explications sauraient apaiser. Mais, de phrase en phrase, par une progression implacable, Mme Borderie révélait des pensées que l'indulgente mère n'aurait même jamais soupçonnées. Ses yeux un peu somnolents, qui ne voyaient le mal nulle part, s'ouvraient effarés :

— Personne n'imaginera des choses pareilles !

Dans l'atmosphère paisible de ce grand salon campagnard, les deux voix se heurtaient : l'une, aiguë, harcelante, l'autre un peu voilée,

venue du cœur, impuissante à rien refouler, par longue habitude de se répandre comme sur le rivage une eau molle et douce.

Mme Virelade s'enveloppait dans un châle noir. Sa figure un peu effacée, toute marquée de petites rides, paraissait vieillie, fatiguée par des pensées incompréhensibles. Ainsi, parce qu'Élisabeth voulait se consacrer à la mémoire de son mari, le monde se dresserait pour la suspecter dans ses intentions! Les mots de scandale et d'aventure, résonnant durement dans son cœur faible, la bouleversaient :

— Peut-être pourrait-on penser cela d'une jeune femme coquette et frivole, comme on en voit tant... Mais Élisabeth!

Dans ce nom, prononcé avec une sorte de culte attendri, elle mettait toute son admiration pour l'enfant grandie sous ses yeux. d'un caractère si parfaitement élevé et noble ; pour la jeune femme qui, depuis quatre ans, vivait isolée dans cette maison, brûlée par sa peine, à qui l'on pouvait bien reprocher parfois d'être singulière et trop concentrée, mais dont la dignité, les manières, la personne entière semblait porter la marque d'un monde supérieur. Comment, la voyant, pourrait-on lui prêter d'autres sentiments que ceux de son âme? La mère, sans avoir jamais complètement pénétré sa fille, sentait dans sa tendresse la force mystérieuse de la vérité :

— C'est pour Georges qu'elle veut le faire.

Mme Borderie, dans un geste de pitié feinte, élevait ses deux mains gonflées. Un gros bracelet d'or enserrait son gant. Si Élisabeth voulait vendre les tableaux de son mari, comme c'était son droit, puisqu'un testament — bien rapidement fait d'ailleurs — l'instituait l'unique héritière, il y avait des marchands qui s'en chargeraient. Ce n'était point l'affaire d'une jeune femme de s'en occuper. Tout ce qu'on avait pu lui dire sur le monde des artistes ne réussissait donc pas à la mettre en garde!

Dans ces derniers mots, par une intonation méprisante, Mme Borderie trahissait sa longue rancune pour cette société où elle n'avait jamais pénétré, mais qu'elle voyait à distance composée de bohèmes, de gens aux mauvaises mœurs, et contre laquelle son esprit d'autorité avait échoué. Pendant dix ans, inattentive à tous les éclaircissements que Georges s'efforçait de lui donner, elle n'avait eu d'autre volonté que de l'en retirer. Qu'Élisabeth y revînt seule, c'était révéler un goût de l'imprudence, du désordre peut-être, que sa famille serait bien coupable de ne pas combattre.

— Il vaudrait mieux qu'elle se remariât, conclut Mme Borderie, d'un ton péremptoire.

— Ma bonne amie, comment pouvez-vous dire? Vous savez bien que jamais elle ne consentira...

Berthe Virelade, les épaules courbées sous son châle, sentait monter dans toute sa personne une révolte de mouton qu'affole la plus injuste persécution :

— D'autres sans doute se remarient, mais qui n'avaient pas aimé de cette façon...

Elle-même s'étonnait de ces paroles qui l'entraînaient au bord d'un monde inconnu. Sa naïveté aussi s'émouvait, cet incurable optimisme de la femme mariée de bonne heure, par un arrangement de famille, et qui approche de la soixantaine sans avoir connu les angoisses brûlantes de la chair. Il lui paraissait naturel que sa fille vécût d'un souvenir. Tant d'autres veuves, jeunes comme Élisabeth, et tout aussi naturellement vertueuses, s'étaient résignées. C'était la conception paisible des vieilles familles, à laquelle son esprit un peu distrait mêlait un charme d'idéalisme. Toute la douceur de la vie tenait pour elle dans les affections familiales. Sa nature, portée aussi à tirer du plaisir des petites choses, imaginait aisément les moyens d'occuper les jours : Élisabeth finirait par s'intéresser à La Flaütat, comme elle-même l'avait toujours fait, et peu à peu s'apaiserait ce sentiment encore si ardent qui l'absorbait exclusivement.

— Vous ne vivez que d'illusions, affirmait Mme Borderie, acharnée à déchirer ce tissu de rêves qui l'exaspérait. Votre fille a passé sa jeunesse à lire. C'est un caractère romanesque, qui n'a point de goût aux choses utiles...

C'était le grand grief de Mme Borderie que ces longues promenades solitaires de la jeune femme, pendant lesquelles on l'apercevait, lisant en marchant, ou assise au bord d'un talus herbeux, les yeux fixés sur un point vague de l'horizon ; qu'elle eût fait des visites, ou passé ses journées à parler de choses futiles avec des amies, même les moins sérieuses, tous l'auraient trouvé naturel. Mais ce silence, ce rayonnement d'une vie intérieure...

Quand Élisabeth rentra, un quart d'heure après que Mme Borderie, triomphante, se fût retirée, elle trouva la porte du salon ouverte et sa mère en larmes.

Sans doute, Mme Virelade, pour la ménager, ne fit-elle des propos tenus en des matières si délicates qu'un récit très atténué. Mais, si éloignée que fût la jeune femme de la mesquinerie humaine en général, et campagnarde en particulier, elle comprit : un peu de sang brunit son nerveux visage que le grand air humide avait rafraîchi :

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle seulement, vous savez bien qu'on ne doit donner à ces choses aucune importance.

Elle ôta son chapeau et alluma, avec des gestes qui s'efforçaient de rester paisibles, une petite lampe sous la bouilloire en cuivre rouge. Elle-même, chaque jour, préparait le thé que Seconde n'avait jamais su faire. Mme Virelade, rassérénée par son air calme, la regardait disposer sur le napperon d'un plateau de laque les tasses minuscules, les petites cuillers, la théière chinoise dont l'anse était formée par un brin de jonc. L'eau ayant commencé de chanter, elle rapprocha un peu son fauteuil :

— Je lui ai bien dit, commença-t-elle...

Et elle reprit, avec plus d'abandon cette fois, le compte rendu de la conversation, donnant des détails, et développant ses moindres réponses avec complaisance. Au premier moment, le trouble que toute sa personne avait avoué lui donnait un peu d'inquiétude ; maintenant qu'Élisabeth était là, avec son beau regard, ce port de tête si doux et si fier qui la ravissait, il lui semblait que sa seule présence dissipait les miasmes.

Combien elle avait eu raison de dire que sa fille ne ressemblait pas à tant d'autres femmes ! Quelle différence entre ce sérieux, cette gravité tendre, et la folie de plaisir qui s'était emparée du monde ! La calomnie même ne l'atteignait pas. Et elle la regardait, par-dessus la table couverte d'un tapis de laine, où les tasses veinées de bleu s'embuaient de fumée légère. Le ciel de quatre heures pâlissait entre les nuages ballonnés de pluie qui montaient de l'ouest. Comme elles étaient bien, toutes les deux, se comprenant si parfaitement ! Dans l'auréole des petites rides, les doux yeux couleur d'amande brûlée s'éclairaient d'amour :

— Nous n'en parlerons pas à ton père, ajouta-t-elle, tandis qu'Élisabeth, de ses longues mains brunes, ramassait les miettes. Tu penses bien que lui, ne supporterait pas...

— Certainement, avait répondu la jeune femme, d'une voix un peu sourde, et elle était passée dans la galerie où sa mère un moment l'avait entendue aller et venir, sans pressentir quelle révolte profonde ne lui permettait pas de rester en place.

La pluie tombait quand M. Virelade, dans sa vieille peau de bique rousse marbrée d'un cuir noir, débarqua au bas de la cale. L'eau d'un gris fouetté était basse. Il remonta d'un pas ferme la pente pierreuse et appela deux ou trois fois son grand épagneul, qui se coulait entre les aubiers envahis d'ombre, flairant dans la vase des odeurs suspectes.

D'un doigt impatient, il frappa à la porte de la cuisine que l'on tenait fermée le soir par crainte des rôdeurs. Dans la cheminée veloutée de suie, un feu de vigne allongeait au-dessous de la cré-

maillère ses langues de flammes. Tout à côté, dans un coin d'ombre, au hublot d'une haute horloge gainée de bois, un balancier allait et venait, pareil à un rond bouclier de cuivre.

Le premier coup d'œil jeté sur le maître révéla que son mécontentement semblait dissipé. Seconde, empressée, ouvrit sous ses yeux une casserole de terre où de gros cèpes, couleur de tabac, rissolaient dans l'huile. Le hachis d'ail était déjà tout préparé au coin de la table, sur une épaisse planche brune que tous les couteaux, en débandade au fond des tiroirs, avaient entaillée. Un grand garçon de vingt ans, la figure rouge sous des mèches collées de cheveux noirs, se trouvait assis sur la plaque du foyer, fendant duvime. Une botte déliée couvrait ses sabots. Quand M. Virelade, sans demander d'explications, félicita Seconde sur le plat de cèpes, un sourire silencieux fendit son visage.

Dans le vestibule, une petite lampe Pigeon tremblotait au bord du billard. L'odeur du vin nouveau remplissait la maison. M. Virelade accrocha au portemanteau sa pelisse mouillée, s'ébroua, essuya son front et se dirigea vers l'escalier. Après toute une journée passée dans l'île, à surveiller des équipes de terrassiers et de charpentiers qui enfonçaient le long de la berge ravagée par les mascarets des poteaux de mine, il se sentait mieux, les nerfs détendus. Le projet d'Élisabeth, s'il lui était pénible, touchait cependant son cœur toujours jeune, dans lequel jamais sa manie de pessimisme n'était descendue.

Mme Virelade s'était promis de ne rien lui dire des événements de l'après-midi, mais à peine eut-il pénétré dans le petit salon, au visage contraint de sa femme, il eut l'impression que quelque chose s'était passé, et qu'on lui cachait.

Après le dîner, tous trois s'installèrent, comme chaque soir, autour de la lampe de porcelaine à filets dorés. Au bord du cercle lumineux luisaient doucement les meubles noirs marquetés d'ivoire et les vitres d'une petite armoire. M. Virelade, enfoncé dans un grand fauteuil aux ressorts cassés, à côté d'un amas croulant de volumes, laissait en lisant s'éteindre sa pipe. Sa femme, fatiguée par les émotions de la journée, luttait en vain contre le sommeil. De temps en temps, elle avait de brusques mouvements de tête qui la réveillaient.

La pluie ruisselait au dehors. C'était une de ces soirées d'automne où Élisabeth avait l'impression que la maison entière frémissait, arche perdue, au milieu du jardin submergé et des terres grasses. Mais jamais aussi profondément que ce soir, elle n'avait senti l'âme de son foyer, cette atmosphère de confiance totale qui la remplissait

de tendresse et de gratitude. Les siens, du moins, s'ils ne la comprenaient pas jusqu'au fond, avaient en elle une foi absolue. Qu'importaient les autres... Un moment, sentant les larmes prêtes à l'envahir, elle ferma les yeux : une humiliation infinie lui noyait le cœur.

Bien qu'elle se refusât à faire des visites, Élisabeth promit à sa vieille amie, Mlle de Lagarette, de déjeuner à Gueyte-lou avant son départ.

A la fin de novembre, la lune nouvelle éclaircit le ciel, et le soleil rose, apparu après sept heures derrière le coteau, éclaira la palud fumante de brumes légères, à travers lesquelles brillaient des perles de gel.

Dans les règes de vigne, tapissées d'herbe dure et de seneçon, les paysans commençaient la taille. Leur sécateur au-dessus des ceps d'un noir de suie semblait hésiter, puis tombait la chevelure emmêlée des astes. A tout instant, ils s'interrompaient pour détacher de leurs sabots, avec une « curette » en bois, des boulets de glaise, et racler aux chevilles leurs bas tricotés. Derrière eux, des femmes courbées, ramassant la jonchée de sarments dans leur tablier, faisaient des fagots.

Élisabeth, le cœur plein d'adieux muets, entrait et sortait, regardait vaguement, cueillait dans un massif de rosiers bas, tout embroussaillés, la dernière petite rose striée de carmin, à peine grosse comme une noisette. Sa mère la rappelait. Mme Virelade n'en finissait pas de rassembler toutes sortes d'objets. Un matin, il fallut rechercher les malles, dans une grande pièce qui servait de débarras derrière la cuisine. La porte de bois, péniblement poussée, éclaira des barriques remplies de cendre et le plus bizarre bric-à-brac, M. Virelade achetant aux expositions toutes les machines possibles, que l'on rebutait pour n'avoir pas su s'en servir. Cadiche et Seconde, se frayant un passage au milieu des sulfateuses, dressèrent contre le mur la broche spéciale qui servait à rôtir les dindes. Un vinaigrier gouttait dans l'ombre, élargissant sur le carreau une tache bordée de moisissures.

Ces derniers jours laissaient à Élisabeth une impression de fatigue extrême. Combien elle avait hâte de s'en délivrer ! Sa mère, toujours conciliante et illusionnée, s'était promis de ne rien dire à son mari des propos qui l'avaient troublée. Mais M. Virelade possédait un flair infaillible pour dépister ce qu'elle lui cachait. En une soirée, et aussi sûrement que l'aurait pu faire le juge d'instruction le plus

exercé, il lui avait arraché une partie de la vérité, rétabli le reste, et passé par les sentiments de mépris, de fierté blessée et d'exaspération qu'elle redoutait plus que tout au monde. Il lui paraissait monstrueux que Mme Borderie prétendît dicter sa conduite à Élisabeth :

— De quoi se mêle-t-elle?

Lui-même se proposait de dire, immédiatement, et de la manière la plus péremptoire, que sa fille était maîtresse d'elle-même, au-dessus de toute critique, et qu'il l'approuvait. La jeune femme avait eu beaucoup de peine à le retenir.

Le piétinement des préparatifs rendant toute conversation impossible, Élisabeth se tait. Elle ne redoute pas sa belle-mère, majestueusement retirée sur ses positions et qui l'a reçue avec cette diplomatie que possède à fond toute forte personnalité formée en province. Elle appréhende les derniers jours, l'attendrissement. Il y a une grande tristesse à être aimée uniquement, aimée à l'excès! Son père lui dira peut-être au dernier moment : « Pars, si tu le veux, mais je n'ai pas encore compris ce que tu vas faire. » Il croit donc que c'est fini pour elle d'espérer, d'attendre, de respirer passionnément l'atmosphère de l'amour, l'orgueil de l'amour, à la manière des solitaires qui tirent leur vie d'un inépuisable secret de leur âme.

A « Gueyte-lou », la veille du départ, son cœur étant prêt à s'ouvrir, elle a senti le violent et délicieux désir de parler de Georges.

Elle avait traversé à pied la palud fumante et monté la route en lacets taillée dans le roc. La lumière argentait le bonnet de fourrure baissé sur ses yeux. Il avait gelé le matin, et de vertes plaques de glace fondaient dans les herbes au bord des fossés. C'était une de ces journées où s'effacent les premières rides. Quelques nuages impalpables comme une haleine se diluaient dans un ciel d'azur transparent. Combien elle aimait cette atmosphère girondine qui baigne d'un éclat riant les petites maisons, les garennes grandes comme un mouchoir à flanc de coteau. Mais ces bouquets d'arbres, ces pruniers marbrés de lichen, cette campagne gonflée, vallonnée, qui regarde par toutes ses pentes la chenille d'argent de la Garonne, qu'est-ce que tout cela eût été pour elle si elle ne l'avait pas possédé plus intimement dans l'œuvre de Georges? Cette beauté, elle l'avait respirée dans ses mains, sur son épaule, tout contre ce cœur dont le battement ralentissait peu à peu le sien. Maintenant encore, après quatre années, chaque gorgée d'air semblait nourrir au fond de son âme cette royale substance d'un secret d'amour.

— A table, lui dit M. de Lagarette, venu vers elle dans l'allée d'ormeaux.

Le sourire de l'accueil plissait sa figure ratatinée. Depuis le matin, sa sœur et lui se réjouissaient du beau temps. Tous deux avaient un amour extrême pour le magnifique panorama que fonçait à l'horizon l'indigo des Landes.

Leur longue maison tournée vers le couchant, vitrée et claire comme un belvédère, avec son péristyle monté sur un haut perron, ne semblait faite que pour absorber du matin au soir cette vue nuancée.

Pendant le déjeuner, dans la salle à manger qui sentait la pomme calville, Élisabeth ne se fit pas prier pour parler de Georges. Ses vieux amis, qui les avaient l'un et l'autre connus enfants, admiraient ingénument que deux natures d'élite se fussent ainsi rapprochées, liées, dans un de ces sentiments invincibles qui se dénouent en longs souvenirs. Élisabeth, pour avoir bu le philtre d'un grand amour, leur semblait revêtue d'une ardente et chaste beauté. Leurs yeux délicats et pâlis par l'âge s'éclairaient en la regardant. Nulle part, la jeune femme n'avait senti tant de respect, de soins attentifs, comme si ces deux célibataires, tendrement unis, honoraient en elle un mystère que leur vie ne connaîtrait pas.

Le déjeuner fut long et tranquille, avec la succession de ces plats onctueux, parfumés, dans lesquels se fondent les volailles engraissées à l'ombre de la maison, les légumes arrachés le matin même, trempés de rosée, dans le potager. Le vin rouge, d'un rubis fané, décanté une heure avant par M. de Lagarette, avait tiédi sur la cheminée. Une autre bouteille, toute sirupeuse d'un vin d'or, fut au contraire retirée au dernier moment d'un cellier obscur. Quand on le versa, les verres s'embrumèrent. M. de Lagarette remua lentement cette liqueur glacée, chaude d'un feu secret, ramassée chez lui graine à graine, vieillie dans son chai, et d'où montait l'arome de tout ce qu'il aimait. Lui aussi était un vrai Girondin. Il avait voyagé dans l'Europe entière pour placer des vins, prêché avec son léger accent bordelais des Anglais, des Russes et des Hollandais, rapporté des cigarettes à bout doré de Saint-Pétersbourg, des cigares belges, toujours désolé et scandalisé de ne voir nulle part les grands crus traités comme il le faudrait. Personne ne voulait savoir comment on doit laisser « reposer » le vin, le fouetter, le soutirer, le mettre en bouteilles. On lui avait servi, dans des restaurants parisiens, de prétendus « châteaux » qui étaient d'infâmes « bisterouilles ». Lui, au contraire, avec l'amour de l'artiste qui offre son chef-d'œuvre, du connaisseur qui dispose le meilleur jour, entourait ses bouteilles de soins infinis.

Mlle de Lagarette, fine, distinguée, en robe montante, le visage bistré et vif sous ses cheveux gris, présenta à Élisabeth de tremblants chasselas, conservés en poches, dont se détachaient seules les graines flétries. Tous trois parlèrent de ces beaux fruits d'arrière-saison, tachés de rousseur, que Georges disposait pour les peindre dans un compotier. Il n'était rien, dans cette transparente et tendre journée, qui ne semblât vu à travers son âme.

Après le déjeuner, sur le péristyle, un peu écrasé par un vieux manteau à pèlerine dans lequel sa personne semblait se réduire à rien, M. de Lagarette demanda à Élisabeth comment l'exposition s'organiserait. Il ne doutait pas qu'elle trouvât beaucoup d'appui dans les Bordelais et leurs amis fixés à Paris, dont il repêchait un à un les noms. Le plus éclatant était celui de M. Lopès-Welsch, le sénateur, qui ne résidait pas beaucoup en Gironde, mais y était propriétaire d'un cru célèbre, devenu pour lui une sorte de fief électoral. Il appartenait à ce clan de grands financiers étrangers à la région, qui ont dans leur château un administrateur pris dans les meilleures familles du pays ; les négociants des Chartrons, quand ils venaient à Paris, étaient reçus chez lui, et aussi les écrivains, les jeunes artistes, qu'éblouissait un peu son luxe, et charmaient ses manières affables de politicien. M. de Lagarette, qui dînait dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré deux ou trois fois par an, vanta l'agrément de ces réceptions où des personnalités de toutes sortes, d'une grande ouverture d'esprit, se trouvaient réunies. Les jeunes gens surtout étaient portés à le considérer comme un protecteur magnifique, allié à la plupart de ceux qui détiennent pouvoir et fortune, si bien qu'un mot de lui avait le don de faire ouvrir instantanément les portes fermées. Tout cela était vrai, sans doute, mais il semblait à Élisabeth que M. de Lagarette jugeait de ces choses avec un optimisme trop généreux, sans démêler des dessous plus complexes, et un noyau de dureté et d'égoïsme qui lui répugnait.

Il cita aussi des peintres, des écrivains : tous, certainement, ne demanderaient qu'à faire sur le nom de Georges une manifestation d'amitié et de souvenir.

Sa sœur, qui déplaçait son fauteuil d'osier, déroulait un store, pour se garantir d'un petit vent du nord, parla la première de Lucien Portets.

— Lui aussi, Élisabeth, aimait beaucoup Georges, et vous secondera mieux peut-être que vous ne croyez.

M. de Lagarette s'excusa affectueusement de la contredire : elle s'obstinait, disait-il, dans des illusions ; si Lucien avait, comme M. Lopès-Welsch lui-même l'assurait, des dons remarquables, sa

sauvagerie le condamnait à n'être jamais qu'un mécontent et un isolé ; sous des apparences de timidité, il cachait une indépendance obstinée, la crainte de s'ennuyer au milieu du monde, et un orgueil extrême qui l'éloignait même de ses meilleurs amis. Chez M. Lopès-Welsch où il avait débuté comme secrétaire, pour n'y demeurer que quatre ou cinq mois, tout cela était apparu, et son protecteur, en lui trouvant une vague situation dans une revue, avait montré la plus grande longanimité, en même temps qu'un assez vif désir de s'en débarrasser.

Élisabeth, assise au soleil, sur une marche de l'escalier, songeait à certaines lettres de Lucien ; mais, de leur correspondance, elle n'avait jamais parlé, et un sentiment mal défini lui faisait taire tout ce qui était lié à cette amitié. Mlle de Lagarette seule, approuvée cette fois par son frère, et prétendant connaître « le vrai Lucien », parla des études brillantes de leur protégé : un petit roman d'analyse, *Alphonse*, publié sous son pseudonyme l'année précédente, leur avait assurément déplu à tous deux, par l'âpreté du ton et aussi la totale amoralité. Mais la littérature moderne semblait on ne peut plus singulière et les bons esprits mêmes, ou ceux qui avaient longtemps paru l'être, en venaient à favoriser tout ce qui était hors du sens commun ; la veille encore dans son journal, d'opinion pourtant modérée, M. de Lagarette avait lu des insanités : un jeune homme, dont on ne connaissait pas même le nom, était appelé un nouveau Flaubert ; le même critique, la semaine précédente, avait prétendu que Balzac était un bon travailleur, peu intelligent. De tels jugements, qui font couler l'encre à Paris, tombent en province sous le mépris.

— La bourgeoisie doit être un rempart, déclara M. de Lagarette, qui entendait par là qu'il fallait résister de toutes ses forces au flot montant des idées absurdes.

A plusieurs reprises, pendant l'après-midi, comme toutes deux se promenaient au soleil dans les lacets de la garenne où leurs pas s'imprimaient sur le tapis poisseux des feuilles de chêne, Mlle de Lagarette reparla à Élisabeth de son jeune ami. Dans la manière dont les choses se présentaient à son esprit, un garçon comme Lucien, assez riche, rétif, d'un caractère malheureux, devait finir un jour ou l'autre par tomber dans les pires mains ; les plus dangereuses étaient assurément celles de ces dames aux dehors brillants, cauchemar des familles et des vieux amis. Ah ! si elle avait pu le marier ! L'admiration qu'elle éprouvait pour la jeune femme, sa confiance dans la beauté absolue d'une âme si haute, la lui faisait voir opérant en quelque sorte le sauvetage de Lucien.

Elle en parlait encore, à quatre heures, devant le mur fendu de la terrasse, au bas duquel une petite serre, délicat champignon de verre, ombré de paillons, recélait des feuillages immergés dans ses transparences.

Élisabeth, tête nue, le cou libre dans le chinchilla de son long manteau, ne répondait rien. Un sourire flottait sur sa bouche.

IV

Le petit train qui se traîne au bas des coteaux passait à six heures. Une lampe à pétrole souffletée par les courants d'air éclairait faiblement la gare. Des portes battaient. Élisabeth allait et venait dans la salle tapissée d'affiches qui sentait le tabac refroidi et le poulailler. Son père, qui avait horreur de s'attendrir, fumait sur le quai.

Depuis trois jours, M. Virelade lui avait à peine parlé. C'était sa manière de se faire mal, intérieurement, dans les moments où son cœur violent et exclusif était contrarié. Tous deux, retenus par la pudeur des natures profondes et solitaires, ne savaient comment s'aborder. Cependant le petit train soufflait au détour du coteau une fumée mêlée d'étincelles. Élisabeth se trouva soudain à côté de son père. Devant la portière ouverte, il enleva pour l'embrasser son vieux chapeau mou, la regarda enfin dans les yeux, et l'étreignit de toutes ses forces.

Dans la boîte cahotée du wagon, où elle était seule, la courbature de ce baiser passionné lui serrait le cœur. Il lui eût fallu une épaule où poser sa tête pour pleurer de fatigue et de solitude. Un moment avant, sur le visage vieilli de sa mère, doux et comme usé par les baisers de toute sa vie, elle avait aussi senti le sel chaud des larmes. Et elle éprouvait cette détresse obscure du départ, douloureuse comme le péché, parce que les âmes tendres souffrent avec toutes leurs craintes, tous leurs scrupules, dans la désolation muette de n'avoir peut-être pas su assez bien aimer.

Derrière les vitres, la palud embrumée fuyait. Les lumières de Bordeaux tremblaient sur le fleuve. A une station, un voyageur entra, puis deux autres. Élisabeth se redressa. Sur son visage, voilé de dentelle, s'effaçaient les stigmates amers du départ. Ses yeux avaient repris leur éclat d'étoiles. Elle n'était plus que la voyageuse anonyme, en long manteau noir, son sac à la main, que personne tout à l'heure n'aidera à descendre et qu'entraînera la cohue du quai.

Dans le rapide de Paris, elle enleva sa toque, passa dans ses che-

yeux sa main dégantée, et respira profondément. Tout à l'heure, elle avait été comme vaincue par la bête obscure qui est dans toute femme, cette chienne de tristesse qui lèche longuement les plaies invisibles et dissimulées. Que de fois s'était élevée en elle la tragique lamentation de la femme seule : Pourquoi partir, si nul ne m'attend ; pourquoi espérer, puisque nulle force humaine, ni divine même, ne me rendra dès ici-bas celui qui était la chair de ma chair !

Maintenant le mouvement du train lancé dans la nuit lui faisait du bien. Une coiffe bleue voilait la lumière. En face d'elle, la tête cahotée, la bouche entr'ouverte, un jeune homme s'était endormi. Quelque chose dans son front lui rappelait Georges. Élisabeth se rapprocha un peu de la portière pour qu'une de ses jambes étendues ne la touchât pas. Dans l'autre encoignure, sur le veston de son compagnon, une nuque de femme s'abandonnait.

La trépidation écrasait contre le rideau les cheveux obscurs d'Élisabeth. De temps en temps, sous le voile de sommeil qui l'engourdissait, un ralentissement du train suspendait sa respiration. Dans une demi-conscience, elle lui résistait, s'opposant de toutes ses forces aux soubresauts diminués des roues. Pourquoi cette hâte d'être emportée vers une autre vie? Elle avait dans la gorge un appel muet, dans ses nerfs une telle fièvre de désir que la vitesse seule la soulageait, poursuivant comme dans une chasse vertigineuse cette chose lointaine qui l'attirait, et dont elle ne pouvait plus supporter d'être séparée.

Après chaque arrêt, quelle volupté de sentir s'accélérer le glissement qui l'emporte vers l'inconnu ! Mais sa tempe nue tâtonne dans l'encoignure, jetée à droite, jetée à gauche, comme à la recherche d'un creux, d'une empreinte vivante qui la recevra. Une grande nuit lourde est dans son âme que déchirent les éclairs de pensées étranges. Ce n'est pas la première fois qu'elle est ainsi seule, dans les demi-ténèbres étouffantes d'un compartiment aveuglé d'étoffes. Un autre soir, elle s'en souvient bien, c'était dans la première année de son mariage, sa tête pesait sur l'épaule de Georges endormi, une grande détresse de solitude s'était aussi abattue sur elle. Comme il était loin, quoique contre sa joue, tout entier plongé dans ces mystérieuses régions du sommeil où ceux qui s'aiment doivent se perdre, pour un oubli qui est une mort brève, une effrayante suspension de tout ce qui vous lie !

Dans ses bras mêmes, n'a-t-elle pas entrevu que toujours il lui échappait, et que quelque chose, le plus profond et le plus beau, ce qu'elle eût voulu respirer comme on plonge ses lèvres au fond d'un calice, lui demeurait insaisissable? Elle qui se sent, aux yeux

du monde, tout enveloppée par la parure d'un grand amour, est-elle sûre qu'il l'ait aimée?

La portière s'ouvre, jetant une ondée d'air glacé nocturne. Des gens passent, qui la heurtent de leurs valises, s'installent en soufflant. Puis le train relancé tasse peu à peu, entre les dormeurs, ces arrivants d'abord suffoqués, qui s'habituent insensiblement à la demi-obscurité, à l'atmosphère lourde et s'abandonnent au bercement infatigable. Il faut courir. Il faut jeter au petit jour, dans la gare immense et retentissante, tout ensemencée de lumières, ces voyageurs blêmes, enlaidis de mauvais sommeil, qui se plaignent et se retournent sur l'oreiller fripé, pour changer de courbature et de cauchemar. Le jeune homme, allongé en face d'Élisabeth, ouvrant ses yeux las, regarde seul cette femme qui semble endormie. Comme elle est belle, avec ses cheveux collés sur le front, ses longues paupières dans un masque pâle, et cette gorge obscure qui se perd dans le col de fourrure ouvert ! Une expression admirable entr'ouvre sa bouche, un air de défaite et de mélancolie qui avoue son âme. Elle ne sent pas ce regard anonyme qui boit sa tristesse. Une jeune femme aux yeux clos est toute revêtue de ses pensées secrètes. Mais sans doute ne sait-il pas lire, cet inconnu qui vient d'entrevoir une si pathétique et tendre beauté, puisque le reprend l'abêtissement du sommeil.

Dort-elle aussi? Serait-ce un cauchemar, ces pensées désordonnées qui s'acharnent sur ses fibres les plus délicates et les plus blessées? L'a-t-elle connu? L'a-t-il aimée? Non point sans doute de cet amour qui voue un être à un autre être, exclusivement, faisant de lui le seul intérêt poignant de la vie, le centre du monde, celui qui colore les choses ou les assombrit, les détruit ou les ressuscite. Ceux qui aiment ainsi rassemblent toute la beauté de la terre sur la seule personne de la femme aimée. Ils s'en nourrissent et s'en désaltèrent. Ils en vivent dans une joie exaltée d'orgueil, mais aussi dans les troubles et les angoisses, frissonnant du tremblement inexprimable de l'être qui au fond se sait misérable, et n'est jamais complètement sûr d'un autre cœur et d'une autre chair.

L'a-t-il aimée? Oui, sans doute, mais en n'accordant qu'une part de lui-même, ce que peut donner un artiste qui, en réalité, ne vit que pour son art. Elle le savait. Elle croyait pouvoir l'accepter. Mais qu'elle a souffert ! Avant les fiançailles, avant leur union, elle s'imaginait qu'il lui suffirait de se taire, épouse, à son côté. Son désir avait l'humilité de tous les grands désirs qui ne réclament que d'être admis, soufferts, tolérés, dévorant les miettes. Mais, vraiment humble, elle ne l'était pas. Elle s'était trompée sur son cœur. Il y

avait au fond de ses veines, insatiables et passionnés, son orgueil d'enfance, toutes les humeurs des Virelade. Elle ne savait pas que ce fût si dur de se renoncer, de vivre sous un regard qui ne vous voit pas. C'était aussi que le temps leur avait manqué. Oui, Georges l'aimait.... Elle se rappelait des moments heureux, cette expression de repos profond qu'il avait parfois en la regardant pendant les heures si douces du soir. Des mystérieuses régions de son âme, un peu de leur bonheur affleurait enfin. Elle en respirait les effluves secrets qui la ravissaient.

Il l'avait aimée... Mais ses tristesses, ses soucis, ce n'était jamais à cause d'elle. Il n'avait rien cherché, rien vaincu qu'au fond de lui-même, dans ces ténèbres où l'artiste explore et désire, le visage penché sur sa propre source, se buvant et se reflétant, hypnotisé par l'image renversée du monde. Aucune autre joie ne l'avait vraiment exalté. Elle le savait. Elle le sentait. Parfois même elle l'avait haï, avec le sombre déchaînement d'un cœur refusé. Et cependant cette œuvre qui naissait lentement sous son front penché, toutes ces toiles, comme autant de miroirs qui le révélaient et l'expliquaient, elle en avait l'orgueil passionné. Au bout de son voyage, c'était cela qu'elle allait trouver. Même après la mort, Georges avait à vivre toute cette vie d'une œuvre dont on ne sait jamais ce qu'elle pourra être dans le monde, et jusqu'où s'étendra son rayonnement. Le chaos étrange du sommeil enfiévrait encore ces germes d'idées : par un dédoublement mystérieux, au delà de ce projet en apparence si ordinaire, une exposition, elle attendait quelque chose d'autre, de plus merveilleux que la gloire même, peut-être une connaissance nouvelle de celui qu'elle avait perdu.

Le train de Bordeaux était annoncé. Une vingtaine de personnes, le visage gris et marqué par un réveil précipité, se serraient contre les barrières. Les regards se fixaient sur l'escalier vide. Un jeune homme, arrivé le premier, dans le petit jour, regardait sa montre. Depuis une demi-heure, il piétinait dans le hall désert. La fatigue de l'attente avait peu à peu creusé son masque chétif d'intellectuel, aux beaux yeux brillants et sensibles, dans des orbites aux arêtes dures. Il mit son lorgnon et le retira. Un tic crispa sa bouche délicate et douce.

L'heure de l'arrivée, Lucien Portets l'avait vue venir sur toutes les horloges. Depuis deux jours, il avait épuisé son esprit à l'imaginer. Elle rentrait à Paris, cette Élisabeth qui l'attirait invinciblement. Lui qui s'était tant méfié de l'amour, comme il se sentait pris !

Cela s'était fait sans qu'il sût comment, pendant la guerre, au fond du camp de Bavière où il avait échoué, avec beaucoup d'autres, dans un ennui que ceux qui n'ont pas été prisonniers ne peuvent même pas imaginer. Jusque-là, dans deux ou trois brèves expériences, il avait eu à souffrir des femmes et le leur rendait en mépris. Et voilà que dans ce troupeau misérable, alors que chacun était ramené à l'essentiel, aux besoins vitaux, un instinct de tendresse l'avait tourmenté. Autour de lui, tous écrivaient. On leur répondait. Les lettres gonflaient les capotes sordides. Mais lui, lui, pour fixer ses facultés de rêve et de désir ne pouvait pas trouver un visage. C'est alors qu'il avait appris, par quelques lignes d'Élisabeth, que Georges était mort. A partir de ce moment, la figure qu'il cherchait ne l'avait plus quitté. Il avait vécu avec elle pendant cette dernière année de la guerre. Il lui écrivait sur un cahier des lettres passionnées qu'il n'envoyait pas, mais dont il détachait aussi souvent que le permettaient les règlements quelques passages revus avec soin...

Le souvenir de Georges... c'était entre eux le thème inépuisable qu'il ne s'était pas lassé d'exploiter, avec un mélange de respect, d'affection vraie et de rouerie presque inconsciente. Georges avait bien été son ami, mais, en vérité, il eût fallu entendre par là qu'ils s'étaient rencontrés enfants, qu'ils avaient plus tard continué de se voir, sans beaucoup de suite, avec des alternatives d'oubli et d'intimité.

Leur vie d'étudiant, le mariage d'Élisabeth, comme c'était loin ! Et aussi l'hostilité de la jeune femme, au temps où il venait le soir sans être invité, en familier qui garde sa place. Déjà, sans qu'il se l'avouât, le charme de cette figure agissait sur lui, et aussi ce qu'il sentait en elle de tendresse exigeante et de jalousie. Il eût voulu comprendre, savoir... mais elle se taisait. Il avait fallu le miracle de la douleur pour qu'elle lui revînt, cette fois confiante, tout enveloppée de ses secrets d'angoisse et de passion. Il allait être, pendant plusieurs mois, son conseiller et peut-être son confident.

Elle le lui avait écrit simplement, comme à son meilleur et plus sûr ami. D'autres femmes, sans doute, n'auraient pas osé. Et lui-même se serait mépris. Mais en elle, qui s'absorbait dans son projet, les mouvements d'un esprit élevé passaient au-dessus des idées communes. Était-elle donc si assurée de se posséder tout entière? Non, ce n'était pas cela... Devant ses yeux remplis de rêve, Lucien Portets n'existait pas, mais seulement l'ami de Georges. Il le sentait. Son être nerveux, tiraillé de scrupules et d'inquiétudes, se contractait sous cette pensée.

Il avait le geste machinal de passer souvent sa main sur son front. Un de ses gants tomba. Depuis la veille, pendant cette nuit si longue et si douce, oppressé d'attente, il n'espérait rien, ne désirait rien que l'entrée dans sa vie de cet inconnu. Il s'abandonnait en aveugle à la sensation d'être entraîné vers un grand bonheur. Qu'adviendrait-il? Elle allait venir. Il ne voulait pas penser plus avant.

Pourquoi, eussent dit des gens d'un jugement simple, et trop pressés aussi de conclure, n'avait-il pas, ces dernières années, été en Gironde? Sa venue aurait comblé les vœux de ses vieux amis. C'était cela qui l'effarouchait. Il ne voulait pas revoir Élisabeth ainsi encadrée mais la retrouver seule, véritablement elle-même, hors de son milieu. Il nourrissait cette opinion qu'une jeune veuve est toujours plus ou moins victime de son entourage. Il y avait aussi, pour le retenir, sa sauvagerie instinctive et son horreur de prendre un parti. La seule atmosphère dans laquelle il pouvait vivre était celle de la solitude. Maintenant même que le moment attendu accourait vers lui et le touchait presque, il n'éprouvait plus qu'une immense timidité et l'envie de fuir.

Le bruit d'un piétinement s'éleva soudain. L'escalier précipitait dans le hall la foule trépidante et hagarde des arrivées. Des gens s'embrassaient. Lucien, les yeux clignotants derrière son lorgnon, avait l'impression que lui échappaient, comme au cinéma, les visages à peine entrevus. Ses regards sautaient d'une barrière à l'autre. Peut-être Élisabeth, sans qu'il l'aperçût, était-elle déjà passée? Peut-être aussi ne viendrait-elle pas? Il souhaitait qu'elle eût renoncé au dernier moment ; qu'elle ne montât pas, figure éblouissante, dans le flot humain.

L'audace qu'il avait eue de venir au-devant d'elle le remplissait de crainte et de honte. Si quelqu'un les reconnaissait, que penserait-on? Mais sans doute, si elle se montrait, son premier regard serait pour le repousser ; son premier mot pour lui reprocher de l'attendre, aux yeux de tous, sans qu'elle l'ait permis, par un excès de zèle ridicule, comme eût fait un enfant ou un sot ami. Il s'excuserait, il disparaîtrait. Peut-être, avant qu'elle l'ait aperçu, avait-il le temps... Mais une angoisse le rivait à cette barrière. Son regard aigu, insistant, ne parvenait pas à se détacher de la foule montante qui entraînait peut-être, trésor caché et incomparable, celle qu'il attendait.

Une main toucha doucement son épaule. Il se retourna : Élisabeth était devant lui, non point telle qu'il la voyait dans ses rêveries, moins grande, vieillie, les yeux enfoncés et graves, son sac à la main. Elle ne lui faisait pas de reproches, elle le regardait avec

une expression d'amitié et de tristesse affectueuse qui le pénétra entièrement. Il lui prit la main :

— Par où êtes-vous montée?... Je ne vous voyais pas.

Dans la voiture, quand il eut bien compris qu'elle ne le chassait pas, qu'elle était même touchée et heureuse de l'avoir trouvé, une joie profonde le délivra. Ils ne parlaient que par petites phrases, comme les gens qui ne se sont pas vus depuis très longtemps, qui ont trop à dire, et se comprennent plutôt par les yeux et par le silence.

Il y avait eu tant de choses en ces années dont le fantôme s'élevait entre eux : la guerre, l'arrachement à la vie ancienne, la mort de Georges. La première fois qu'il osa murmurer ce nom, il reprit la main d'Élisabeth.

Les quais passaient dans la portière, un Paris du matin, gris et triste, tout voilé d'hiver et de brumes. Élisabeth se taisait. Quand elle releva un peu son visage, il vit près de lui ses yeux graves, brillants de larmes contenues. Mais sur la bouche qui étouffait les mots douloureux, un sourire peu à peu montait, beau et radieux comme la vie, qui le remerciait de son amitié.

La maison, rue de Seine, n'avait pas changé. Il y avait toujours, à droite de la porte, le magasin poussiéreux d'un marchand d'estampes, avec son entrée ouverte, des lithographies retenues par des pinces en bois, et des cartons poussés sur le trottoir même. Élisabeth s'engagea sous la voûte où, dix ans avant, jeune épousée, par un soir de mai, elle s'était avec Georges enfoncée dans l'ombre. La concierge, sortie de sa cage vitrée, prenait les paquets. Le chauffeur de l'auto, écrasé sous le poids d'une grande malle noire, traversait la cour.

Lucien, qui aurait voulu accompagner la jeune femme, monter derrière elle, la réintroduire avec douceur au milieu des choses, n'avait pas osé. Il s'était arrêté sur le trottoir, anxieux et gêné, et l'avait quittée brusquement. Elle cherchait de l'argent dans son sac et ne comprit pas ce qu'il lui disait.

Un jour blême éclairait l'escalier de pierre sans tapis, aux marches usées. A chaque étage, le long des portes couleur chocolat, pendait un cordon à l'ancienne mode. Une petite fille descendait précipitamment, en balançant son sac d'écolière. La concierge, ceinte d'un large tablier bleu, les paquets pressés sur ses hanches, se vantait d'avoir aéré l'appartement et frotté les meubles.

La porte s'ouvrit. Élisabeth était chez elle. Quatre pièces, au

plafond bas, que sa famille bordelaise eût prises en pitié. L'atelier était au-dessus. Elle s'arrêta dans la salle à manger, posa son sac sur la table et releva son voile de dentelle. La porte du petit salon était entr'ouverte. Ses yeux parcoururent toutes les choses, le buffet enseveli sous un drap blanc, les fauteuils qu'engonçaient les housses. Tout cela tellement silencieux et grave ! Elle eut l'impression qu'un linceul recouvrait ici sa vie ancienne. Sa main hésitait à le soulever : qu'allait-elle trouver? Quelle détresse intime s'élevait chancelante à côté du vide?

C'est parfois une volupté triste de répandre des larmes sur sa jeunesse et sur son amour. Il semble que soit baisée dans l'ombre une face invisible. Et quelle douceur, dont l'âme jouit comme d'une noblesse, d'aimer encore, d'aimer toujours dans l'apaisement si vaste de la mort ! A cette même place, sur le divan drapé d'un châle de l'Inde orange et noir, Élisabeth se rapprochait autrefois peu à peu de Georges. L'un et l'autre, leurs bras se resserrant, sombraient dans une obscure et muette joie qui laisse aux lèvres un goût de néant. Qu'était-ce donc que cette poursuite intime qui avait quelque chose de désespéré? Que de fois aussi, solitaire et impatiente, le visage dans ses mains, elle l'avait attendu le soir. Il n'aimait pas qu'elle montât à son atelier. Combien elle sentait alors, dans toute sa chair, que l'homme et la femme liés d'amour se trouvent engagés malgré eux dans un perpétuel et obscur combat, où l'un se dérobe et l'autre s'épuise.

Maintenant, entre son amour et le souvenir insaisissable que modifient mystérieusement l'instant et l'humeur, la lutte continuait. Il lui fallait, à travers l'œuvre de Georges, le chercher encore. Élisabeth se releva, le regard brillant. En face d'elle, sur le fond uni d'un papier gris de cendre, une aquarelle se détachait. Les eaux girondines glissaient sous un ciel d'automne, éclairées par le liseré jaune des roseaux secs. Un souffle de grand air humide passa sur sa face.

Une heure après, dans l'atelier, agenouillée entre les cartons, elle penchait sur les pages feuilletées son front découvert. Les visions se succédaient, trempées de rosée ou de clair-obscur, merveilleusement limpides et fraîches, comme au fond de la tombe les trésors intacts des pharaons. Tout son pays, à travers son amour, remontait vers elle, plus nuancé que jamais elle ne l'avait vu, touché par la métamorphose secrète de l'art, et regardé dans la lumière intime d'une âme. Elle se courbait pour le respirer, se remplissant le cœur de ces jours d'or et de turquoise, de ces joyaux crépusculaires s'éteignant sur l'eau assombrie.

La fatigue l'envahissait. Elle s'allongea sur le parquet, un coude appuyé. Autour d'elle s'entassaient les cartons gonflés. Sur le vitrage, d'où tombait un jour tempéré, un seul store de toile était relevé, découvrant une étroite bande à moitié remplie par les cassures compliquées des toits.

Son regard brillant se fixa au fond de l'atelier. Il y avait, sur un lambeau de vieux damas violet-évêque, un grand Christ en bois tordu de douleur, le côté ouvert. Georges, un matin où il partait en permission, l'avait trouvé renversé, un bras arraché, sur le piédestal d'un calvaire. Il l'avait ficelé dans une couverture, rapporté et accroché au-dessus des toiles. C'était une chose oubliée dont elle se souvenait progressivement.

Elle regardait le corps convulsé, manchot, sur lequel régnait une face de tristesse. Il semblait que sur la bouche saignât un sourire.

Son visage s'abattant soudain dans ses mains, elle pleura longtemps, les épaules courbées sur ses genoux joints.

JEAN BALDE.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES RÉVOLUTIONS POLONAISES

Il vient de se passer en Pologne des événements remarquables dont la conséquence est de modifier du tout au tout l'attitude du nouvel État. On a tout dit concernant la Pologne, sauf l'étonnement où doit nous plonger encore sa résurrection. Qui donc prophétisait qu'à peine remis sur ses jambes, l'État polonais tituberait comme un homme ivre, et aurait tôt fait de se dissoudre en trois tronçons pour le moins, l'allemand, l'autrichien et le russe, incapables de se cicatriser, sans compter le lithuanien?

Certes, il serait prématuré de croire à l'entière homogénéité de la Pologne actuelle. On n'a pas impunément passé sous trois disciplines aussi prolongées et aussi dissemblables que le furent, de 1772 à 1918, le tsarisme, la culture prussienne et la bureaucratie des Habsbourg. Il reste de ce démembrement des traces durables, non seulement dans l'intelligence, mais dans la sensibilité. N'est-ce pas déjà un miracle, qu'après cette longue dispersion, la personnalité polonaise subsiste passionnément intacte, sinon parfaitement équilibrée, de Posen à Cracovie, de Czenstochowa à Vilna?

Et puis, tout ne vaut guère que par comparaison. Quand on jette un coup d'œil sur les camarades de promotion de la Pologne : l'incroyable Tchécoslovaquie, l'invraisemblable Lithuanie, l'inénarrable Yougoslavie, sans parler des extraordinaires États baltiques ; quand on regarde ce que deviennent la Grèce, la Bulgarie, la Hongrie, on se remplit de flots d'indulgence pour la Pologne. Le traité de Ver-

sailles ne lui a pas d'ailleurs toujours facilité sa tâche, bien au contraire. Il l'a d'abord flanquée d'un état de Dantzig inassimilable, véritable chancre pangermaniste, qui, depuis quatre ou cinq ans, suscite à notre alliée, sur ses confins, troubles sur complications, puis d'une Lithuanie franchement hostile, sur laquelle il a fallu, en 1921, reconquérir, à Vilna, un large lambeau de chair polonaise, volontairement oubliée chez l'adversaire ; il a répugné à lui donner des frontières franches, sûres, défendables. Là comme dans bien des cas, le principe de nationalité, manié par des maladroits ou des apôtres trop subtils, a joué contre les intérêts de la France. N'aurait-on pas voulu, en 1919, priver la Pologne de la ville de Posen, sous prétexte que 46 pour 100 d'Allemands y habitaient? L'annexion pure et simple a vite rajeuni les chiffres : cette population allemande était simplement campée. Fonctionnaires prussiens et leur séquelle, n'ayant plus rien à faire à *Poznan*, se sont en quelques mois résorbés dans le Reich, dont ils constituaient une émanation. Aujourd'hui Poznan, rendue par l'opération annexionniste à sa véritable nationalité, compte à peine 5 à 6 pour 100 d'éléments germaniques. Si l'on avait opéré partout avec la même franchise, on aurait vu partout se produire la même épuration.

Dans cet ordre d'idées, il est vraiment déplorable que la haute protection accordée par les traités d'il y a trois et quatre ans aux « minorités nationales », rende facile à ces dernières leur formation en partis politiques, qui cause à l'économie du nouvel État un déséquilibre profond. On l'a bien vu aux élections de novembre 1922 : quatre-vingt-huit députés allogènes, hostiles somme toute à la Pologne, furent envoyés à la Diète de Varsovie. Un israélite a pu écrire avec une certaine arrogance : « En Pologne, étranger et citoyen polonais ont des droits égaux à la direction du pays. » Voilà où mènent les principes wilsoniens. Ils frappent d'impuissance la Pologne soi-disant indépendante. Il serait donc souverainement injuste de reprocher aux seuls Polonais les anicroches, pour ne pas dire plus, par où se signale déjà l'histoire de leur réunion. Chaque citoyen polonais devrait cumuler sur sa tête les vertus domestiques de saint Pierre et le savoir-faire politique de Machiavel, pour tirer de la constitution que l'Europe a en partie imposée les résultats sans lesquels, il faut bien le dire aussi, son indépendance restera précaire.

Ajoutez encore à cela la désorganisation industrielle des pays par la guerre, qui, de 1914 à 1921, n'a pour ainsi dire cessé d'y faire rage ; joignez-y des difficultés financières qui prennent leur origine dans ce que le mark polonais descend du mark allemand et que 60 pour 100 des exportations polonaises se faisant vers le *Reich*, sont payées en

monnaie allemande ; n'oubliez pas la très réelle incapacité politique de l'électeur polonais, paysan peu doué pour les choses du gouvernement (et qui donc l'est, grand Dieu, parmi tous les électeurs européens, y compris les nôtres?), et vous aurez la clef de bien des soubresauts pénibles, de bien des tragédies angoissantes. Quand on additionne mentalement toutes les causes de dislocation qui travaillent l'État polonais, on est stupéfait, je le répète, qu'il subsiste encore et l'on est porté à croire que ses dirigeants, malgré certaines faiblesses, sur lesquelles il ne faut pas s'illusionner, se tirent plutôt bien que mal de leur tâche, que son peuple, en dépit d'affreux déchirements, vaut peut-être mieux que ses voisins.

En tout cas, la classe dirigeante polonaise vient de donner depuis plusieurs mois un exemple remarquable de sagesse en virant, comme elle l'a fait, sa politique de front. Depuis février 1919 jusqu'à l'année dernière, le chef de l'État polonais avait été le maréchal Pilsudski. Le maréchal Pilsudski, dont le patriotisme ne fait pas de doute, avait passé la guerre à combattre les Russes dans les rangs germano-autrichiens où se trouvaient la plupart de ses affinités et de ses sympathies. Singulière préparation pour le futur souverain d'un État rendu à l'existence par les Alliés de la Russie. Étant donnée la dispersion polonaise, l'occurrence était de celles à quoi l'on devait s'attendre et l'on ne pouvait que le déplorer. On ne s'en fit pas faute lorsque les légionnaires polonais qui, sous la conduite du général Haller, avaient combattu sur le front franco-anglais regagnèrent la mère patrie : leurs méthodes, leur esprit, les influences qu'ils charriaient, ne trouvèrent pas grâce devant le maréchal Pilsudski, lequel s'arrangea de manière à rendre vaines une foule d'excellentes choses qui sans lui auraient pu se produire au grand avantage des relations polono-françaises. Pour le reste, comme beaucoup de Polonais, volontiers adonnés aux idées avancées, l'homme arrivait des confins du socialisme. Peut-être était-il même franc-maçon : le bruit en a couru, mais la preuve reste encore à produire.

Ce fut sous cette direction assez trouble que la Pologne dut accomplir ses premiers gestes de libération. Ils suivirent la courbe des préférences et des sympathies du maréchal Pilsudski : la Diète s'orienta nettement vers la gauche et contre la Russie, laissant le Reich à ses ambitions.

En 1918-1919 un programme grandiose d'expansion polonaise, dont la Russie devait faire tous les frais, fut machiné dans son entourage. Tout n'était pas absurde, ni surtout illégitime, dans ce programme. Il est certain que vouloir, de la part de la Pologne, récupérer les territoires qui lui avaient été volés en 1772-1793-1795 par les

Russes, partait d'un point de vue que l'histoire et la justice ne pouvaient guère désavouer.

Y avait-il *opportunité* à le soutenir? Tout était là. Depuis 1795 bien des phénomènes, qui se seraient du reste peut-être produits même au sein d'une Pologne restée indemne, avaient modifié profondément les rapports du polonisme et de l'orthodoxie. La Lithuanie, qui n'avait pas toujours, dans le passé, marché absolument d'accord avec Varsovie, la Russie-Blanche, férocement mécanisée par la bureaucratie russe, l'Ukraine, dont la nationalité, encore bien trouble, s'ébauchait vaguement, mais s'ébauchait, pouvaient-elles, sans inconvénients pour une Pologne mal ressoudée dans son cœur lui-même, être réintégrées dans la nationalité polonaise? Était-il possible de reconquérir, même sur le bolchevisme, les contrées véritablement gigantesques qui s'étendaient autour de Minsk et de Kiev? Le précédent de la Galicie orientale ne déconseillait-il pas cette tentative?

On se rappelle à quelles frictions le voisinage des Polonais et des Ruthènes (Ukrainiens) donnait lieu en Galicie orientale, portion extrême du lot polonais tombé au compère autrichien. Sans doute les hommes de Vienne excellaient à les envenimer. Il leur plaisait de voir et de favoriser une telle brouille, qui consolidait leur pouvoir. De son côté la Russie, à qui l'Ukraine était échue, excitait à cœur joie ces dissentiments de race et de religion qui pouvaient un jour lui rapporter une nouvelle province et compléter son « royaume de Kiev ». De toute façon il résultait, en 1914, que tant par nature que par manigances, Polonais et Ukrainiens s'entendaient à peu près comme chien et chat. Allait-on gratifier la petite maison polonaise de l'énorme molosse d'Ukraine?

Ce que les vainqueurs ne crurent pas devoir accorder, la politique du maréchal Pilsudski, sous couvert de fédéralisme, tenta de le conquérir un peu à l'esbroufe. On sait quelles terribles alertes valurent à la Pologne, en 1920, les contre-coups de ce nouveau *Drang nach Osten*. Sans les francs français, le général Weygand, une bravoure sans pareille et la complicité de la Providence, la Pologne à peine renée risquait de sombrer à jamais dans le non-être.

Désastre irréparable, qui heureusement ne se produisit pas : la bataille de la Vistule, digne pendant de la bataille de la Marne, permit de conclure à Riga, en 1921, un traité qui conservait à la Pologne l'essentiel de son territoire ethnographique, mais qui mettait le maréchal Pilsudski, ses créatures et son programme socialiste-fédéraliste en mauvaise posture.

Cependant la chute du maréchal fut ajournée, grâce à l'appui du parti populiste de M. Witos. Ce n'est qu'en avril dernier que

M. Witos, paysan célèbre par sa grosse éloquence et l'aimable laisser-aller de sa mise (c'est probablement le premier président du Conseil qui n'ait pas porté de faux col), ayant enfin conclu l'alliance avec la droite, avec les conservateurs, dont M. Korfanty, l'inoubliable animateur de l'insurrection polonaise en Haute-Silésie, est le chef, les derniers vestiges de la politique suivie depuis 1918 disparurent.

On aurait tort de croire que cette politique fût aveuglément, exclusivement dirigée vers l'Est. La situation géographique de la Pologne possède une éloquence naturelle qui parle trop haut, pour permettre à ses conducteurs d'oublier la terrible existence de l'Allemagne. Par une nécessité plus forte que ses préférences, le maréchal Pilsudski lui-même, dont les préjugés austro et germanophiles causèrent tant de fausses manœuvres, fut amené à régulariser le rapprochement de la Pologne avec la France. C'est par lui, lors de son séjour chez nous, que fut conclue l'entente militaire de Varsovie et de Paris. Néanmoins ses préjugés ne le portaient pas à redouter une agression germanique. État d'esprit bizarre et dangereux, très semblable d'ailleurs à celui de nos hommes de gauche, aussi bien en 1914 qu'en 1923. Le *credo* secret de presque toute gauche européenne porte que l'Allemagne n'est pas à craindre. Pourquoi? C'est un mystère qui remonte loin, à la constitution des premières sociétés secrètes, avant 1789.

Quoi qu'il en soit, le maréchal ne détenait le pouvoir que provisoirement. Des élections générales devaient avoir lieu et avaient lieu effectivement en novembre 1922. Un président de la République (Pilsudski portait le titre officiel de *chef de l'Etat*) fut nommé, en vertu de la Constitution du 13 mars 1921, dont l'accouchement avait été si laborieux. La défaite de 1920, à demi réparée seulement par la victoire de la Vistule, pesait encore si lourd sur les épaules du « chef de l'État » qu'il avait jugé plus prudent de ne pas se porter candidat à la Présidence, qui fut inaugurée par M. Narutowicz.

Cette élection fit paraître au grand jour les vices de la nouvelle Pologne, farcie par M. Wilson de particularismes nationalitaires, incompatibles avec la santé d'un État normal. Le rôle décisif échut aux fameuses minorités nationales, qui, dans le dessein avoué d'accentuer le grabuge, écartèrent le candidat de droite pour pousser en avant un socialiste assez teinté. Cette manœuvre fit scandale. Peu de temps après le scrutin, M. Narutowicz fut assassiné par un artiste, Newiadomski, tête un peu folle et plus ou moins affilié aux organisations réactionnaires. On était furieux à droite de voir le gouvernail de l'État, indirectement aux mains des minorités juives, alle-

mandes, ukrainiennes, qui ne souhaitaient rien tant que son naufrage (16 décembre 1922).

L'acte de ce désespéré fit-il réfléchir la Diète? Toujours est-il que le successeur de M. Narutowicz, M. Woyuechowski, représente une nuance beaucoup plus atténuée de la coloration politique. Ancien socialiste, toujours homme de gauche, mais de la gauche modérée, son patriotisme éprouvé ne laisse planer aucun doute. Son accès au pouvoir marqua donc un nouveau tournant de la transaction politique.

Le maréchal conservait néanmoins une situation hors de pair à cause de ses fonctions de chef d'état major général. Il fallut pour l'anéantir le retournement du parti Witos, dont j'ai parlé plus haut. Cette conversion à droite du groupe politique le plus important de la Pologne eut pour effet la chute du cabinet Sikorski (26 mai 1923) et son remplacement par un nouveau cabinet Witos, où la droite détient les trois plus importants ministères : ceux des Finances, de la Guerre et des Affaires étrangères. La Pologne, tournant le dos à des aventures orientales, dont nul ne voyait le bout, et qui ne lui avaient rapporté que des déboires, se tournait contre l'Allemagne. Le 29 mai, c'est-à-dire le lendemain même de l'avènement de M. Witos, le maréchal donnait sa démission de chef d'état-major général.

Il lui restait encore à se retirer complètement de l'armée. Cette démarche ne se produisit que le 2 juillet, quand l'orientation définitive du cabinet Witos ne fit plus de doute pour personne. Les socialistes polonais ont attribué la responsabilité de cet immense retournement au maréchal Foch, qui avait séjourné à Varsovie lors de sa tournée en Europe centrale (avril 1923), n'épargnant à personne les conseils de prudence.

La Pologne en a pour le moins autant besoin que personne. Sa position un peu à l'écart l'oblige à observer des nuances politiques inconnues aux États qui constituent proprement la Petite Entente. C'est ainsi qu'elle fut absente, le 31 juillet, de la conférence de Sinaïa, où furent arrêtées les conditions imposées à la Hongrie par les Tchécoslovaques, les Roumains et les Serbes. Ses relations ne sont pas fameuses avec Prague, qui, dans la région de Teschen, s'obstine à persécuter le polonisme. Belgrade est loin placé des intérêts vitaux de Varsovie. C'est avec la Roumanie, à cause de la communauté de frontière russe, que les rapports ont le plus de chance de se resserrer. En juin dernier, les souverains roumains furent accueillis officiellement en Pologne avec une chaleur marquée.

Faut-il pour être complet citer aussi la réforme financière? Vous pouvez fort bien vous la représenter par l'imagination. L'erreur con-

siste à dépenser plus qu'on n'a. Les faiseurs de projets cherchent à trouver beaucoup d'argent où il n'y en a guère. C'est l'éternelle histoire, partout répétée.

RENÉ JOHANNET.

La deuxième faillite de l'empire bismarckien.

On peut dire que l'Allemagne a eu, depuis l'armistice, trois attitudes politiques successives :

En 1921, elle célébrait l'anniversaire de Bismarck, exaltait la grande pensée du chancelier · l'Allemagne unifiée sous la tutelle de la Prusse.

La patrie de Gœthe avait la nostalgie de l'État-roi, sans lequel le Reich, produit idéologique, n'était qu'un fantôme inconsistant.

On pouvait s'y tromper chez nous et croire qu'il s'agissait d'un renouveau des particularismes. En réalité, l'hégémonie prussienne ne faisait place aux autonomies locales que pour justifier l'existence, au centre de l'empire, d'un puissant royaume, installé par la force et par la conquête à la tête d'une ligue de monarques.

Et en 1921, l'Allemagne s'acheminait non vers le particularisme, mais vers la restauration de la dictature de Berlin. La Prusse regagnait peu à peu le prestige qu'elle avait perdu, le matin du 11 novembre, lorsqu'elle avait signé la capitulation dans le wagon du maréchal Foch. On vantait ses qualités guerrières, son antiquité, le rôle brillant qu'elle avait joué dans l'histoire. On lui attribuait une nouvelle mission : racheter l'Allemagne, la remettre au premier rang en Europe. L'unité de l'empire paraissait consolidée, et on pouvait croire que sur de nouveaux principes, se refaisait peu à peu l'œuvre bismarckienne. Vaincue à Weimar, la Prusse des Hohenzollern n'était plus éloignée de prendre sa revanche et de redevenir ce qu'elle avait été avant l'armistice.

Deux conceptions opposées s'étaient heurtées, en effet, en 1919, lorsqu'il avait fallu organiser l'Allemagne nouvelle, celle des conservateurs prussiens qui ne voulaient pas renoncer à leurs privilèges, et qui, unis aux fédéralistes du Sud, se donnèrent pour les défenseurs d'un particularisme modéré. Et, d'autre part, celle des socialistes et des démocrates qui rêvaient d'une unité inspirée des principes de la Révolution française, ennemis du régionalisme, partisans d'un vaste pays légal où les grands partis pourraient recruter une importante clientèle et les syndicats de nombreux cotisants.

Momentanément, et en apparence, les bismarckiens furent battus. Ce fut Hugo Preuss, un démocrate, que l'on chargea de rédiger la nouvelle Constitution. Son premier projet, celui du 20 janvier 1919,

abolissait purement et simplement les États et souleva aussitôt les protestations violentes des particularistes. Il fallait amender ce texte. Car la révolution avait trop excité les passions autonomistes pour qu'un décret pût venir à bout de cet esprit d'indépendance renforcé par la défaite. Le projet définitif laissait subsister les États sous le nom discret de « pays ». L'empire germanique n'était plus une ligue de monarques soumis au plus puissant d'entre eux ; ce n'était pas, non plus, une démocratie fédérale comme la Suisse. La Constitution organisait un pouvoir central superposé artificiellement aux administrations provinciales.

Berlin continuait de dicter ses ordres, mais c'était, cette fois, au nom des principes démocratiques. La politique extérieure et l'armée passaient aux mains du Reich. Le Reich confisquait aussi tous les chemins de fer, les postes, les voies fluviales et dépouillait à son profit les États de presque tous leurs privilèges financiers. La réforme d'Erzberger transmettait à l'empire le produit global des impôts directs. La justice elle aussi était centralisée par l'institution du *Reichsgericht.* La Bavière perdait sa représentation diplomatique et son armée, ses postes, ses chemins de fer. Grâce au fameux article 13 qui stipule que le « droit d'empire supprime le droit des États », le Reich pouvait intervenir dans les juridictions locales. Et, en théorie du moins, tous ces pouvoirs passaient non plus à la Prusse, mais à une abstraction, le gouvernement d'empire. En fait, les socialistes et les démocrates berlinois, malgré leur idéologie jacobine, avaient restauré, sous une forme déguisée, l'hégémonie de l'État hégélien par l'intermédiaire des syndicats ouvriers centralisés dans la capitale et grâce au suffrage universel qui est la loi du nombre et l'écrasement des minorités. En somme, les conservateurs prussiens voyaient avec plaisir l'œuvre de Bismarck consolidée par ceux-là même qui s'en étaient proclamés les adversaires les plus farouches. Cependant, comme des socialistes gouvernaient à Berlin, ils demandèrent et obtinrent des autonomies locales qui, dès le début, mettaient ainsi en échec le principe sur lequel on avait voulu fonder le nouveau régime, et qui marquaient un retour offensif de ces particularismes que la Constitution de Weimar avait cru anéantir.

Hugo Preuss n'en avait pas moins réalisé sa tâche essentielle. Il avait évité la faillite de l'empire, redonné une armature à l'édifice qui s'écroulait. Et en 1921, il semblait que l'empire redevenait ce que le chancelier de fer l'avait fait, malgré la défaite qui l'avait mis si près de la ruine.

* * *

Il s'en était fallu de peu, en effet, que l'unité bismarckienne disparût dans la tourmente. Et la description de cette crise est trop instructive pour que nous ne cédions pas au plaisir de la rééditer.

La Prusse était le support essentiel de l'ancien système, la Prusse victorieuse, appuyée sur une armée. Cette armée battue, cette puissance prépondérante humiliée, l'Allemagne, privée de toute direction politique, se trouva à la fin de 1918 devant un grand vide.

Le ciment bismarckien était dissous. Il fallait créer une nouvelle armature. Cet interrègne fut très dangereux. La « révolution allemande » prit, en effet, un caractère tout spécial. Nous nous imaginons volontiers qu'un peuple, qui se débarrasse de ses rois et de son empereur, ne songe qu'à se donner des institutions parlementaires et démocratiques. Ce n'est pas ce que fit l'Allemagne.

« L'esprit de liberté » se manifesta chez elle d'une étrange façon. Elle interpréta cette liberté comme le droit pour les États d'échapper à la tutelle de la Prusse. Les dynasties vassales de celle des Hohenzollern furent renversées dans l'Ouest et dans le Sud au cri de : A bas la tyrannie de Berlin !... L'Allemagne fut alors bien près d'une dislocation complète. Les idées particularistes se réveillaient. Les peuples songeaient à se séparer, non à s'unir. La peur du bolchevisme précipitait le mouvement centrifuge. L'unité intérieure de la Prusse se trouvait menacée : le 4 décembre 1918, plusieurs milliers de Rhénans réclamaient, à Cologne, la création d'une république rhéno-westphalienne. En Hanovre, les Guelfes s'agitaient en faveur d'un « Hanovre libre dans une Allemagne libre » et se faisaient accuser de trahison par le ministre de l'Intérieur Heine. Les Hessois recommandent, par la bouche de leur président Ulrich, la fondation d'un État du Rhin moyen, comprenant la Hesse et le Nassau. La Poméranie s'isolait pour ne pas subir le joug du bolchevisme. Des démocrates même, ceux de la *Freie Zeitung*, exigeaient le morcellement de la Prusse conquérante enrichie des dépouilles des États voisins et son refoulement dans sa marche primitive. En Bavière, c'était la tentative de Kurt Eisner. A l'intérieur du pays, la Franconie réclamait ses droits à l'autonomie. Landau et Spire proposaient de créer une république du Palatinat, indépendante de Munich. Partant — sauf peut-être en Saxe — l'ébranlement se propageait au nom des « libertés germaniques ». Il semblait que l'œuvre bismarckienne fût déjà démolie. Il nous eût suffi de vouloir.

Finalement, le particularisme fut battu, grâce à la complicité, il faut bien le dire, des rédacteurs du traité de Versailles, grâce à la négligence du gouvernement français qui refusait, par exemple, d'entrer en conversation avec Kurt Eisner, grâce aussi à l'effort des démocrates et des socialistes berlinois. Ceux-ci, auxquels s'adjoignit le *Centre*, comprirent qu'il fallait en toute hâte imposer une règle commune à l'empire qui se décomposait.

Le lien dynastique se trouvant rompu, on chercha un autre principe d'union. On crut l'avoir trouvé dans les institutions républicaines imposées à tous les États du Reich. C'est ce qui a fait longtemps, à défaut d'esprit démocratique, la force du nouveau régime

et sa raison d'exister. Et Preuss lui-même a prononcé ces paroles que nous ne saurions trop méditer à l'heure où le malaise allemand peut adopter, tour à tour, des formes diverses :

La restauration de la monarchie dans un seul des États allemands entraînerait la ruine de la nouvelle unité nationale.

Ainsi, la première faillite de l'empire bismarckien était évitée grâce à la démocratie germanique et internationale.

*
* *

Pourtant le particularisme ne mourut pas. Il plonge trop profondément dans la culture allemande, dans le passé allemand. Il forme, comme l'a dit le prince de Bülow, « la règle dans l'histoire de l'Allemagne ». Un centralisateur comme l'historien Meinecke a dû avouer, il y a quelque temps, que « derrière la façade unitaire de la nouvelle Allemagne les forces du particularisme s'organisent tranquillement ».

Seulement, en 1920 et en 1921, ces forces évitèrent de se montrer au grand jour. Le recul du socialisme, le désir unanime d'éviter les charges du traité, la fièvre qui saisit le pays tout entier lors des progrès inquiétants de l'armée rouge campant sous les murs de Varsovie, désarmaient le particularisme ou même le rendaient presque sans objet. Ce fut le péril économique, la chute foudroyante du mark depuis juillet 1922 qui le réveilla. D'autre part, les expérience ruineuses des démocrates berlinois, les projets de socialisation, les progrès des nationalistes dans certaines contrées, le kappisme, l'application du fameux article 13, tout cela troubla l'idylle qui s'ébauchait entre le Reich et les « pays » et menace aujourd'hui, après avoir compromis à nouveau le prestige de la Prusse, de faire renaître, plus ou moins, l'état d'esprit de 1918. La catastrophe de la *Valuta* remplace la peur du bolchevisme. On redoute la débâcle financière. On songe aux moyens de ne pas s'y trouver entraîné. La cellule locale reste saine. C'est l'organisme central qui est corrompu, c'est lui qui est ruiné. La richesse des pays demeurée intacte peut devenir la base d'un signe monétaire nouveau. Devant la catastrophe subie par le Reich, on éprouve le besoin de reprendre contact avec les réalités traditionnelles, de rétablir dans l'enceinte de la vie particulariste l'ordre et la prospérité gaspillés ou dissous par l'idéologie unitaire. La démocratie prodigue et ruineuse cesse d'être un lien. Installée au cœur de l'empire, dans la capitale prussienne, elle devient, contrairement à ce qu'avait pensé Preuss, une force répulsive. La *Gazette d'Augsbourg* ne craint pas d'écrire, alors que nos troupes sont dans la Ruhr : « Ou bien la Bavière sera un État indépendant, ayant sa propre histoire et sa propre culture, ou bien elle deviendra une filiale de la *Sozial-Demokratie.* »

Et c'est le moment que choisit la Prusse Orientale pour commencer une campagne très vive en faveur de la séparation d'avec la Prusse. Les journaux démocrates de Berlin se lamentent de cette défaillance patriotique survenant à une heure aussi critique. Les conservateurs de Kœnigsberg bannissent le drapeau unitaire des bâtiments officiels, nous apprend-on, et ne veulent plus faire partie de l'État prussien « parce qu'il est gouverné par des socialistes ».

Mais le *Berliner Tageblatt* pose à bon droit cette question : « Proclameraient-ils le *Los von Reich* comme ils proclament le *Los von Preussen* si les socialistes rentraient au gouvernement central? »

Et, en effet, la ruine de l'unité prussienne, c'est, au fond, celle de l'empire lui-même.

*
* *

S'étonnera-t-on encore qu'un journal démocrate de Berlin écrive cette phrase : « La crise dont nous sommes menacés est, avant tout, d'ordre *politique*. » Disons que désormais l'économie et la politique se tiennent de très près. La faillite financière doit avoir un jour ou l'autre son dénouement sur un autre terrain. Ce dénouement, il est peut-être en notre pouvoir de le précipiter. Que nous le voulions ou non, notre action a des répercussions profondes sur l'organisme allemand. Ce pays ne réagit pas en effet, comme la France, au péril extérieur. L'intervention étrangère, loin de resserrer le faisceau germanique, tend plutôt à le dénouer. De là tous ces appels à l'unité, cette vague de nationalisme antifrançais suscité par le gouvernement du Reich pour fondre tous les États dans une haine commune. Mais, l'excitation passera. Ce lien sentimental paraît bien faible. Il suffirait qu'un mouvement extrémiste éclatât à Berlin pour que la répulsion exercée par la Prusse s'étendît. Il suffirait qu'à la périphérie, les fascistes renversassent le régime républicain pour que le Reich conçu à la manière de Preuss n'existât plus. En somme, il faudrait peut-être peu de chose pour que l'unité allemande fût ébranlée. Et dans un pays où la misère des masses est grande, où le « lyrisme de l'auto-destruction », comme disait Nietzsche, suggère assez aisément des idées de suicide, des événements plus ou moins graves risquent d'éclater à tout moment.

Sommes-nous prêts à ces éventualités? Notre occupation peut s'étendre et se renforcer. Nous pouvons être amenés à perfectionner notre contrôle, à assumer des fonctions administratives, bref à agir, bon gré mal gré, sur la matière allemande. La Ruhr est pour nous une terre vierge. Nous occupons aussi la Rhénanie.

Ne serait-ce pas une bonne propagande particulariste que de montrer d'une manière concrète quels peuvent être les avantages du *Los von Berlin?* Créer un franc rhénan au pair avec le nôtre, ne

serait-ce pas indiquer que, sur la base des réalités locales, la création d'une monnaie saine est possible?

Ce qu'il faut savoir, avant tout, c'est que le Reich est peut-être à la veille d'une crise politique comparable à celle de 1918 dont nous n'avons pas su profiter. Laisserons-nous échapper cette nouvelle occasion, si elle se présente? C'est un grand avantage de nous trouver au cœur du Reich, au moment où le « grabuge » va peut-être y éclater ; au moment où nous serons appelés à devenir les protecteurs des « libertés germaniques ». Il faut, cette fois, puisque nous avons la chance d'avoir les mains libres et de pouvoir tout remettre en chantier, que nous possédions un programme et une doctrine, afin d'apporter au problème allemand, s'il se pose de nouveau dans toute son ampleur, des solutions vraiment françaises, afin que la deuxième faillite de l'empire bismarckien aboutisse désormais à sa conclusion logique : le séparatisme.

Pierre Lafue.

LES LETTRES

LA POÉSIE DE FRANÇOIS PORCHÉ (1)

L'ACADÉMIE française vient de décerner son Grand Prix de Littérature pour 1923 à M. François Porché, auteur de six recueils de poèmes et de quatre drames. Nous ne devons point douter d'ailleurs que celui-ci ne doive cette distinction davantage à son œuvre théâtrale qu'à son œuvre lyrique.

Depuis sa première tentative où il osa avec bonheur, sous le voile de l'allégorie, montrer en pleine guerre la France luttant victorieusement contre un injuste agresseur, jusqu'à ce récent spectacle qui l'hiver dernier fut donné au Théâtre-Français, — on peut suivre pas à pas les progrès dramatiques du poète, et la sûreté de plus en plus grande de son art. Partout nous retrouvons la marque de son talent si personnel. Et l'on n'a pas oublié, dans *les Butors*, le beau monologue où la Finette, seule dans la nuit, découvre, parmi les tombes de ses défenseurs, celle d'un ennemi mort, — ni au dernier acte du *Chevalier de Colomb* le parallèle déjà fameux entre le marin qui conquiert un monde et le fantassin, obscur défenseur d'une parcelle inconnue du territoire :

L'avenir tient parfois dans un arpent de sol
Dont deux peuples armés se disputent la prise.

(1) POÈMES : *A chaque jour*, 1907; *Au loin, peut-être*, 1909; *Humus et Poussière*, 1911; *le Dessous du masque*, 1914; *les Commandements du destin*, 1921; *Sonates*, 1923. — DRAMES : *les Butors et la Finette*, 1918; *la Jeune Fille aux joues roses*, 1919; *la Dauphine*, 1922; *le Chevalier de Colomb*, 1923.

Tous ces « morceaux », du reste, abondent en beaux vers, et nous font une fois de plus aimer en M. Porché le poète que nous avions plaisir à louer, alors même qu'il n'avait pas encore écrit pour la scène. Ses drames d'ailleurs n'ont pas absolument comblé ce que nous escomptions de lui après la lecture de : *A chaque jour*, *Au loin peut-être* et *Humus et Poussière*. Dans ces trois premiers livres nous avions eu grand plaisir à découvrir un réaliste autant qu'un rêveur, un amateur d'analyse bien capable à son tour de mettre son cœur à nu, mais dont l'âme tendre se penche plus volontiers sur les misères d'autrui que sur les siennes propres. S'il affectionnait ainsi la poésie sociale, du moins savait-il la rendre émouvante et exempte de démagogie. Nous pouvions bien sentir l'auteur quelque peu touché de tolstoïsme, sans pour cela le détester ou nous en moquer, car nous reconnaissions partout la prudence d'un sang excellent et l'esprit avisé d'un terrien de bonne race. Au surplus un stoïcisme assez mâle, et un cœur ferme malgré ses fièvres attestaient la valeur de l'homme. Aussi n'avons-nous eu aucune surprise à le voir, avec une même ardeur et le même lyrisme dépouillé, rapporter de la guerre le tableau le plus scrupuleux et le plus émouvant.

*
* *

Il fallait un talent singulièrement souple et puissant pour embrasser l'âme de cette formidable tourmente, son héroïsme, ses luttes éclatantes et sa fangeuse misère ! Mais n'était-il pas désigné pour ce labeur de gloire, celui qui avait déjà dit dans ses vers sans mensonge : la dure existence des humbles, la tristesse pénétrante des ciels d'exil, le charme amer du crépuscule dans la banlieue parisienne, ainsi que la douceur et l'impérieuse exigence de l'honneur français? D'autant plus qu'au cœur de tous les poèmes rassemblés dans ses livres antérieurs et de ces tableaux aux détails accumulés, volontiers terre à terre, et qui prétendent avant tout demeurer des témoins fidèles de la réalité, l'écrivain sut toujours d'un coup d'aile dégager la part de rêve et d'idéal que contient le plus obscur spectacle.

C'est ainsi que du visage complexe de l'immense cataclysme, François Porché a rendu tous les traits, les plus farouches aussi bien que les plus généreux. Sa voix s'éleva des premières pour célébrer l'épopée de *l'Arrêt sur la Marne*. « L'agression » y rappelle la sourde et méthodique préparation de toute une horde qui, depuis les hommes brutaux jusqu'aux choses obéissantes, guettait sa victime. A côté de cette volonté néfaste, l'heureuse nonchalance du petit peuple belge semble plus souriante et plus honnête encore :

Mais voici qu'un grand bruit fait trembler l'étagère.
Clouée au sol, la ménagère
Ecoute, un pichet dans la main.
Toute une armée immense est là sur le chemin,
Un poing cogne à la porte,
Et l'on entend une voix forte
Crier soudain :
« Donnez-nous les clés du jardin
Qui descend vers la Meuse et la plaine de France! »

Le sort s'accomplit. La Belgique a choisi le martyre plutôt que la forfaiture. Les fauves sont lâchés et le sang innocent coule déjà. Cependant « Paris » menait des jours tranquilles, quand d'affreuses rumeurs déchirent l'harmonie de ses songes. L'avenir soudain s'obscurcit :

Que réserve la nuit à l'aurore prochaine?
Au centre de Paris comme au centre d'un chêne
Le vieux cœur d'où la vie a longtemps rayonné,
L'île mère, la nef qui porte les dieux lares,
Tirant sur les dix ponts qui lui servent d'amarres,
A dans l'eau sourde frissonné.
Tandis que l'airain vibre en espaçant ses coups,
Rigide, son corps sombre enveloppé de voiles,
Notre-Dame prie à genoux,
Le front levé vers les étoiles.

Cette veillée silencieuse préparait « la bataille ». Le poète décrit la mobilisation, et ces minutes suspendues sont fixées pour les temps qui ne conserveront plus la mémoire de ces moments uniques. Nous suivons l'exode des convois militaires et l'embarquement du narrateur avec ses vingt compagnons charentais :

Leur pays est le mien, berceau du plus gaulois,
Du plus chevalier des Valois,
De celui qui disait : « Mon ruisseau de Charente »,
Aimant son propre cœur léger dans l'eau courante.

Le choc formidable d'où dépend le salut du monde a vu, après toute une semaine d'angoisse, la déroute de l'agresseur. Et les grands mouvements épiques cèdent aux accents de la chanson populaire pour exprimer le retour de la victoire sous nos armes. La légende déjà amplifie ce grandiose épisode dont la leçon se résume aux deux vers qui la terminent :

Et si nous vivons sans remords
C'est parce que d'autres sont morts.

Tout ce poème d'une telle variété de ton que le lyrisme ne craint pas de s'y mêler à la trivialité, — ou plutôt d'un tel élan lyrique que les expressions triviales elles-mêmes s'y haussent sans effort à l'unisson de la grande poésie, — tout ce poème constitue un chant d'une saisissante grandeur. Simple et humain, l'auteur a trouvé des traits de feu pour faire passer dans ses vers la frénésie de sa colère et la ferveur de son admiration.

Après cette page de splendeur et de sang allaient commencer les pages de boue et de sombre acharnement du *Poème de la tranchée.* Pour cette stagnation et cette lutte où les éléments étaient aussi redoutables que les hommes, il ne fallait pas moins de force d'âme et d'héroïsme continu. Aussi, même pour bien peindre l'heure infernale de l'attaque le poète ne haussera guère la voix. Nous n'entendrons pas de grands cris ; nous ne serons heurtés par nul sentiment de parade ; nous ne rencontrons en revanche que la description assidue de petits faits réels, et chacun d'eux ne semble qu'une menue tache grise. Mais dans un léger recul l'ensemble se dégage et ces éléments si pauvres composent par leur accumulation et leur choix une fresque magnifique, ardente et dépouillée :

C'est une France peu connue,
Apre et profonde, austère et nue,
Pareille au sol noir des guérets;
Son cœur que l'emphase incommode
Préfère au ton pompeux de l'ode
L'ardeur des sentiments secrets.

Les deux mots saints : Mère et Patrie,
Ce n'est pas elle qui les crie :
Avec le calme entêtement
Du paysan lorsqu'il laboure
Elle se tait, et sa bravoure
Est comme un mur sans ornement.

Et tout ce journal de la servitude comme de l'honneur militaire se clôt par le *Poème de la délivrance.* Il s'ouvre sur le tableau de la « détresse de la terre ». Le monde entier est bouleversé.

En ce temps-là le sang ruisselait sur la terre,
Les cris des naufragés flottaient au ras des eaux,
Et le ciel même était un secteur militaire :
Les guerriers dans leur vol surpassaient les oiseaux.

Un cri passionné de justice s'élève en faveur de tous ceux qui ont souffert, qui ont été opprimés, et que la victoire n'a pas encore

récompensés de leur calvaire. Et les événements suprêmes se déroulent sous notre regard, dénombrés avec cette exactitude et ce soin qui nous frappent tout d'abord au seuil de chacune de ces pages aussi précises qu'inspirées. Et comme tous ces noms qu'illustrèrent les « communiqués » sonnent aujourd'hui dans un vers français! Mais c'est enfin l'allégresse du triomphe : après tant d'épreuves « le jour reparut ». Le livre se clôt sur le souvenir des morts qui ont sauvé le monde.

*
* *

Partout, au cours de cette esquisse de la grande guerre, ou dans ses premiers poèmes qui chantaient la beauté trouble et douloureuse des grandes cités, ou comme en ce recueil tout récent où le poète mène un sentiment plus personnel, l'imagination jamais ne vient déformer ce que les yeux du témoin ont vu. D'un ton constamment simple, d'une langue drue et qui ne craint que l'emphase et non point les expressions vives et les mots du peuple, il calque volontiers la vie la plus humble. Un détail vulgaire s'inscrit souvent dans un vers qui n'est guère autre chose qu'une ligne de prose, mais soudain le poème entier prend de l'élan, et d'un tableau trivial sort une image profondément vraie, humaine et d'une émouvante nouveauté.

Qu'importent à ceux-là les couleurs de l'automne,
Les songes, les parfums montant du sol mouillé,
Et ce pâle soleil dont le regard s'étonne
Comme d'un vieux vin dépouillé.

Sourds à ce que chuchote en tournoyant la feuille,
Ils ont peur du silence où l'âme se recueille,
Mais un taxi qu'on frète à six,
Un amer, un vermouth-cassis,
Voilà leur cœur déjà qui s'échauffe et se grise,
Pauvre feuille lui-même au gré d'une autre brise.

Il fallait toujours ainsi, pour égayer d'un clair reflet ces poèmes un peu austères et pensifs, une fraternelle compréhension de l'âme humaine et les rayons de la pitié.

Sa poésie sociale n'avait jamais cependant cessé d'être une poésie vraiment intime, et quand il se penchait sur le petit peuple industrieux de Paris, quand il cadençait un reportage tout frémissant de la catastrophe de Courrières, déjà François Porché y glissait fréquemment une allusion à sa propre destinée. Dans son dernier recueil il en vient plus romantiquement à converser avec son double, à la manière désuète de Musset, et il est plus continûment le centre de

son œuvre. Sa plainte, certes, est discrète et s'exprime en des stances mesurées comme il convient à un amour dépouillé qui se nourrit de sa douleur :

Accueille l'humble image et le bruit familier;
Peut-être un jour n'auras-tu pas d'autre fortune
Que d'évoquer ce pas furtif dans l'escalier
Ou cet angle du toit éclairé par la lune.

Rends grâce au dieu caché dans le plus bref instant,
Garde pour lui ton âme inclinée et ravie,
La plus longue vertu ne pèse pas autant,
C'est cela ton amour et c'est cela ta vie.

Il recommence ainsi à l'ancienne mode, pour mieux trouver l'oubli qu'il recherche, une ronde à travers Paris, une sorte de ronde macabre où l'humanité entière lui apparaît se saoulant de plaisirs vulgaires et roulant vers la mort sans y prendre garde. S'il ne burine pas ses tableaux à l'eau-forte, c'est qu'un chromo grossièrement enluminé lui semble dans sa médiocrité plus conforme à son modèle. Il y trouve un nouveau motif d'user d'une palette volontairement pauvre, chargeant sa sécheresse même d'une force lyrique analogue à celle qu'il goûte dans les plus lépreux paysages de banlieue.

Cette série un peu sombre qui ouvre son récent livre est, si nous nous souvenons bien des dates où nous l'avons lue dans les revues, d'une veine antérieure à la guerre. Tous les autres poèmes du recueil sont certainement d'une inspiration plus récente. Le poète découvre peu à peu le climat du bonheur, il en exprime la nouveauté, avec ferveur, avec agrément, et non sans parfois une expansion un peu naïve. Il y a aussi bien du charme dans ces notes rapides :

J'étais sourd, j'entends, je commence à lire
La musique incluse aux choses qu'on voit;
Un faucheur qui passe, un troupeau qui boit,
Tout ce soir est corde à la grande lyre.

Et cet homme à qui furent familiers la neigeuse Russie, le Nord et ses brumes sent s'amollir son cœur sous le scintillant soleil de la Provence. Il confessait :

Et mon cœur qu'a bercé la pluie
Connaît surtout les chants de l'âme qui s'ennuie,

Il fait maintenant entière soumission aux muses méditerranéennes :

Aujourd'hui je ne veux que brûler sur la route
Entre les flammes des cyprès,
Me nourrir de rayons comme la chèvre broute,
Sans scrupules et sans regrets.

Lui qui, il y a quelque vingt ans, reprochait à un débutant, avec sa grave autorité de jeune aîné, de faire dans un poème causer les tamaris avec les oiseaux du rivage, il ne craint plus pour son compte les audaces métaphoriques et de prendre dans sa main les doigts froids de la lune pour animer le spectre dormant au cours de ces strophes délicieuses :

Entre ses douces lèvres blanches
Son rire coulait aussi frais
Que la cascade sous les branches
Et que le vent dans le cyprès.

Toute la limpide étendue
Du grand silence sidéral,
Stupéfaite, était suspendue
A cette flûte de cristal.

Et cette irradiante clarté, impalpable et quasi divine, elle est encore, comme l'image de Pan, un symbole de l'amour errant qu'il ne faut point presser de trop près, sous peine de le voir s'évanouir aussitôt :

Mais n'espérons point que sa face
Soudain s'émeuve à notre cri.
Nul ne l'a jamais attendri,
Jamais il n'a pleuré ni ri,
Et, dès qu'on l'implore, il s'efface.

Ainsi partout, en des touches légères, le poète se montre tour à tour sensible à la plainte de la pluie tissant les cordes sans cesse frémissantes d'une harpe liquide, à la perfection d'un mimosa léger et lumineux, au vent de novembre qui tourbillonne comme un infatigable derviche, au vagissement de cet enfant à peine né et qui déjà exhale sa plainte de créature destinée à souffrir et puis à disparaître. Petits sujets, lieux communs, mais qui sont les thèmes ordinaires et indispensables de toute poésie. François Porché les reprend à son tour, en y mêlant toujours l'accent méditatif qui lui est propre, l'humilité de sa soumission aux choses et aux plus petits événements de l'existence ; mais les paysages fluides ou vigoureux qu'il décrit participent plus que jamais de ses états d'âme. On peut ne pas toujours approuver la ferveur un peu grise d'un langage systématiquement dénudé, il faut bien reconnaître cependant qu'il n'est guère de pages qui, sous la gangue des mots humblement choisis parmi les plus usuels, ne réussissent une musique à la fois simple et soutenue, de façon à mériter leur titre de *Sonates*, et ne frémissent çà ou là d'un accent personnel et qui va droit au cœur.

Henri Martineau.

Du nouveau sur la Chanson de Roland.

Que la Chanson de Roland ne soit rien qu'un épisode des croisades espagnoles et que sous des noms caroligiens, elle célèbre des exploits de l'âge féodal contemporains des croisades d'Orient, M. Joseph Bédier l'avait indiqué d'une ligne dans ses *Légendes épiques*. Mais faute de connaître le détail de nos expéditions en terre d'Espagne, il n'avait pas développé cette indication. L'orgueil espagnol a fait dans ses annales la moindre part possible à cette coopération des Français à la reconquête. Imaginez une histoire de l'indépendance américaine qui oublierait La Fayette et Rochambeau ou de l'indépendance grecque qui escamoterait Navarin et ne nommerait pas Fabvier.

Pourtant ce n'étaient pas seulement des pèlerins qui suivaient le chemin de Saint-Jacques. Avant d'aller reconquérir le tombeau du Christ, puis dans le temps même qu'elle guerroyait en Orient, la chevalerie de France se porta à vingt reprises au secours des États chrétiens d'outre-Pyrénées. Croisades au sens propre qu'organisaient les conciles, que prêchaient les moines de Cluny, et que les papes encourageaient par les mêmes faveurs que le voyage d'outre-mer : indulgences pour les âmes, moratorium pour les dettes.

Les moins oubliées de ces pieuses expéditions étaient celles qui dans l'ouest de l'Espagne assirent par conquête ou mariage des dynasties bourguignonnes sur les trônes de Portugal et de Castille.

M. Boissonnade, par les plus patientes recherches, vient de reconstituer l'histoire des croisades françaises dans la vallée de l'Èbre qui permirent le développement de l'état aragonais (1).

Il a suppléé aux lacunes des sources narratives par les aveux des chartes : donations que les croisés avant leur départ ou à leur retour font aux sanctuaires de France ; concessions de biens qu'ils reçoivent en Espagne pour prix de leurs victoires.

C'est une des plus grandes œuvres que la France au moyen âge ait faites pour la chrétienté qui revit et du coup éclaire d'une lumière toute nouvelle le vieux chef-d'œuvre où il est si bien parlé de la *douce France.*

Le grand fait historique que raconte la Chanson de Roland, c'est la conquête de Saragosse. Charlemagne la poursuit depuis sept ans quand il se laisse tromper par la feinte soumission du roi Marsile ; mais quand son arrière-garde a été massacrée, il revient sur ses pas, livre à l'émir de Babylone une bataille où sont engagées bien plus de forces qu'à Roncevaux, triomphe et prend Saragosse. La mort

(1) P. Boissonnade, doyen de la Faculté des lettres de Poitiers : *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, Paris, Champion, 1923.

de Marsile, le massacre des Sarrasins qui refusent le baptême sont, autant que le supplice de Ganelon, la vengeance de Roland.

Historiquement, Charlemagne en 778 avait pris Pampelune, mais échoué devant Saragosse. Il n'était pas retourné sur ses pas et le moine gallophobe de Silos, qui écrit dans les toutes premières années du douzième siècle, se plaît à dire : « Roncevaux n'a pas été vengé jusqu'aujourd'hui. »

Dans la réalité, Saragosse, capitale d'un État musulman autonome jusqu'en 1110, puis province frontière de l'empire almoravide, redevint chrétienne en 1118 après un siège de sept mois et la défaite de l'armée de secours.

Or, c'était une victoire française. « Les Francs, dit la chronique arabe, étaient accourus comme une pluie de guêpes et de sauterelles. » Les Gascons et les Normands se pressaient surtout, sous les ordres de deux grands seigneurs, vétérans de la première croisade : le vicomte de Béarn, Gaston V, et Rotrou II, comte du Perche.

Gaston de Béarn était un spécialiste de la guerre de siège. Devant Jérusalem, c'est lui qui avait organisé les machines de guerre et les tours de bois ; il joua le même rôle devant Saragosse, et les auteurs arabes témoignent des terribles ravages causés par ses vingt catapultes.

Pour Rotrou de Perche, la guerre d'Espagne était une affaire de famille : le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, était son cousin germain : leurs mères, Béatrix et Félicie de Roucy, étant sœurs. Depuis quatre ans déjà, Rotrou était comte de Tudéla, conquise par lui sur les Sarrasins. Plus tard, il fera de ce comté la dot de sa nièce, Marguerite de Laigle, reine de Navarre.

Alphonse le Batailleur ne fut pas ingrat : il donna Saragosse en fief aux deux preneurs de la ville ; Gaston fut seigneur du quartier de Notre-Dame del Pilar ; Rotrou, du quartier de la cathédrale qui garda le nom d'Alperche.

Les Almoravides tentèrent de reprendre le boulevard septentrional de leur empire ; mais un nouveau ban de croisés, que menait Guilhem VII de Poitiers avait renforcé les Franco-Aragonnais et le 13 juin 1120 vit à Cutanda l'écrasement de l'armée musulmane, suivi de la conquête de tout le bassin moyen de l'Èbre. La prise de Saragosse était ainsi complétée et rendue définitive.

Or, voici l'hypothèse de M. Boissonnade :

C'est au lendemain de la vraie prise de Saragosse que fut composé le poème qui en attribue la conquête à Charlemagne. Personne ne pensait plus aux Basques, vrais auteurs du guet-apens de 778 ; tout le monde l'attribuait aux Maures. Peut-être, d'ailleurs, la tradition avait-elle déjà prêté à Charlemagne la conquête que la réalité lui avait refusée. La victoire de 1178 rajeunissait alors cet exploit supposé du grand empereur. Si la légende ne le lui avait pas déjà

prêté, l'impression dut être encore plus vive. La prise de Saragosse parut la revanche du désastre, l'aboutissement du grand effort essayé trois siècles plus tôt. Le moine espagnol à qui pesait la reconnaissance de nos exploits libérateurs, ne pouvait plus écrire : « Roncevaux n'a pas été vengé jusqu'aujourd'hui. » A la légende, depuis longtemps en formation dans les monastères et sur les chemins de pèlerinage, la prise de Saragosse apporte, avec une conclusion triomphale, un sens nouveau. C'est dans la lumière de cette victoire que fleurit le chef-d'œuvre de Turold. C'est pour cela que ses laisses ont un son si allègre et si joyeux jusque dans les plus douloureux récits. Les Français du douzième siècle y mirent le reflet d'une joie fière à peu près comme ceux de 1872 applaudissaient dans la *Fille de Roland* les symboles de leurs deuils et de leurs espoirs.

Une hypothèse ne peut guère être plus séduisante. Celle-ci paraît solide. Sans doute on a cru longtemps la Chanson de Roland plus ancienne, mais M. Bédier avait déjà ruiné l'opinion de Léon Gautier et de Gaston Paris : la langue du poème et tous les détails de mœurs, d'armement, de costumes, conviennent au premier tiers du douzième siècle. Dans l'état actuel des recherches, nous sommes maîtres de placer la composition du poème jusque vers 1141, date à laquelle est attestée l'existence d'une version allemande. Comme cette traduction ne dut pas être immédiate, si vraiment la Chanson de Roland a suivi la prise de Saragosse, elle l'a suivie presque tout de suite et elle doit y faire des allusions assez claires et assez nombreuses pour vérifier notre supposition.

Négligeons les allusions à l'état du monde féodal à cette date. Il en est pourtant de bien frappantes : Geoffroy d'Anjou est gonfalonier de Charlemagne ; or, porter l'étendard est l'office propre du sénéchal de France et la maison d'Anjou revendiqua précisément cette grande charge vers 1120.

Bornons-nous aux rapprochements que fournissent les guerres d'Espagne. Ils donnent à des passages du poème qui semblaient de pure fantaisie, un sens précis.

La prise de Saragosse est l'aboutissement de longs efforts. Déjà, en 1064, Guy-Geoffroy, comte de Poitiers, a pris Barbastro, exploit d'un retentissement immense et qui fait l'objet de toute une chanson de geste. Une à une, les croisés français aident les montagnards chrétiens à enlever les forteresses sarrasines qui ferment les vallées pyrénéennes et empêchent de déboucher dans la plaine de l'Èbre. Sur la Sègre, Napal est enlevé en 1092 et Balaguer en 1106. Le dernier prince indépendant de Saragosse, Al Mostain, qui a envahi la Navarre, est battu et tué au retour, le 25 janvier 1110, à Valtierra, près de Tudela, et Tudela, la forte ville qui commande le cours de l'Èbre en amont de Saragosse, est prise en 1114 par Rotrou de Perche. Voilà quelques-unes des victoires préliminaires qui jalonnent la reconquête.

Maintenant écoutons Roland au conseil de Charlemagne, quand il veut empêcher l'empereur de croire à la soumission du roi Marsile et de lui accorder un armistice prématuré. Il résume la campagne de sept ans qu'il vient de faire :

Set anz ad pleins qu'en Espaigne venimes
Je vos conquis et Noples e Commibles,
Pris ai Valtierre e la terre de Pime
E Balasgued e Tusle e Sezilie.

Napal, Valtierra, Blaguer et Tudela ! Ce discours a la précision topographique d'un communiqué. C'est le front d'Aragon pendant les campagnes qui ont précédé la reddition de Saragosse qu'il nous décrit. M. Boissonnade a entrepris d'identifier les autres noms, plus obscurs et défigurés. Il reconnaît de bonne grâce que, de ces identifications prises isolément, plusieurs sont douteuses, mais tant de rapprochements si probables ne peuvent être tous l'effet du hasard.

Les Français du moyen âge transformaient énergiquement en les prononçant les noms des pays étrangers ; les copistes les estropiaient à merveille, surtout quand c'étaient des noms peu notoires. C'est miracle qu'on en puisse encore tant reconnaître avec certitude et tant en deviner. La preuve est faite que, loin de semer des noms de fantaisie dans un pays de chimère, Turold a minutieusement décrit le pays de Saragosse, et si nous connaissions l'Aragon du douzième siècle aussi bien que la Touraine du seizième, nous reconnaîtrions chaque lieu de la Chanson de Roland aussi précisément que nous retrouvons dans la guerre pichrocoline les villages, les fermes et les manoirs du Chinonais.

Cette connaissance du pays n'est possible qu'à un trouvère qui y a vécu après la conquête. Ayant ainsi retrouvé le théâtre oublié des exploits qui inspirèrent Turold, n'allons-nous pas, sur ce théâtre, rencontrer Turold lui-même?

Le 22 septembre 1128, don Inigo, abbé de Notre-Dame de Tudéla, dont Rotrou de Perche est comte, cède à deux clercs, pour en faire une église, une ancienne mosquée près la porte de Saragosse. Toute une petite Normandie transportée aux bords de l'Èbre apparaît, rien qu'à lire les noms des chevaliers qui sont témoins de l'acte : Godefroy d'Argentan, Siefried d'Escures, Cauf de Lisieux, Guillaume Bordet, alcade du château et fils de ce Robert Bordet qui fut prince de Tarragone.

Quant aux deux clercs concessionnaires, ce sont : Roger de Say, qui porte le nom d'une grande famille féodale normande, et son confrère Wilhelmus Turoldus. Ce clerc au nom normand installé au fief de Rotrou de Perche est-il le même que le trouvère si dévot à Saint-Michel-du-Péril, qui donne à Roland comme vassal préféré un chevalier du pays d'Avranches, Gauthier de l'Hum, et qui baptise la

reine Bramimonde convertie du nom de Juliane que portait la comtesse Juliane de Laigle, sœur de Rotrou et mère de Marguerite de Navarre, comme s'il voulait dédier son poème à la maison de Perche?

M. Boissonnade a le scrupule de ne pas nous imposer l'identification que sa découverte suggère ; il dit seulement : « Si l'on supposait qu'il ne nous reste de Chateaubriand qu'un nom, qu'on n'eût d'autres renseignements sur sa personnalité et sa vie que ceux d'un seul ouvrage, tel que les *Natchez*, et qu'en un seul document précis on eût la preuve du séjour en Amérique d'un homonyme du célèbre écrivain, ne pourrions-nous pas admettre qu'entre le Français émigré qui passa quelque temps aux États-Unis et l'auteur qui a écrit ce roman célèbre, il y avait identité? » Après tant d'érudition, d'ingéniosité, de recherches et de trouvailles, on n'a pas raison avec plus de sobriété.

M. de Roux

L'HISTOIRE

LE CELTISME ET NOS ORIGINES HISTORIQUES

Les études d'ensemble sur la préhistoire et l'histoire ancienne de notre pays se multiplient. Dans l'espace de quelques mois, nous avons vu paraître *les Hommes fossiles* de Boule, *la Préhistoire* du docteur Capitan, *les Religions de la préhistoire* du père Mainage, *les Indo-Européens* du professeur Carnoy (Université de Louvain), *les Gaulois* d'Albert Grenier, et l'abbé Breuil nous annonce une réédition, revue, du *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* du regretté Déchelette. Enfin M. Camille Jullian, dégageant pour le grand public les conclusions de sa monumentale *Histoire de la Gaule*, nous montre, *de la Gaule à la France*, l'antiquité immémoriale et la continuité de notre être national. Nous voudrions résumer en quelques pages les résultats de cette vaste enquête, en prenant pour base l'ouvrage de M. Jullian.

Le livre de M. Jullian est une œuvre de large synthèse historique, se réclamant des leçons et des méthodes de Fustel de Coulanges. On connaît l'admirable définition de la patrie par Fustel. M. Jullian la reprend et la développe, non sans lui imprimer ses idées personnelles : « Elle est, cette patrie, le résultat d'une longue, lente et patiente élaboration. Ce n'est pas la Révolution qui a créé la France, et ce n'est pas davantage la monarchie. Nous ne sommes pas uniquement les fils intellectuels du moyen âge ou de la Rome latine, et nous n'avons pas non plus le droit de revendiquer pour notre ascendance seulement les Celtes ou les Ligures. » — Et toute sa démonstration

tend à nous présenter la formation de l'entité française comme une œuvre essentiellement collective, anonyme, en profondeur. Aucune genèse n'est plus anti-intellectualiste. Les grandes forces intellectuelles, les principes d'ordre, de logique et de raison, — latinité, catholicisme, monarchie capétienne, — sont niés ou réduits à un rôle secondaire. Ne dirait-on pas, transposées dans le domaine de l'histoire, ces théories monistes, non exemptes d'ailleurs d'un curieux mysticisme, où l'on voit la matière s'éveiller d'elle-même à la vie et s'organiser du dedans, sous l'action de je ne sais quel inconscient mêlé à son limon?

Hâtons-nous de reconnaître que, dans le cas de la Gaule, nous nous trouvons, en effet, en présence d'un véritable facteur interne d'organisation : le cadre géographique. Comme tous les géographes l'ont remarqué, c'était, dessiné d'avance, le plan idéal d'un organisme vivant. Dans ce cadre prédestiné, la vie humaine devait apparaître très tôt, dès le chelléen (environ cent mille ans avant notre ère, d'après Capitan), et M. Jullian nous la montrera progressant depuis lors en une création continue. Mais il y a, entre le peuplement d'un pays et son accession au rang de nation, la même différence qu'entre la pensée élémentaire et la pleine conscience. Qu'il nous soit donc permis de distinguer entre les éléments qui constituèrent *la matière* de notre race, et ceux qui vinrent *animer* cette matière, lui donner sa *forme.*

*
* *

M. Jullian fait avec raison remonter nos origines au paléolithique. Mais avons-nous le droit de faire entrer en ligne de compte les hommes du chelléen, de l'acheuléen et du moustiérien, qui, d'après les hypothèses d'Osborn et de Capitan, vivaient entre cent mille et cinquante mille avant notre ère? Ces hommes, qui appartenaient à une race très inférieure, se rattachaient sans doute au type de Néanderthal, que le docteur Capitan suppose venu d'Afrique, et dont les abbés Bouyssonie et Bardon ont découvert en 1908 un squelette bien conservé à la Chapelle-aux-Saints. Or, d'après Boule, l'homme de Néanderthal se serait éteint sans descendance à la fin de la quatrième période glaciaire, de sorte que nos plus lointaines racines pré-celtiques ne plongeraient pas plus bas que l'aurignacien (soit vingt-cinq mille ans avant notre ère).

La race qui apparaît alors est connue sous le nom de race de Cro-Magnon. C'est une grande et belle race dolichocéphale qui, d'après l'abbé Breuil, serait venue de l'Asie occidentale en France par l'Afrique du Nord, la Sicile et l'Italie. A l'époque suivante, les Cro-Magnons

furent rejoints par une race très voisine, celle de Solutré, que l'abbé Breuil fait venir de l'Orient par la Hongrie. Enfin, au magdalénien, c'est-à-dire à l'âge du renne (16000-12000, d'après Capitan), nous voyons, à côté des grands dolichocéphales de Cro-Magnon, toujours prédominants, des dolichocéphales de petite taille, les hommes de Chancelade qu'on suppose descendus du Nord.

C'est à la race de Cro-Magnon, aux aurignaciens, que la région française doit sa première civilisation, civilisation qui se développa encore au magdalénien. L'art de cette lointaine époque, tel qu'il nous apparaît dans les publications de l'abbé Breuil, peut soutenir la comparaison avec celui des plus belles périodes historiques. Les troglodytes qui peignaient sur la paroi des cavernes ou qui sculptaient sur ivoire ou sur bois de renne les rennes, les bisons, les chevaux, les mammouths de Grèze, de Combarelles, de Font-de-Gaume, du Mas d'Azil, de Lortet et de Teyjat, n'étaient pas indignes des grands animaliers assyriens ou chinois. Mais il y a plus. On ne saurait attribuer à des primitifs le culte de l'art pour l'art : comme l'a démontré le père Mainage, les fresques de nos cavernes paléolithiques dénotent chez leurs auteurs des préoccupations proprement religieuses.

La civilisation aurignaco-magdalénienne prit fin à l'avènement du néolithique (environ 10000 avant notre ère). Les deux races qui lui avaient donné naissance cédèrent le terrain. La race de Chancelade remonta vers le nord, à la suite du renne, et se fondit sans doute parmi les Hyperboréens. La race de Cro-Magnon ne disparut pas entièrement, puisqu'on croit en retrouver des survivances parmi les Guanches des Canaries et les Kabyles, voire chez certaines populations de la Dordogne. Mais elle ne subsista qu'à l'état sporadique. A la place de ces vieilles tribus, deux races nouvelles apparurent sur notre sol : la race méditerranéenne et la race alpine ou cévenole. La première, formée de dolichocéphales bruns de petite taille, venait sans doute, comme les Cro-Magnons (auxquels elle était vraisemblablement apparentée), de l'Asie occidentale, par l'Afrique du Nord et l'Italie. Elle peupla l'Italie, l'Espagne et le sud de la France. Quant à la race alpine (qui peuple aujourd'hui la région des Alpes, le Massif central, la Bretagne et les Vosges), elle représente la première infiltration de brachycéphales dans notre pays. D'après Boule et Capitan, ces nouveaux venus arrivaient, par la mer Noire et le Danube, de l'Asie centrale, patrie de tous les brachycéphales. — Ces deux races apportaient d'Asie une civilisation nouvelle qui, bien que marquant une régression artistique sur le magdalénien, représentait au point de vue de l'outillage un immense progrès. Les néolithiques en effet

n'introduisirent pas seulement l'usage et même « la grande industrie de la pierre polie » (atelier du Grand-Pressigny), mais aussi la céramique, la domestication des animaux, l'agriculture, les grandes constructions funéraires (mégalithes) et les premières agglomérations urbaines (camps de Catenoy et de Chassey).

A côté des Méditerranéens et des Alpins, l'Europe néolithique renfermait une troisième race, la race *nordique*, formée de grands dolichocéphales blonds que M. Boule nous montre habitant à cette époque l'Allemagne, la Pologne et la Bohème. Or, ce sont là précisément les régions que M. Grenier nous donne comme le berceau des langues indo-européennes. D'après ce savant, l'origine de la famille linguistique indo-européenne devrait être recherchée, vers 3000 avant notre ère, dans une région bornée à l'est par la ligne Königsberg-Odessa, au sud par les Alpes, à l'ouest par le Rhin. Est-ce à dire que les langues indo-européennes aient exactement correspondu à la race nordique? Non, car il n'y a presque jamais concordance absolue entre les caractères somatiques et les phénomènes linguistiques : M. Grenier considère plutôt l'unité indo-européenne primitive comme une unité politique, un groupement de tribus plus ou moins hétérogènes qui auraient adopté et propagé une langue commune. M. Carnoy (qui d'ailleurs situe les origines indo-européennes plus à l'est, en Russie méridionale), a reconstitué par la philologie comparée la civilisation de ces premiers Indo-Européens, — civilisation de pasteurs (notamment d'éleveurs de chevaux), qui, comme tous les néolithiques, connaissaient aussi l'agriculture. Quant à la religion de ces tribus, elle reposait sur l'adoration d'un Dieu céleste dont on retrouve le nom chez la plupart des peuples indo-européens historiques (*Dyaûs pitar* ou *Divo Asura* chez les Indiens, *Ahura Mazda* chez les Iraniens, *Zeus patèr* chez les Grecs, *Jupiter* chez les Latins, etc.).

D'après Carnoy et Grenier, l'unité indo-européenne se brisa entre 2500 et 2000, au moment et peut-être par suite de la découverte du cuivre. Une partie des Indo-Européens se dirigèrent vers le sud-est : les Indo-Iraniens (Aryas) vers l'Asie par la Russie méridionale et le Caucase, les ancêtres des Hellènes vers le Danube et les Balkans. Mais, d'autre part, des tribus brachycéphales venues de France et de Suisse pénétrèrent en Allemagne et s'y mêlèrent aux Indo-Européens restés au pays natal. De ce mélange de races naquit un peuple composite qui s'étendit de la Garonne à l'Elbe et auquel MM. Jullian et Grenier donnent le nom de Ligures. D'après ce que nous savons des noms de lieux ligures, ce peuple parlait une langue indo-européenne, mais sans doute son indo-européanisme allait-il en se dégra-

dant du nord-est au sud-ouest, plus dense sur la Baltique, plus superficiel en Provence. M. Jullian, qui nous trace un tableau enchanteur de la civilisation ligure (à la vérité connue par quelques lignes, à peine, des historiens classiques), rattache à cette époque l'institution des druides. Il appelle l'époque des Ligures, laquelle correspond à peu près à l'âge du bronze (2000-1000), « l'époque des prêtres-rois ». Il pourrait aussi bien l'appeler l'âge d'or. Car ces lointains ancêtres auraient eu toutes les vertus, y compris un pacifisme idyllique, — le pacifisme des sauvages de Rousseau, — et des sentiments d'une religiosité digne de Chateaubriand : ne venaient-ils pas de toute la Gaule se faire enterrer sous les mégalithes bretons pour y faire bercer leur dernier sommeil par la chanson des flots?

Dans « l'empire ligure », deux centres d'attraction particuliers étaient apparus : celui de la zone dite des tumuli dans l'Allemagne occidentale, et celui d'Unétic, en Bohême. D'après Grenier, les gens des tumuli auraient donné naissance aux Celtes, ceux d'Unétic aux Italiques. Sous l'influence de la première industrie du fer (hallstattien), les Celtes et les Italiques auraient brisé l'unité de « l'empire ligure ». Tandis que les seconds descendaient vers l'Italie, les Celtes se rendirent maîtres de toute l'Allemagne transrhénane, et, sans doute, s'étendirent aussi à partir de l'an 900 sur la rive gauche du Rhin, dans le futur Belgicum. L'occupation de la France actuelle par les Celtes paraît avoir commencé vers 600 et s'être poursuivie durant la dernière partie du halstattien pour s'achever à la première époque de la Tène (autour de 450). D'après Jullian et Grenier, cette occupation fut le résultat d'une pénétration insensible, facilitée par le fait que les anciens occupants du pays, les Ligures, étaient de même race que les nouveaux arrivants. Vers 300, un arrière-ban celtique resté sur la rive droite du Rhin, les Belges, franchit le fleuve et occupa le nord-est de la Gaule et l'Angleterre. D'autre part, des tribus celtiques s'étaient déjà établies en Espagne (autour de 450), dans l'Italie du Nord (396) et sur le Danube. Mais vers 300 les Germains (qui descendaient peut-être de Scandinavie) arrachèrent aux Celtes l'Allemagne du nord ; au deuxième siècle avant Jésus-Christ, ces nouveaux envahisseurs occupèrent de même l'Allemagne du sud jusqu'au Rhin et au Danube. Comme les Romains firent dans le même temps la conquête de la Cisalpine, le pays celtique se trouva limité à la Gaule transalpine.

* * *

Comme on le voit, les populations de la Gaule historique étaient d'origine très diverse. Sans parler des débris des paléolithiques, elles

renfermaient un fort contingent des deux races néolithiques : Alpins, refoulés dans les régions montagneuses, et Méditerranéens représentés par les Ibères (Basques?) du sud-ouest. Quant aux Celtes, ils étaient de leur côté formés d'un mélange de Nordiques et d'Alpins. Et les Ligures, ces Proto-Celtes qui avaient conservé un territoire à eux dans le sud-est, étaient encore plus mélangés. Il n'en est pas moins vrai que les Celtes qui dominaient politiquement les autres éléments formaient, au point de vue de la langue et de la civilisation, un groupe homogène, d'un indo-européanisme très pur, qui assimila rapidement tout le pays (une des régions les plus profondément celtisées fut l'Arvernie, la future patrie de Vercingétorix, qui restait pourtant la citadelle de la race alpine). Sous l'influence celtique, il se constitua vraiment, du Rhin à l'Océan et à la Méditerranée, une *race* gauloise (le mot race étant pris ici dans le sens de race *historique*), d'une individualité aussi accusée que celle de la race grecque ou de la race italiote.

Mais cette individualité ethnique était-elle suffisante pour élever la Gaule jusqu'à l'être politique et à la pleine conscience nationale? MM. Jullian et Grenier nous l'affirment avec une grande chaleur de conviction. Ils font valoir que les Gaulois possédaient avec le druidisme un ensemble de croyances très nobles, susceptibles de servir de base à leur développement ultérieur ; que ce développement, arrêté net par la conquête romaine, n'eût pas manqué de se produire sous l'influence discrète de l'hellénisme massaliote ; et qu'au point de vue politique, ce fut précisément à l'heure où la Gaule était sur le point de constituer son unité, que cette unité fut brisée par César.

Il est certain que l'enseignement des druides renfermait certaines doctrines spiritualistes. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme liée pour eux au dogme de la transmigration. Mais dans l'état de nos connaissances, il semble qu'il s'agisse simplement là des vieilles croyances animistes, communes à tous les Indo-Européens primitifs (cf. Carnoy, *les Indo-Européens*, 222-240). La notion de l'âme-souffle (*âtman*, *animus*) et celle de sa survie et de sa transmigration se retrouvent partout. On n'a guère l'impression que les druides aient élaboré en formes originales ces vieilles croyances panaryennes. Quant à ce que nous savons de leurs préceptes moraux (éloge de la bravoure, de la loyauté, de la générosité), c'est encore là un fonds commun à toutes les races indo-européennes depuis les Perses d'Hérodote jusqu'aux kchatryas des *Lois de Manou*. En revanche le druidisme comportait des sacrifices humains, et M. Jullian a beau nous affirmer que l'immolation des victimes était un grand honneur pour elles, sa plaidoirie, qui vaudrait aussi bien pour des Dahoméens ou des Aztèques, n'arrive que difficilement à nous convaincre.

De l'éveil intellectuel des Gaulois, de leur poésie, notamment, il est permis de tout supposer, car nous ne savons pratiquement rien. Il est fort possible qu'à l'exemple des Germains et des Scandinaves ils aient possédé un cycle d'épopées magnifiques, transmises oralement par les druides. En réalité, c'est une pure hypothèse, puisque les cycles gallois et irlandais ne datent que du moyen âge et n'ont aucun rapport avec le passé de la Gaule. A vouloir imaginer ce que nous ignorons, ne risquerions-nous pas de tomber dans l'ossianisme? Le passé celtique que nous reconstituerions rappellerait la Germanie de Tacite ou l'Allemagne de Mme de Staël. Des voix autorisées nous ont naguère mis en garde contre le mirage oriental. Mais les jeux des aurores boréales valent ceux de la lumière dans le désert et le mirage nordique a, lui aussi, ses périls.

La question qui se pose dépasse en effet les limites du celtisme. Il s'agit de savoir si les peuples indo-européens, habitants primitifs de l'Europe septentrionale, pouvaient parvenir à la civilisation matérielle sans se laisser profondément pénétrer, soit à titre de conquérants, soit à titre de vaincus, par les vieilles races cultivées du monde méditerranéen. Sans doute la société indo-européenne primitive, telle que M. Carnoy la reconstitue par la philologie comparée, nous semble, au point de vue intellectuel et moral, pleine de promesses magnifiques. Mais ces promesses, les Indo-Européens n'ont pu les tenir que là où leur génie a été fécondé par le contact des anciens empires méridionaux. Ce fut le cas des Italiques, des Hellènes et des Iraniens, respectivement policés par les Méditerranéens, les Egéens et les Chaldéo-Assyriens. Quant aux Indiens qui semblent faire exception, c'est le climat qui, pour eux, a fait office d'adaptateur, la transplantation des Aryas dans le milieu tropical ayant hâté de plusieurs siècles leur maturité intellectuelle. Mais les peuples indo-européens demeurés sous le climat natal — les Germains et les Slaves — sont restés des barbares jusqu'au jour où ils ont accepté, directement ou par intermédiaire, l'influence méditerranéenne.

Cette influence, il est vrai, M. Jullian estime que les Gaulois pouvaient la recevoir des Grecs de Marseille dont le rayonnement pacifique n'eût pas, comme la tutelle romaine, supprimé l'originalité celtique. Mais l'établissement des Phocéens en Provence coïncide sensiblement avec l'expansion des Celtes en Gaule. La cohabitation des deux peuples a duré six siècles. Or, durant tout ce temps, l'association gréco-celtique n'a rien produit qu'un grossier monnayage. Mieux vaudrait parler de la collaboration des Grecs avec les Scythes du Bosphore cimmérien qui nous a au moins laissé de belles pièces d'orfèvrerie. Au reste, l'hellénisme était-il capable d'agir efficacement

sur les barbares du nord? Son action, on l'oublie trop, ne s'est réellement fait sentir que dans les pays de vieille culture, Asie Mineure, Syrie, Égypte, Italie, Iran, Inde bouddhique. Mais sur les peuples du nord, l'empreinte de la civilisation grecque se réduit à bien peu de chose : l'exemple des Scythes, des Illyriens, des Thraces, est caractéristique à cet égard.

Enfin la grande question : sans l'appui des légions, la Gaule possédait-elle une cohésion suffisante pour résister à la pression germanique? Certes l'émouvante épopée de Vercingétorix atteste l'existence chez les Gaulois d'un sentiment national très réel. Mais ce sentiment avait les mêmes limites que le sentiment panhellénique au cinquième siècle. L'assemblée générale des Gaules rappelle les amphictyonies. Or, ni Olympie ni Delphes n'ont arrêté les Grecs sur la voie du suicide national. Les Gaulois étaient-ils plus capables que les Grecs d'arriver à cette conscience nationale, non plus diffuse et intermittente, mais permanente et lucide, qui crée et maintient les États unitaires? Ne parlons pas de « l'empire biturige » d'Ambigat : nous ne savons même pas s'il a réellement existé. « L'empire arverne » des Luern et des Bituit (que M. Jullian trouve supérieurs à Cyrus et à Alexandre) devait être singulièrement fragile puisqu'il se brisa au premier choc. La nouvelle hégémonie arverne, celle de Vercingétorix, fut une dictature démocratique, analogue à celle d'Athènes après Salamine, et qui, en cas de victoire, n'eût guère duré plus longtemps que l'hégémonie athénienne en Grèce. Eduens et Arvernes, Rèmes et Belges se montraient aussi incapables d'une association durable qu'Athènes, Sparte, Thèbes et Corinthe. C'est à peine si les Grecs avaient pu s'unir quelques semaines contre les barbares ; ils se divisèrent si vite que ce furent finalement les barbares qui terminèrent à leur profit les guerres médiques (traité d'Antalcidas) et qu'il fallut l'intervention du Macédonien pour délivrer l'Ionie. De même les Gaulois ne réussirent à se fédérer ni contre les Cimbres ni contre Arioviste. Tout au contraire, comme les Grecs du quatrième siècle, ils invitèrent eux-mêmes les barbares à intervenir dans leurs querelles : ce furent les Helvètes qui livrèrent aux Cimbres le passage du Rhin, et les Séquanes qui appelèrent Arioviste. Si bien que, par deux fois en un siècle, la Gaule faillit être conquise par les Germains et qu'elle ne dut son salut qu'à une double intervention romaine, — celle de Marius, — celle de César.

Or, le péril, ici, n'était pas seulement politique, il était aussi ethnique. Sans doute le caractère gaulois s'était profondément différencié du caractère germanique. La vivacité de l'esprit celte contrastait déjà avec la lourdeur des Allemagnes. Mais enfin le fossé entre

les deux races n'était pas infranchissable. Il y avait dans le Belgicum des tribus dont on ne savait si elles étaient belges ou germaniques. Un mouvement de marée amenait périodiquement d'outre-Rhin de nouvelles vagues d'invasion nordiques, toutes plus ou moins apparentées. Des Ligures aux Celtes, des Celtes aux Belges le passage était insensible. Entre les Belges et les Cimbres il y avait sans doute aussi des points de contact, puisque des tribus gauloises s'étaient jointes à ces derniers et que certains historiens se demandent si une bonne partie des soi-disant Cimbres n'étaient pas encore des Gaulois transrhénans. Et des Cimbres on fût passé aux Suèves, aux Sicambres, à toutes les hordes de la forêt germanique. Nous représentons-nous les destinées de notre pays si Clovis avait succédé directement à Arioviste? La France tout entière serait aujourd'hui un *Westreich*, une Allemagne occidentale. Pour couper sur le Rhin les ponts qui existaient encore entre le celtisme et le germanisme, il fallait la hache des légionnaires.

*
* *

A défaut d'un principe interne d'organisation, que restait-il à la Gaule de ce qu'il faut pour constituer une patrie? Il lui restait une matière humaine splendide, une belle race, robuste, honnête, intelligente, à la fois équilibrée et vive, un alliage formé des meilleurs éléments nordiques, méditerranéens et montagnards, associés par la communauté d'un indo-européanisme très pur. La Gaule chevelue était une virtualité magnifique.

Ce furent les Romains qui réalisèrent cette virtualité. Ce furent eux qui coulèrent ce noble métal dans le moule d'une unité indestructible. Et sans doute nous regrettons avec M. Jullian que le génie gaulois ait ainsi perdu de sa souplesse et de son originalité, que la Gaule ait oublié jusqu'à l'usage de sa langue : les langues celtiques que nous connaissons sont si pleines de rêve, d'idéalisme, d'impalpable poésie ! Mais, d'autre part, ce n'est pas un mince avantage que la participation au génie logique des langues latines, ces grandes dispensatrices d'ordre intellectuel. Et surtout, au point de vue politique, nous préférons pour notre pays le sort de la Gaule romanisée à celui de l'Irlande à qui la discipline romaine a si cruellemment fait défaut. Si l'Irlande n'est devenue un être politique qu'en 1922, mille ans après la France, c'est que Rome lui a manqué. Le celtisme en Irlande est resté durant tout le moyen âge ce qu'était l'hellénisme dans la Grèce ancienne, — une culture charmante, une patrie sentimentale, tout ce qu'on voudra, sauf la base d'un État viable.

Partout ailleurs en Europe, on discerne aux assises de toute cons-

truction la marque des bâtisseurs romains. — En Orient : malgré la supériorité de sa civilisation, la Grèce ancienne, n'avait pas su s'élever au-dessus de la cité. Le cadre impérial qu'Alexandre avait vainement tenté de lui donner lui fut légué par Rome ; l'empire byzantin, ce fut le panhellénisme enfin réalisé pour les Grecs par les derniers Romains. — En Germanie : les Germains restèrent à l'état de hordes, jusqu'au jour où un empereur romain — Charlemagne — leur imposa de vive force l'idée latine de l'État. — Chez les Slaves eux-mêmes : les peuples slaves reçurent l'idée politique, les uns par le Saint-Empire, les autres par Byzance, dans les deux cas par Rome. Quel que soit l'intermédiaire, nous retrouvons, à la base de toutes les nations européennes, le *fait romain.* L'immense avantage de notre pays, c'est d'avoir été romanisé directement et huit siècles avant les Allemagnes. Cette avance de huit siècles que la Gaule a prise dans la voie de l'ordre romain, aucun progrès matériel ne permettra au germanisme de la regagner.

Durant quatre siècles, l'histoire de l'empire romain ne fut plus autre chose qu'une *Veillée sur le Rhin.* Avec Rome c'était tout le vieux monde, de l'Espagne à l'Asie Mineure, de l'Illyrie à l'Afrique, qui venait aider la Gaule à monter cette garde. Au début, quand les Gaulois avaient songé à secouer le joug, le Germain avait failli profiter de leur imprudence : Civilis fut sur le point de recommencer Arioviste. Les Gaulois insurgés ne tardèrent pas à discerner le jeu de leur redoutable allié, et, de leur propre mouvement, ils rentrèrent dans le giron de l'Empire. Plus tard, au milieu du troisième siècle, quand Rome abandonna momentanément les Gaulois à eux-mêmes, ceux-ci n'eurent d'autre préoccupation que de s'organiser en latinité autonome pour garder le Rhin. Cette latinité autonome des Gaules tournée face au Rhin, qui ne voit que c'est déjà la France?

Songeons d'ailleurs au chaos dans lequel faillit tomber notre pays quand la barrière romaine céda sur le Rhin et l'ordre romain à l'intérieur. Seule la discipline catholique, c'est-à-dire la nouvelle Rome héritière de l'ancienne, arrêta l'anarchie et maintint, à travers tous les partages mérovingiens ou carolingiens, la culture latine et l'unité morale des Gaules, en attendant que les rois capétiens, « empereurs chez eux », entreprissent leur grande œuvre de reconstruction territoriale.

*
* *

Enfin, si l'on songe à la formation de la pensée française, qui ne voit ce qu'eût perdu notre pays à ne point passer par les écoles latines? Le génie de Rome était fait d'ordre intellectuel, de solidité juridique,

d'universalité doctrinale. D'après ce que les écrivains anciens nous ont dit des Gaulois et ce que nous savons du caractère des populations « celtiques » modernes, l'âme celte se distinguait au contraire par sa sensibilité, son penchant à la rêverie, sa fantaisie ailée. Or le secret de l'esprit français réside précisément dans l'intime association et le parfait équilibre de ces deux tendances. Détournez l'onde d'une de ces deux sources, le fleuve français n'est plus le fleuve français. Cela est si vrai que nos deux grands siècles nationaux, le treizième et le dix-septième, sont ceux où la discipline latine a été chez nous la plus forte.

« Qu'on ne me parle plus du génie latin, s'écrie M. Jullian, qu'on ne fasse plus de la France l'élève et l'héritière de ce génie ! » — A ce compte il faudrait rayer Bossuet de notre histoire. Et je crois bien que la pensée française commencerait à Rousseau.

René Grousset.

Les avertissements d'un diplomate : Souvenirs inédits du comte de Bourqueney.

Lorsque M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France et ambassadeur du roi près Sa Majeste Britannique, arriva à Londres le 5 avril 1822, il fut accueilli avec la plus « noble politesse » par ses collaborateurs, au nombre desquels se trouvait un secrétaire de vingt-trois ans, M. de Bourqueney, qui, en dépit de sa jeunesse, pouvait presque passer pour un ancien dans la carrière puisqu'il avait débuté en avril 1816, comme attaché à la légation de France aux États-Unis.

M. de Bourqueney n'était pas le premier diplomate de sa famille. Son grand-père maternel, M. de Rivière, avait été avant 1789 conseiller de la légation de Saxe près la cour de France, mais il devait lui-même occuper des postes beaucoup plus importants et beaucoup plus lourds.

En juin 1823, Chateaubriand appelé au ministère des Affaires étrangères le nomme second secrétaire en Suisse, ayant, dit-il pressenti « qu'il y avait dans ce jeune homme l'étoffe d'un véritable homme d'État ». Mais il ne devait séjourner qu'un an à Berne : peu de jours après la disgrâce de son protecteur, il était lui-même remplacé. Chateaubriand reprenait son ancienne place aux *Débats* et y faisait entrer son jeune ami. Pendant dix ans, M. de Bourqueney rédigea le bulletin de politique étrangère. Cette longue période passée au journal des Bertin ne fut pas pour lui du temps perdu : il y apprit à présenter les questions les plus compliquées d'une manière

simple et directe, il y entra en rapport avec nombre de personnages utiles ; il s'y concilia l'estime et l'amitié des chefs de l'opposition libérale. Portés au pouvoir par la révolution de 1830, ceux-ci n'oublièrent pas leur collaborateur, qui fut, successivement, nommé maître des requêtes au conseil d'État, attaché du cabinet de M. de Rigny, alors ministre des Affaires étrangères, et enfin renvoyé à Londres auprès du général Sébastiani en qualité de premier secrétaire.

Il y reste comme chargé d'affaires en 1840-41 pendant la pénible crise d'Orient et négocie heureusement, en dépit d'énormes difficultés, la convention des Détroits. On le charge de l'appliquer et on l'envoie à Constantinople ministre plénipotentiaire, puis ambassadeur et conseiller d'État honoraire.

Mis en disponibilité en 1848 par le gouvernement républicain, M. de Bourqueney se tient à l'écart de la politique jusqu'en 1853. A ce moment, le ministre impérial Drouin de Lhuys parvint à vaincre ses répugnances politiques et lui fait accepter l'ambassade de Vienne, alors le poste le plus important de notre diplomatie, celui d'où on surveillait tous les mouvements de l'Europe, aussi bien les convulsions maladives de l'empire turc que les agitations nationalistes d'Italie et d'Allemagne. Il y demeura jusqu'à la rupture de 1859 et la guerre d'Italie. Dans l'intervalle il avait siégé au congrès de Paris, qui mit fin à la guerre de Crimée, en qualité de second représentant de la France, les dignités des premiers plénipotentiaires étant réservées aux ministres des Affaires étrangères des diverses puissances. Il rapporta les propositions les plus importantes et rédigea les actes essentiels. Napoléon III le récompensa de ses éminents services en le nommant sénateur. Il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis deux ans.

M. de Bourqueney fut encore plénipotentiaire de France au congrès de Zurich, mais il ne devait plus retourner à Vienne, ni accepter de servir en aucune façon la politique étrangère de l'Empire.

Comme Drouin de Lhuys, comme Walewski, comme tous les bons esprits du moment, il était fermement attaché à la politique traditionnelle de conservation et d'équilibre : intégrité de l'empire turc nécessaire pour contenir les ambitions de la Russie et défendre notre influence en Orient ; morcellement de l'Italie, garantie de l'indépendance pontificale et condition de notre prépondérance méditerranéenne ; morcellement de l'Allemagne, gage indispensable de notre sécurité territoriale ; alliance avec l'Autriche, intéressée au même degré que nous à la division de l'Italie et du maintien de l'anarchique confédération germanique. Jusqu'en 1855, Napoléon III avait paru adopter cette politique, puis il se laissa emporter par le rêve démocratique et révolutionnaire de l'affranchissement des nationalités, sans paraître même redouter que la France serait la première à faire les frais de ses utopies.

Adversaire de ces aventures, M. de Bourqueney essaya d'en détourner l'Empereur. N'y parvenant pas, il se retira et vécut encore dix ans dans la retraite, témoin averti et sans illusion des catastrophes qui se préparaient.

Le comte de Bourqueney a laissé un grand nombre de notes et de souvenirs dont la connaissance serait très précieuse aux historiens. Nous en extrayons ces pages qui se rapportent aux importantes années 1857-1866. — PIERRE GAXOTTE

Avant la guerre d'Italie.

1857-58.

Il faut distinguer le tapage de l'action en diplomatie, surtout dans les questions qui n'impliquent pas le recours aux armes.

L'action est mesurée, mais conséquente ; prudente, mais persévérante. Quelles que soient les solutions, elle ne compromet ni le gouvernement, ni son représentant, elle les laisse libres de reprendre leur œuvre ou de l'abandonner selon les circonstances.

Le tapage les compromet tous deux, pousse les questions mêmes hors des limites qui leur étaient enseignées au début ; si l'agent entraîne son gouvernement, il peut le perdre ; s'il ne l'entraîne pas, il se perd lui-même.

Cette vérité incontestable n'est nulle part plus vraie qu'à Constantinople. L'action patiente y a beaucoup de chances de succès. Le tapage y est presque toujours stérile, ou nous fait payer la victoire du jour par la défaite du lendemain.

La politique de l'Autriche est égoïste. Ce caractère est traditionnel. N'en trouverait-on pas l'explication dans la constitution même de sa souveraineté territoriale? Composée d'éléments si divers de race, de langue et de religion... Les mouvements *généreux* et *généraux* lui sont pour ainsi dire interdits. Ces vibrations qui remuent les nationalités compactes lui sont inconnues. Ses décisions sont toutes d'intérêts et non de sentiments. Ce qui fait battre le cœur d'un Slave n'agite pas celui d'un Allemand et l'Italien reste froid à ce qui passionne l'Allemand ou le Slave. L'Autriche est condamnée à avoir raison auprès de tous, parce qu'elle a besoin de tous pour agir. De là d'abord un respect intéressé, si l'on veut, mais plus scrupuleux que chez les autres gouvernements pour ce qu'elle appelle très haut *le droit*, parce que le droit est de toutes les races et que son empire même contesté finit par prévaloir dans les relations internationales ; ensuite vient le calcul mathématique des intérêts généraux de la communauté ; la décision est dans la balance. C'est une maison politique en commandite.

La politique de l'Autriche ainsi définie, et peut-être expliquée, n'est ni ne doit être populaire hors de ses frontières. Mais j'ai voulu

établir que son égoïsme se composait de qualités et de défauts. Servons-nous des unes et arrangeons-nous pour n'avoir rien à craindre des autres.

L'alliance anglaise passe pour impérieuse, exigeante, tracassière. Ses avantages sont si incontestables que ceux qui ne l'aiment pas sont bien forcés de lui chercher des défauts.

Oui, elle est exigeante si ceux qui la pratiquent de bonne foi se croient obligés de céder au caprice de tel ou tel journal, à l'humeur de tel ou tel homme d'État, au courant de telle ou telle opinion du jour. Mais il y a au-dessus de tout cela en Angleterre, ce que j'appellerais le sentiment public, généralement juste, droit et moral. C'est avec lui qu'il faut rester d'accord, et pour cela naturellement le discerner, quelquefois l'attendre... A ce prix, vous pouvez braver hommes et journaux.

Brouillés avec le sentiment populaire en Angleterre, il n'y a pas d'intérêts qui puissent vous rendre son alliance.

J'ai entendu le prince de Metternich dire qu'il n'avait manqué qu'une seule chose à l'empereur Napoléon pour mourir sur le trône, à lui qui savait et connaissait tout : « Connaître l'Angleterre ! »

La question italienne.

Février 1859.

Y a-t-il une question italienne? oui, à l'état de question spéculative. Mais, à l'état de fait, à l'état de solution par la diplomatie ou par la guerre, il n'y a que celle que nous soulevons nous-mêmes. La preuve est qu'il suffit d'un mot de la France pour qu'il n'y en ait plus, pour qu'il n'y ait plus que celle qui défraie l'imagination ou qui exerce la pensée, et voilà pourquoi l'Europe affamée de repos, la France glorieuse d'une position reconquise ne veulent, ni l'une ni l'autre, se lancer dans des aventures dont le dernier mot n'est presque jamais à celui qui a prononcé le premier.

Nous protestons de notre désir de maintenir la paix, mais alors n'en mettons pas pour l'Autriche le maintien à un prix qu'à sa place, nous n'accepterions pas nous-mêmes.

Nous en avons assez fait ou plutôt assez dit pour lui ramener le sentiment public de l'Allemagne, qui ne lui était rien moins que favorable soit pendant la guerre d'Orient, soit dans les négociations qui l'ont suivie et pour convertir ses plus violents adversaires en partisans déclarés ou timides. Le même phénomène se produit en Angleterre.

D'où ce changement? Est-ce uniquement la crainte que nous reprenions les traditions du premier Empire? Non, il y a quelque chose de plus ou de moins. Il y a pour l'Autriche l'intérêt qui s'attache à une puissance menacée dans ses droits les plus légitimes et qui ne menace personne.

Il y a longtemps à Vienne qu'on prévoit l'orage et qu'on s'y prépare. Je suis obligé d'affirmer que ce sur quoi on a le plus compté un jour de danger réel, c'est ce qu'on trouve déjà quand on n'en est que menacé.

La brochure *Napoléon III et l'Italie* est le développement d'une pensée que j'ai vue naître et croître dans l'esprit de l'Empereur : une confédération italienne sur le modèle de la confédération germanique, un Francfort à Rome et le pape président.

Jetée à l'opinion comme une solution, quand s'agite sérieusement la question du maintien de la paix, non seulement elle ne rassure pas : elle épouvante !

Pour réussir pacifiquement, elle suppose le consentement des États italiens, mais excepté le Piémont qui n'accepterait peut-être pas la présidence du Saint-Siège, il n'y a pas un seul prince italien qui en veuille, pas même celui auquel on destine la présidence et qui, sans aucun doute, la repousserait.

Tirer ses exemples et ses arguments de 1848, c'est comme si la France prenait les propositions de Prague en 1813 comme thème du remaniement des traités européens.

Les princes italiens sont des archiducs ; quand ils disent autre chose, c'est qu'ils ont peur, ils trompent leurs peuples jusqu'au jour où ils croient la vérité sans danger. Cela est un mal. Oui, sans doute, mais cela est. Faut-il le changer par la guerre? Là est la question.

La rupture avec l'Autriche.

14 février 1859.

Ma position personnelle est pleine de troubles ! Je ne peux accepter d'être à Vienne le négociateur d'une négociation impossible.

Je ne puis demander à l'Autriche le sacrifice de ses droits territoriaux en Italie, moi qui ai signé la convention de 1854, qui lui en garantit le respect. (Pour un cas qui ne s'est pas réalisé, il est vrai, mais qui est étranger à la situation de l'Italie.) J'ai donc avant tout à examiner le programme du jour, le thème vrai de la question dite italienne. Je n'irai défendre que ce que je croirai honorable à proposer.

Si ma position personnelle, si mes principes et mes sentiments, connus à Vienne, peuvent faciliter à mon gouvernement le succès d'une négociation délicate, même d'une négociation que, dans mon opinion, on n'aurait pas dû entamer, je lui dois mon concours.

Dans le cas où ma conscience me forcerait de le lui refuser, je dois prendre toutes les précautions pour que ma retraite volontaire ne soit pas à Vienne une révélation de ce que mon devoir est de taire.

Ma personne ne peut être le gage d'une fausse sécurité pour l'Autriche, ma retraite ne doit pas être le canon d'alarme.

Blois, 20 février 1859.

J'arrive de Paris.

J'ai trouvé le comte Walewski fortement, courageusement engagé dans un travail pacifique. Il s'est ouvert avec franchise de ses vœux, de ses luttes, de ses progrès. J'ai vu qu'il comptait sur ma coopération. Je l'ai offerte dans la mesure des forces que m'a laissées le malheur ! Mais j'ai établi que la situation manquait trop de franchise pour que je me décidasse à y entrer avant de la connaître à fond. Ce mystère, l'audience de l'Empereur le percerait.

Le comte Walewski m'a prié de me mettre à la disposition immédiate de Sa Majesté pour mon retour à Vienne, craignant que l'Empereur n'entre trop facilement dans les considérations personnelles qui pourraient m'en faire désirer l'ajournement et m'assurant que la solennité de mon départ donnerait au dernier langage de l'Empereur une précision, une portée modérée et presque conciliante qui servirait utilement la cause de la paix.

Le principe des nationalités.

6 mars 1859.

L'article du *Moniteur* d'hier est un véritable événement. Il doit être tout entier de la main de l'Empereur. C'est une sténographie de sa conversation avec moi. Seulement l'un le lie plus que l'autre.

Même dénégation du désir de vouloir la guerre pour la guerre, mais revendication bien plus explicite d'une liberté d'action, non engagée jusqu'ici par aucune parole, par un seul acte ! Même appel à l'état vrai des préparatifs militaires, même défi d'en signaler un seul qui ne réponde à un état normal, ou que ne justifie la plus vulgaire prudence.

Voici de la détente pour quelque temps ! Mais qu'il y a loin de là à une solution, à un retour de confiance générale.

Nous avons trop joué avec les mots vides et pompeux de nationalité... la seule que nous ayons réellement réveillée jusqu'ici, c'est la nationalité allemande ! Sans une seule arrière-pensée contre l'Allemagne, nous avons rendu au sentiment germanique toute son ancienne vivacité contre la France. Le Rhin met le Pô dans l'ombre !

La paix de Paris avait détruit la sainte Alliance des rois, nous refaisons celle des peuples contre nous et cette fois, ce sont les rois qui suivent !

Que de mal à réparer, si réparation possible il y a ! La Diète germanique croulait depuis 1854 sous le poids de ses divisions intestines et de son impuissance générale. Nous l'avons ressuscitée. Le faisceau demi-rompu se renoue et toutes les puissances secondaires limitrophes se sont déjà trop compromises avec nous, pour ne pas cher-

cher désormais, longtemps au moins, leur propre sécurité dans l'inféodation aux deux grands États de l'Allemagne.

Justice tardive de coupables illusions.

8 mars 1859.

La démission du prince Napoléon est la réponse de la coterie de la guerre à l'article du *Moniteur.* Elle dessine les situations ; pour le moment l'intérêt passe à Turin.

Au nombre des arguments que je recommandais à lord Cowley pour décider le comte Buol à accepter le programme de l'Empereur, comme base de négociations figurait en première ligne la perspective de la chute du comte Cavour. Réduire la question italienne à la revision des traités de l'Autriche avec les Duchés, c'était selon moi assurer une journée des Dupes à Turin ! L'Autriche n'a pas même encore accepté officiellement cette revision et la journée des Dupes commence.

Attendons-nous dans toute la péninsule à l'irritation des espérances déçues ! Comme en Allemagne, nous y serons payés au delà de nos mérites. Nous serons punis d'encouragements que nous n'avons pas donnés au fond, mais que nous n'avons pas eu assez tôt le courage de démentir !

Je ne raye malheureusement pas des chances de l'avenir le poignard d'un fanatique ; c'est presque toujours le dernier mot des questions de nationalité avortées.

Que de fautes, grand Dieu, depuis deux ans !

Je suis loin de regretter l'évolution (car c'en est une) à laquelle le *Moniteur* et la disgrâce du prince Napoléon impriment son véritable caractère, mais je ne m'en dissimule les conséquences ni extérieures ni intérieures.

En France, le prestige de l'infaillibité s'évanouit, les hommes se rapetissent et comme les institutions sont nulles, la foi s'ébranle.

En Europe, on peut être tenté de croire, on dira du moins certainement que notre politique s'est modifiée devant un ensemble de manifestations que nous n'avions pas prévues, devant un refus de concours que nous avions espéré.

L'abîme ira se creusant par la discussion ; le sentiment national désintéressé au début finira par s'émouvoir et la guerre qui n'est pas sortie d'une *question* peut sortir d'un *mot.*

Je n'espère pas assez des hommes qui gouvernent en Autriche pour aider au dénouement pacifique, *sérieusement* pacifique de la situation ! La rancune dominera la politique ; au lieu de nous faire haute et large la porte de sortie, ils nous marchanderont la moindre issue ! Au lieu d'une réconciliation franche, nous aurons une suspension de querelle. Le feu couvera sous la cendre prêt à éclater au moindre incident qui modifiera les situations européennes. C'est une

faute, une grande faute que l'Autriche paiera à son tour comme nous payons déjà la nôtre

Mais la nôtre, grand Dieu ! Entrevoir déjà la nécessité de verser le sang et les trésors de la France sur ces champs de bataille de fantaisie, pour reprendre quoi?... une position européenne évidemment inférieure à celle que nous avait faite la paix de Paris ! Nous répudions la politique de conquêtes ; soit, mais la politique d'influence était acquise ! Nous la jouons de nouveau, comme pour l'unique plaisir de nous exposer à la reperdre... C'est insensé !

Et qui nous a menés là? des avances russes sans portée sérieuse, des billets protestés le jour des échéances?... Quelle revanche de Sébastopol !

La question romaine.

Décembre 1861.

Pour tuer la Papauté, vous vous faites contre elle un argument de ce qu'elle refuse de se suicider. Tuez-la sans phrases ; ce n'est pas beaucoup plus beau ; c'est au moins plus commode

Je suis révolté d'entendre attribuer les difficultés de la question romaine à l'aveugle obstination de la Cour de Rome. Obstination dans quoi? refus de quoi?

Voulez-vous dire qu'elle n'entre pas dans la voie des réformes politiques, civiles, administratives? Mais, la main sur la conscience, croyez-vous qu'en les accordant, elle désarmerait ses adversaires à Turin? Il n'y en a pas un qui le prétende : imitez du moins leur bonne foi.

C'est donc le refus pur et simple d'ouvrir les portes de Rome à un pouvoir supérieur ; c'est son détrônement par ses mains que vous lui demandez et vous la déclarez incorrigible parce qu'elle vous répond : « Détrônez-moi vous-même. »

Ici les mots ont leur valeur parce qu'ils font justice de ces banalités élastiques, qui trompent quelques bons, qui n'absolvent pas les méchants qui s'en servent.

On est *ultramontain* parce qu'on ne veut pas à Rome de pouvoir supérieur à la Papauté. Quel détournement de significations ! Autrefois, on était ultramontain quand on soumettait le pouvoir politique de son pays au pouvoir religieux de Rome. On l'est aujourd'hui en se bornant à demander que le Saint-Siège ne soit pas chassé de Rome. Quand le pape n'y sera plus, le sentiment catholique ne changera pas et il faudra trouver un nouveau mot, s'il n'y a que des plaines entre la France et le dernier asile du chef de notre foi.

Ce ne sont pas les papes qui ont créé le pouvoir temporel, ils s'en sont passés pendant près de dix siècles, ce sont les rois qui l'ont fait et sous l'empire d'une nécessité politique. Ils ne supportaient

pas un pape pris dans une autre nationalité que la leur ; la politique même devenait trop inégale. On a fait du Saint-Siège une souveraineté temporelle, et de celle-là, les sujets devenaient papes sans péril pour leurs voisins. Vous voulez constituer un royaume de vingt-huit millions d'âmes et vous lui donnez à tout jamais le trône de saint Pierre à ajouter au sien ! — C'est insensé !

Décembre 1862.

On reproche à l'occupation indéfinie de Rome de ne pas être une solution et on propose comme telle l'abandon immédiat ou à échéance fixe.

Il y a deux manières de quitter une table de jeu ; c'est de faire Charlemagne ou d'être décavé.

Ce sont aussi deux solutions ; et la seconde est celle de nos adversaires !

L'unité italienne et l'unité allemande.

Novembre 1866.

C'est l'Italie qui, en apprenant au monde entier par tous les événements accomplis chez elle en cinq ans, qu'on pouvait se passer de notre approbation, agir même ouvertement contre nos vœux et nos censures, c'est l'Italie qui a commencé la déchéance politique de la France en Europe.

1866.

L'Angleterre a donné sa démission de puissance continentale dans les affaires générales de l'Europe. Mais il n'y a pas d'école de Manchester qui lui conseille de ne pas rester la première puissance maritime du monde.

La France était la première puissance continentale de l'Europe : elle ne l'est plus après la paix de Prague. Elle ne reconquerra que par la guerre la place qu'elle eût gardée avec les *semblants* d'une lutte et qui en eût même valu la réalité.

Ceux qui ont prédit que l'unité de l'Italie enchaînerait l'unité de l'Allemagne méritent sans doute d'être écoutés avec quelque attention, après la paix de Prague. Leurs adversaires, en repoussant le fait, trouvaient cependant à y opposer, au point de vue de l'influence de la France, l'éternel abîme de l'hostilité de l'Italie et de l'Allemagne. Que pensent-ils de cette unité, sortant d'un pacte entre la race latine et la race germanique, complétée par les victoires de la Prusse et devenue même, à toutes les phases de ces derniers événements, un obstacle aux efforts de notre innocente médiation pour le rétablissement de la paix?

Soyons sérieux, la paix de Prague fait descendre la France de la hauteur de sa position politique militaire. Certes, il lui reste une

grande place dans le monde ; mais ce n'est plus la première... soyons modestes et résignés.

Elle a encore à descendre d'un degré, mais comme puissance catholique. La question romaine nous le réserve !

Triste, bien triste réaction des grandeurs de 1856 et même de 1859 !

Les traités de 1815 avaient organisé l'Allemagne contre la dynastie napoléonienne. La paix de 1866 la constitue contre la France.

L'empereur Napoléon III se venge sur son pays de ce qui avait été fait contre sa famille.

COMTE DE BOURQUENEY.

LES BEAUX-ARTS

LES TRAVAUX RÉCENTS DE LA MUSICOLOGIE FRANÇAISE

Depuis une vingtaine d'années, l'histoire de la musique et des musiciens, l'esthétique et la théorie musicales solllicitent avec une ardeur sans cesse renaissante des esprits curieux de suivre, avec plus d'attention et de fruit que ne le permet la passive audition des concerts, l'extraordinaire développement de la musique.

Ces esprits, encore trop peu nombreux, se sont pénétrés de cette vérité que l'histoire de la musique pouvait apporter une contribution d'extrême importance à l'histoire générale : ils savent de quelle étroite façon la vie musicale d'un peuple se rattache à son évolution politique, sociale et littéraire.

Jusque-là, personne, parmi ceux qui faisaient profession d'aimer la musique, de la comprendre et de répandre par l'analyse ou l'histoire cette intelligence et cet amour, ne soupçonnait qu'il y eût pour cela une règle, une discipline, une méthode. Si vous êtes musicien et qu'un jour de spleen la « musique de l'univers », chère aux romantiques d'outre-Rhin, ne joue pour vous qu'en déplorable mineur, ouvrez les recueils d'histoire musicale de Castil-Blaze, de Scudo ou de Combarieu, et, comme on dit, vous vous relèverez la nuit pour en rire.

En silence, humbles et doux, des hommes se trouvèrent qui étudiaient l'histoire musicale, y découvrant une science et non un prétexte à morceaux de bravoure ou de manuel. Quand, en 1904 Lionel

Dauriac (qui vient de mourir) rassembla ces savants pour les constituer en société, ils connurent leur nombre et comprirent leur force. Ils se rattachèrent à un organisme international. Mais la guerre dispersa le groupe parisien.

Ce groupe s'est récemment reconstitué. Il réunit la plupart des chercheurs curieux et sincères. Son but est l'étude de l'histoire de la musique et des musiciens, de l'esthétique et de la théorie musicale. Les moyens d'action de cette *Société française de musicologie* consistent dans la publication d'un bulletin périodique, de documents, de textes musicaux, de mémoires et d'études. En commun y travaillent des musicologues comme Lionel de La Laurencie, Henry Prunières, André Pirro, Amédée Gastoué, des éditeurs comme Jacques Durand et Maurice Senart, et jusqu'à des amateurs éclairés comme M. Louis Barthou. Sans doute est-il quelque bénédictin qui pâlit sur les neumes au fond d'une lointaine province, et qui n'a auprès de lui qu'oreilles bouchées et cervelles obtuses à qui faire part de ses découvertes : qu'il sache, ce timide esseulé, qu'on entendra sa voix au 45 de la rue La Boétie.

Mais la bonne volonté ne suffit pas toujours. Feu Lavignac, professeur au Conservatoire, eut l'idée de constituer un *corpus* de la science musicale sous la forme d'une *Encyclopédie de la musique.* L'entreprise était louable et grandiose. Elle ne visait à rien de moins qu'à « fixer l'état des connaissances musicales au début du vingtième siècle ». Mais pour mener à bien cet effort de vaste synthèse, il fallait une intelligence ; et Lavignac n'était qu'un brave homme. Il crut avoir tout fait en rassemblant, comme disait son prospectus, vingt-sept professeurs du Conservatoire ou membres du Conseil supérieur, vingt philologues, savants et érudits, des physiciens, des physiologistes, des critiques musicaux, des esthéticiens, des littérateurs et des journalistes (la liste des collaborateurs est source de joie pour les initiés) : il manquait l'esprit directeur. Aujourd'hui que M. Lionel de La Laurencie a remplacé le défunt, on peut espérer que ce travail, qui représente le plus colossal effort qui ait jamais été tenté pour l'histoire musicale, atteindra enfin son but.

La plupart des monographies que renferment aujourd'hui les cinq volumes parus de cette Encyclopédie vont souvent bien au delà du pire, mais quelques-unes sont remarquables. C'est le cas pour l'étude de M. Rouanet sur la musique arabe. Cette étude est, en vérité, la « somme » de tout ce que l'on connaît à l'heure actuelle sur la question : modes, ouçouls, instruments, art maghrébin. Les musicologues n'ont pas été sans remarquer, grâce au judicieux exposé de l'auteur, combien l'art arabe se rapproche des écoles euro-

péennes du seizième et du dix-septième siècle dans la facture mélodique : les thèmes n'y sont que prétexte à ornements que le chanteur ou l'exécutant ajoute à sa guise, selon sa culture ou son goût. Par malheur, la musique arabe, dépourvue de notation, risque de se perdre : les jeunes Arabes musiciens sont plus rares aujourd'hui, et la qualité de leur inspiration perd au contact de l'Europe. Aussi des études comme celle de M. Rouanet sont-elles précieuses non seulement par leur documentation, mais surtout par le regain d'intérêt qu'elles confèrent au sujet traité : si elle incite quelque jeune érudit à poursuivre les mêmes recherches, elle aura contribué à maintenir dans la mémoire des hommes le souvenir d'une des musiques les plus originales qui furent jamais.

Plus accessible est la *Musique dans la comédie de Molière*, étudiée par M. Julien Tiersot. Jadis Castil-Blaze, l'homme de Cavaillon, vétérinaire de la musique, comme l'appelait Berlioz, avait traité le sujet avec l'impudence fantaisiste qu'il apportait à toutes ses entreprises. M. Tiersot aborde le thème en historien scrupuleux qui n'ignore rien des travaux décisifs de M. Prunières sur *l'Opéra italien en France*, sur *le Ballet de cour* et sur *Lully*. Sans doute eût-il pu éviter quelques légères erreurs, mais elles sont vénielles et ne suscitent la réprobation que chez les pédants. On a reproché à M. Tiersot de soutenir encore cette thèse (dont l'inexactitude est aujourd'hui démontrée) que Lully aurait dépouillé Perrin de son privilège. Ce sont questions où les fouilles d'archives, les graves examens de petits papiers jaunis, la lecture à la loupe de dates et de signatures maculées jouent un rôle éminent pour les rats de bibliothèque ; et sans rivaliser sur ce point avec la pénible minutie allemande, les musicologues français n'ont encore que trop tendance à faire de cette recherche le but même de leur effort, alors qu'elle ne devrait être qu'un des moyens (et non pas même le plus important) pour atteindre à la connaissance d'un musicien ou d'une époque musicale. Ils se fient à leurs binocles et ne comprennent pas encore qu'il n'y a d'intéressant que le jeu des idées. Que la genèse de celles-ci puisse faire profit d'un contrat de mariage ou d'un acte de vente enfin découverts, on n'y contredit point. Mais ce ne sont là que des révélateurs pour le photographe de la vérité : et les photographes, gens sensés, n'ont pas encore pris l'habitude d'apporter à l'amateur, en même temps que l'image, le bain sale qui l'a révélée. Par malheur, c'est ce bain sale qui croupit trop souvent dans les cuvettes des musicologues. Ils croient naïvement qu'on les prendra pour des érudits, mais les bons esprits les prennent pour ce qu'ils sont : machines à recopier l'état civil. La jeune génération a plus de bon

sens : elle a compris qu'il y avait mieux à faire qu'à rechercher dans les mairies quels ont été les logements de Wagner à Paris ou à éplucher les comptes de blanchisseuse du chevalier Gluck.

A ce danger, M. Lionel de La Laurencie a très adroitement échappé dans sa considérable histoire de *l'Ecole française de violon* dont nous avions plaisir à commenter ici même le premier volume, l'an dernier. Le second volume décrit l'histoire de cette école depuis Leclair jusqu'à Viotti. L'exposé historique est de premier ordre ; l'exposé technique ne lui est pas inférieur, et l'utilisation des documents, en apparence les plus dépourvus d'intérêt, est si habile qu'elle concourt à donner la vie à ces portraits d'artistes si oubliés que sont les Cupis, les Dauvergne ou les Pagin. Grâce à telle note de perruquier astucieusement mise en valeur, la vie de Guillemain devient un drame. La juxtaposition de deux signatures projette sur Travenoll une lumière psychologique où n'atteint jamais le meilleur roman. Il y a là, sous l'aridité des recherches documentaires, un sens de la vie et du réel que pourront envier les musicologues de l'école germanique.

Ce sens de la vie donne aussi son prix à l'ouvrage considérable que M. Raymond de Rigné consacre à Massenet, « monument littéraire », comme dit l'auteur, en cinq volumes, divisés eux-mêmes en quatorze parties. M. de Rigné imagine qu'un artiste, Jean d'Arvil, grand admirateur du maître, analyse ses impressions avec ses amis, rapporte des anecdotes inédites et ne craint nullement de reprendre avec verdeur les critiques qui lui ont déplu. Le point capital du troisième volume est un essai de reconstitution d'*Ariane*, dont Massenet supprima de nombreuses pages pour les incorporer à *Bacchus*, et la démonstration de l'auteur est fort plausible.

Des mérites dissemblables marquent diverses études récentes, les unes approfondies, les autres cursives, telles que *l'Art du chant en France au dix-septième siècle* de Théodore Gerodl, *les Organistes* de Félix Raugel, les *Essais de technique et d'esthétique musicales* d'Élie Poirée, *Chez les musiciens* d'Adolphe Boschot, *Musiques d'aujourd'hui* de Vuillermoz, ou la collection des études sur *les Chefs-d'œuvre de la musique* que publie Paul Landormy. L'édifice se construit pierre à pierre ; et l'indulgence nous pardonnera d'avoir, avec quinze petits *Portraits de musiciens*, apporté la nôtre parmi tant de maîtres ouvriers.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ADRIEN DARIAC

M. Adrien Dariac est un « personnage consulaire », encore un, puisqu'il préside la Commission des Finances. Le président de la Commission des Finances, qui est, en dernière analyse, le maître du contrôle parlementaire, est donc par excellence le maître de l'heure et l'arbitre des destinées gouvernementales. Son hostilité secrète, nuancée ou subtile, est la leçon des gouvernements. Son hostilité déclarée sonne le glas de leur puissance. Aussi nul plus que le président de la Commission des Finances n'est redouté au Parlement. Ses désirs sont des ordres et ses moindres froncements de sourcil sont épiés avec angoisse. Certains présidents de la Commission des Finances furent — et durent être — des manœuvriers incomparables, experts à naufrager les esquifs les plus sûrs. M. Klotz était, à cet égard, particulièrement redoutable. A dire le vrai, depuis plusieurs années, la Commission des Finances n'est plus cette maîtresse intransigeante et crainte, dont le respect était, pour les gouvernements, le commencement de la sagesse. Elle a perdu en puissance intense et concentrée ce qu'elle a gagné en étendue. Devenue un véritable ministère, avec un secrétariat permanent et nombreux, avec une Chambre dans la Chambre qui donne son avis sur tous les projets et qui se subdivise en autant de sous-commissions qu'il y a, en réalité, de grandes commissions, elle a, par la force des choses, perdu de sa force en s'occupant de tout. Cette évolution était inévitable : tout ce qui est national est financier par quelque côté, et il n'est déjà pas si plaisant que le problème financier soit le seul à vraiment considérer. Mais il

faut noter que la Commission des Finances, qui a perdu son vieux nom classique de Commission du budget — est devenue une immense machine administrative très complexe, très importante, mais peut-être politiquement moins puissante.

Au reste — et personne ne l'ignore — cette Chambre ne fait point de politique. Les prédécesseurs immédiats de M. Dariac ont donc été des hommes d'Etat, courtois, affables et nullement spécialisés dans la manœuvre des couloirs. A M. Raoul Péret succède presque aussitôt M. le baron Raiberti. Ce président extrêmement décoratif représentait la prépondérance morale de l' « Entente » sur la principale commission de la Chambre. Appelé au ministère de la guerre, il fut remplacé par M. Maurice Maunoury, depuis ministre de l'Intérieur. Ce polytechnicien éminent, laborieux et probe, était même beaucoup mieux à sa place à la tête de la commission que comme général en chef des préfets. Cependant, c'est son entrée place Beauvau qui a ouvert à M. Dariac l'accès de la magistrature qu'il exerce.

M. Dariac est loin d'être dépourvu des finesses du métier. Mais, c'est un patriote sincère qui n'a point de goût pour les manœuvres de la dernière heure. Il joue la règle du jeu. Il ne fait point de politique : il collabore loyalement avec les gouvernements nationaux. Chacun comprendra cependant que M. Adrien Dariac eût fort pu bien se comporter très différemment si l'on observe qu'il est Périgourdin d'origine et Normand d'adoption. C'est beaucoup de finesse dans une seule personne : M. Adrien Dariac est homme à ne point décliner cette double responsabilité. Donc, il est le compatriote de Montaigne et cependant ce n'est point dans la vallée de la Dordogne qu'il a cherché à cueillir les lauriers de la politique. A-t-il pensé qu'on n'est point prophète dans son pays? Ou bien est-ce le hasard qui a tout fait? M. Dariac était inspecteur général de l'agriculture — un fort aimable et fort compétent inspecteur général de l'agriculture — lorsqu'il brigua un mandat électoral dans le département de l'Orne, qui est un département fameusement agricole et qui ne badine pas sur cette compétence-là. Tel fut son savoir-faire qu'il réussit, lui, étranger, à vaincre, en 1910, dans son vieux fief, le comte de Lévis Mirepoix, aimable collègue des Gérard et des Mackau, et vivant depuis 1885 sur la foi d'une fidélité électorale qui ne le trahit — à quelques voix — qu'en faveur de M. Dariac. Les « républicains » célébrèrent, comme il convient, cette grande victoire; à la vérité ils s'abusaient un peu. M. Dariac est un républicain de l'espèce la plus modérée, et ce n'est pas lui qui souhaiterait voir périr les colonies plutôt qu'un principe. M. Dariac est un républicain de l'école de M. Chéron. Il s'en tient à sa compétence agricole et normande. Seulement, étant de Bergerac, et moins éloquent que M. Chéron, il est

d'une prudence encore plus sage et plus constante. Son républicanisme — très loyal — n'effaroucha point, on le sait, les députés de l'Orne, ses collègues, qui comptaient M. le baron Roulleaux Dugage et M. le marquis de Ludre. M. Dariac eût pu engager une lutte politique — de blancs à bleus — et mettre son département à feu et à sang. Sa sage influence sur ses amis fit que chacun convint de ne pas se combattre : des nuances reconnues imperceptibles séparaient ces excellents députés normands, également conservateurs, patriotes et agricoles. Le baron Roulleaux Dugage et le marquis de Ludre, que personne ne combattit, furent réélus. M. Dariac, que personne ne combattit, fut élu. M. Dariac a tout de même des adversaires politiques. Mais aucun ne souhaite, au fond, son échec. Et lui-même ne souhaite pas, sans doute, celui de ses adversaires, ou, s'il le dit — et le dit-il? — il ne le pense certainement pas.

M. Dariac est de taille moyenne, décoré, à la fois élégant, cordial, et bon garçon. Parfois son visage s'assombrit d'un souci fugitif, ce qui s'explique trop naturellement d'un homme, si optimiste soit-il, qui connaît la fin des fins de ses finances, et dont la tâche est d'opposer une digue efficace et souple au flux redoutable de la démagogie. M. Dariac fait au moins son œuvre de bon Français.

L'usage veut que le président de la Commission des Finances soit un homme qui a été ministre, et qui doit le redevenir. M. Dariac a été ministre et le redeviendra. Il a été ministre de l'Agriculture et redeviendra ministre de l'agriculture. Car il ne veut pas être autre chose. Il a rédigé de nombreux rapports sur le budget de l'agriculture, dont il fut longtemps rapporteur spécial, et défendit ses conclusions avec énergie, autorité, et une tenace obstination. A ce jeu, on ne gagne pas une notoriété parisienne éclatante, mais on se fait une compétence solide, utile, et à laquelle il faut recourir bon gré, mal gré. M. Dariac, qui est un républicain sans démagogie, indépendant et ferme, n'a pas été assez ministre. Il ne l'a été que huit jours, et fut d'ailleurs, pendant ces huit jours, le collègue de M. Maunoury qui était, lui-même, ministre des Colonies.

M. Dariac sait que la destinée ne lui a pas donné encore tout ce qu'elle lui devait. Dans le poste considérable, plus lourd de responsabilité que d'honneur, où il se trouve, il attend patiemment son heure. J'ai dit qu'il méprisait la tradition qui veut qu'un président de la Commission des Finances puisse mettre sa fortune et son intervention au service d'une ambition, même légitime. M. Dariac, il est vrai, trouve en face de lui un ministère national, contre lequel il serait grave de conspirer. Loin de lui, par conséquent, la pensée de gêner la politique nationale du ministère. Mais, dans ce ministère, que seconde son loyal effort, il ne lui est pas défendu de souhaiter des remaniements opportuns.

***

Le berceau de Jean Racine.

Les touristes, même ceux qui sont raisonnables, vont souvent chercher bien loin ce qu'ils ont sous la main. On ira au diable voir un monument parce qu'il est fameux ou une ville parce qu'elle est à la mode. Mais on oublie qu'il n'y a qu'à sortir de Paris pour trouver des perles fines. Quand on a bien couru, on finit par se dire que rien au monde ne passe nos petites villes d'Ile-de-France, de Champagne et de Picardie. Tout autour de la capitale, elles forment un chœur, une couronne incomparable. Je ne parle pas seulement des grandes, des illustres, Versailles, Chartres, Beauvais, Amiens, Laon, Reims, Troyes, mais des discrètes, des oubliées, violettes à côté des roses, que connaissent les seuls amateurs : Étampes, Meaux, Provins, Compiègne, Senlis, Sens, Soissons, vingt autres, sans compter les villages. Nulle part la vie n'est plus douce, nulle part on ne comprend mieux ce que fut le plaisir de vivre sur une terre privilégiée. Impression que rend plus saisissante encore la proximité d'une capitale moderne : on quitte ses rues fiévreuses, son atmosphère épaissie ; une heure après, deux heures tout au plus, l'automobile ou le rapide vous ont déposé dans une vallée exquise, fraîche, silencieuse et quelquefois déserte. Ne croyez pas connaître la France parce que vous avez traversé sur un pont métallique la Seine, la Marne, l'Aisne ou l'Oise. Si vous voulez connaître et aimer la France, allez rêver sur les bords d'une rivière au doux nom, l'Aube, le Loing, l'Essonne, la Voulzie, les deux Morin, la Dhuys, l'Ourcq, le Surmelin, la Nonette. Vous allez chercher des impressions esthétiques et des raisons d'émouvoir votre sensibilité à Venise, à Bruges ou à Tolède : rappelez-vous qu'à moins de cent kilomètres de Paris, vous avez déjà rencontré le berceau des deux plus grands poètes de langue française, Jean de La Fontaine et Jean Racine.

Jean de La Fontaine n'a pas eu autant de chance que Jean Racine. Si sa maison est intacte, sa ville a été bien abîmée. Je ne parle pas de l'explosion qui fit sauter le pont sur la Marne et crouler les maisons. Ça se répare, et nos villes de l'Est sont habituées aux renaissances. Mais Château-Thierry a été « américanisé », et je n'ai pas besoin de vous dire que cela ne l'embellit pas. La Fontaine ne reconnaîtrait pas grand'chose de sa ville. Il lui faudrait monter sur les ruines de la forteresse pour retrouver une beauté immuable, l'admirable cirque que composent autour de l'horizon les collines qui ferment la vallée de la Marne : amples, un peu nues, saisissantes de grandeur en leur modération, modèle de composition sobre, ferme et vaste. Un personnage d'Anatole France dit en présence des collines de l'Arno, à Florence : « Le Dieu qui les a modelées est un artiste. » C'est le même qui a fait celles d'Athènes et celles de la ville éternelle, les coteaux d'Avignon, d'Amboise et de Château-Thierry.

Mais La Fontaine retrouverait sa maison presque intacte, au moins quant à l'extérieur, car l'intérieur a été aménagé en musée. Derrière elle, il reverrait le jardin de son enfance, un tout simple jardin qui suffit à un cœur prédestiné pour découvrir la poésie du monde :

Il avait de plant vif fermé cette étendue;
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne et force serpollet...

Jean Racine connaîtrait une fortune inverse : il retrouverait sa ville et ne retrouverait plus sa maison.

Elle est détruite, presque totalement disparue. C'est à l'entrée d'un de ces paisibles faubourgs de province qui s'en vont mollement à travers la campagne ; une belle rue calme, un peu sinueuse, où se mêlent en désordre les demeures de la bourgeoisie, aux nobles façades, aux profonds jardins, et les jolies maisonnettes campagnardes qui ont aussi leurs jardinets descendant vers l'Ourcq, pleins de verdure et de fleurs. La rue de Jean Racine est placée sous le vocable de saint Waast, qui a sa statue dans l'église de la paroisse. La maison, qui était tombée en ruines sous l'outrage du temps, avait été refaite une première fois. Pendant la guerre, une bombe incendiaire l'a brûlée. On la reconstruit avec une simplicité de bon goût. Elle est un peu en retrait sur le bord de la rue, et, sur le côté droit, un pan de mur à demi écroulé fait le raccord : c'est tout ce qui subsiste de la maison de Racine avec, peut-être, par derrière, au fond du jardin, un grenier suspendu au-dessus de l'Ourcq. On avait posé autrefois une petite plaque sur le pan de mur. On y lisait sur deux lignes : Maison de Jean Racine. Et puis, on a dû faire observer au propriétaire que ce n'était plus à proprement parler la maison de Racine. Alors, on a ajouté à l'inscription ce qu'on nomme, selon qu'on emploie le langage du théâtre, de la critique ou de l'archéologie, un béquet, une interpolation ou un repentir. Seulement, le nouveau texte a été ajouté avec maladresse, si bien qu'on lit aujourd'hui dans le marbre cette phrase singulière :

MAISON
OÙ EST NÉ
DE JEAN RACINE

Dans le pan de mur subsiste une belle porte qui donne une noble idée de ce que devait être l'ensemble. Elle est surmontée d'une sorte de fronton quadrangulaire qui porte au milieu un médaillon ovale, où une sculpture presque effacée figure le jugement de Pâris. La guerre a précipité l'œuvre du temps, c'est à peine si l'on distingue la scène, dont le style semble n'être pas médiocre. Sur le côté,

au-dessus du feuillage pâli d'une glycine, pendaient deux roses.

Et c'est tout. Par derrière, un jardin à l'abandon, envahi par une végétation folle. Un beau tilleul doit être assez ancien pour avoir vu le dix-septième siècle. Sur la gauche, un grenier qui surplombe la rivière, au bout d'une longue grange. Au milieu, entre des arbres noirs, des buis et de hautes herbes, un bassin d'eau dormante, où l'on voit passer, selon le vers curieux et charmant de Tristan l'Ermite. dans cet étonnant *Promenoir des deux amants*,

Les songes de l'eau qui sommeille.

Au bout du jardin, une péniche de marinier se balance sous les branches.

C'est là que naquit Racine, un jour de décembre 1639, dix-neuf mois après Louis XIV. Vers ce temps-là, on voyait passer dans les rues de la Ferté-Milon, strictement vêtus de noir, le chapelet aux doigts et multipliant les œuvres de la charité, quatre hommes encore jeunes, car l'aîné n'avait pas trente ans et le plus jeune en avait vingt-quatre. C'était quatre « messieurs », exilés l'année précédente de leur retraite et réfugiés chez les Vitart, c'est-à-dire dans la famille maternelle du nouveau-né : Lancelot, qui deviendra le professeur de latin du petit Racine ; Antoine Lemaître, qui deviendra son professeur de rhétorique ; Lemaître de Séricourt et Singlin. C'était Port-Royal qui venait se pencher, comme une fée austère et ardente, sur le berceau de son poète.

A défaut de la maison de Racine, il en subsiste une autre qui a dû jouer un grand rôle dans les premières années de son enfance, c'est celle qu'habitaient en 1639 son grand-père Jean Racine et sa grand'mère Marie Desmoulins. Racine perdit sa mère très tôt, en 1641, son père se remaria et l'enfant fut élevé par sa grand'mère, à qui il donnait le plus doux nom que connaisse un enfant ; il l'appelait « ma mère ». On peut donc être sûr qu'il vint souvent dans la belle maison, qui était alors dans son neuf. Elle est dans la même rue Saint-Waast, un peu plus loin en allant vers les champs et de l'autre côté de la rue, c'est-à-dire que son jardin, au lieu de descendre vers l'Ourcq, est adossé au coteau qui ferme la vallée. Un petit chemin, la « rue aux pierres », escalade d'aplomb la pente roide, sous la verdure ; le petit Racine vint ici jouer, et, comme l'on dit dans la jolie langue populaire de mon pays pour désigner les ébats de l'enfance, courantiner jusqu'à sa dixième année, où il alla commencer ses études au collège de Beauvais.

Il ne revint pas vivre parmi la société de La Ferté-Milon : c'est La Ferté-Milon qui alla le rejoindre à Port-Royal. Sa grand'mère se retira à la maison des champs. Son oncle Vitart alla y retrouver une de ses filles, la mère Agnès de Saint-Thècle. Plus tard, son ami La Fontaine épousa une bourgeoise de La Ferté, Marie Héricart.

M. Larroumet, appliquant les théories de Taine, a voulu démontrer

que le génie de Racine avait été modelé par le climat de La Ferté-Milon. A quoi M. Masson-Forestier a répondu que rien n'était plus hasardeux que de telles affirmations, attendu que nous ne pouvons nous figurer ce qu'était La Ferté-Milon au dix-septième siècle. Le pays, dit-il, a beaucoup changé. Un cours d'eau canalisé a remplacé une rivière sauvage, encaissée dans une étroite vallée boisée. Toute la région alentour n'était qu'une âpre forêt, et La Ferté n'était qu'un gros bourg où les guerres de religion avaient fait la vie rude et farouche.

Il y a du vrai. Il est certain que la rivière avait alors la vraie vie d'une rivière, ses caprices et sa liberté, tandis qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'une route d'eau entre des rangées trop alignées de peupliers : « Les rivières, disait l'autre grand janséniste, sont des chemins qui marchent. » Mais le pays est resté très boisé, et la moitié de l'horizon est barrée par la ligne noire de la forêt de Villers-Cotterets. La vallée même n'a pas dû tant changer : un fond d'eau plein de végétation où se pressent dans l'herbe drue tous les arbres des terres mouillées, saules, aulnes, bouleaux, trembles, peupliers. Ils forment tour à tour des lacis interdits au soleil et des clairières argentées où l'on s'attend à voir paraître la danse agreste des nymphes de Corot. Et puis, le pays même n'a guère bougé ; la plupart des maisons sont anciennes, en dépit de la guerre, qui a obligé d'en reconstruire plus d'une. Dans son ensemble, la ville a conservé un aspect ancien. Elle a gardé ses deux paroisses, l'une en bas, Saint-Nicolas, l'autre à flanc de coteau, Notre-Dame, la paroisse des Racine. Toutes deux sont belles et ont conservé de précieux vitraux du quinzième siècle. Saint-Nicolas a une noble et ample façade, et, à Notre-Dame, on a commencé au seizième siècle un chœur magnifique, dans le beau style de Saint-Étienne du Mont ou de Saint-Gervais-Saint-Protais ; par malheur, il est resté inachevé, en l'air, couronnant l'humble église de sa splendeur imprévue et incomplète. Il a de belles boiseries d'un goût simple, écornées çà et là par les éclats d'obus. Dans les deux églises règne un goût parfait, d'autant plus précieux qu'il est bien rare : M. le curé ne doit pas être le premier venu. Dans un coin, il y a une statue de saint Vulgius qui ressemble un peu à Jules Lemaître. C'est là que Jean Racine a appris le catéchisme, reçu le premier rudiment de la religion ; c'est là qu'ont été préparés obscurément, mais sûrement, *Esther*, *Athalie*, *les Cantiques spirituels*, *les Hymnes du bréviaire romain :*

> *L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage,*
> *Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage...*

Au-dessus de l'église, de l'autre côté d'un rideau d'arbres, le sommet du terre-plein est barré par une ruine formidable : une façade percée à jour, large, haute, énorme, qui fait penser au mur d'Orange ou à un morceau du Colisée : tout ce qui reste d'un château fort

monumental, construit par Louis d'Orléans à la fin du quatorzième siècle, démoli deux cents ans après par Henri IV, qui guerroya longuement en ces parages. Il reste juste un mur, tout entier, tout droit, qui présente encore, à l'extérieur, un vaste panneau sculpté au-dessus de la porte centrale, à l'intérieur, des cheminées avec leur manteau, suspendues en l'air aux étages supérieurs des tours. Vu du côté des champs, le soir, au bout d'un plateau dépouillé, il a l'air d'un immense décor de théâtre. Larroumet dirait que Racine ne l'a jamais oublié, qu'il est resté dans son souvenir comme il est planté là dans la campagne, pareil à une toile de fond, et que c'est ce mur qui explique qu'il ait mis, dès les premières lignes de chacune de ses tragédies, quelques vers qui font ainsi décor de fond monumental :

Quoi, tandis que Néron s'abandonne au sommeil...
Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille...
Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel...

Au delà du mur, dans les champs, c'est la solitude, un vaste plateau nu où court le vent. Du côté de la ville, entre le mur et le rideau des arbres, au bord du talus qui domine les maisons et l'église, deux gros canons camouflés allongent leur col vers Villers-Cotterets. Le soir tombe. L'air est très doux, d'une douceur qu'on dirait racinienne. Il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Racine, de vers pittoresques dont le souvenir puisse s'accorder directement avec le paysage : Racine n'était pas romantique. Mais son ami La Fontaine nous atteste dans *Psyché* qu'il aimait extrêmement les arbres et les jardins. Ce même La Fontaine nous rapporte une dispute littéraire dans le parc de Versailles : Boileau, homme logique et convaincu, ramenait sans cesse la discussion, et Racine lui répondait : « Regardez, monsieur, le beau coucher de soleil. » Le cher poète... Et les hommes du dix-septième siècle ne comprenaient pas la nature !

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les conversations franco-anglaises. — La note française du 21 aout. — La situation dans la Ruhr. — *Dès le 16 août, il devient évident que la grève générale tentée, en Allemagne, par les communistes, a complètement échoué. Une certaine détente se produit, en dépit du malaise causé par la situation économique et la chute du mark.*

— *Les groupes séparatistes rhénans publient une déclaration commune* (16 *août*).

— A la cérémonie de l'inauguration du monument aux morts de Charleville, M. Poincaré répond à M. Stresemann et à M. Stanley Baldwin. Il justifie l'attitude de la France et rappelle les devoirs de solidarité qui continuent à unir les alliés (19 *août*).

— La plupart des conseils généraux, à leur session d'août, approuvent la politique de M. Poincaré et l'occupation de la Ruhr.

— Dans la Ruhr, le général Degoutte ordonne le blocage des stocks de charbon et de sous-produits, considérant que le gouvernement allemand n'a pas assuré l'exécution des livraisons qui devaient être effectuées au titre des réparations en vertu de la huitième partie du traité de Versailles (21 *août*).

— La réponse française au gouvernement britannique est remise le 21 *août. Sans rien abandonner de nos droits, elle vise à la conciliation et réfute avec une courtoise fermeté les allégations de Londres concernant la légalité de l'occupation de la Ruhr. Elle réclame l'application pure et simple du traité de Versailles, et propose un programme d'application de l'état de paiements, subordonnant les dettes interalliées aux réparations.*

— Au banquet de la Chambre principale de l'industrie et du commerce, M. Stresemann répond à son tour à M. Poincaré. On ne relève toutefois dans son discours aucune proposition pouvant amorcer sérieusement de nouvelles négociations. Une partie de l'économie allemande est offerte, d'une façon générale, en garantie des réparations, mais le nouveau chancelier, comme l'ancien, n'admet pas que les richesses de la Ruhr et de la Rhénanie puissent être constituées en gage (24 *août*).

— Des mesures draconiennes sont annoncées par le cabinet Stresemann pour arriver à stabiliser le mark. Le 25, *un décret réglemente la livraison obligatoire, par les particuliers, des valeurs étrangères.*

— A München-Gladbach, une réunion des séparatistes rhénans est dispersése par les nationalistes allemands (26 *août*).

— La réponse belge à la note anglaise est remise le 27 *août. Elle cause un certain désappointement à Londres, où l'on escomptait des divergences de vues entre Bruxelles et Paris. Elle souligne que la priorité belge résulte d'engagements formels de la part des Alliés.*

LES ESPAGNOLS AU MAROC. — *Les Espagnols subissent un échec sanglant sur les positions de Tiferauit et d'Afrau, au Maroc. Ils accusent plus de deux cents tués et blessés* (18 *août*).

Après une démonstration navale et aérienne contre la côte d'Alhucemas, trois colonnes dirigées par le général Echague réussissent à délivrer les troupes que les Riffains avaient cernées à Tiferauit (22 *août*).

— L'émotion est grande, en Espagne. Des incidents ont lieu à Séville et à Malaga, au moment du départ des troupes pour le Maroc. A Malaga, un régiment se soulève et fait feu sur ses officiers (24 *août*).

— Le cuirassé « España » s'échoue sur les côtes du Maroc (26 *août*).

— La situation demeure sérieuse, et l'on annonce qu'Abd-el-Krim appelle les Riffains à la guerre sainte.

— *Alphonse XIII gracie le promoteur du mouvement de Malaga, le caporal Sanchez Barroso, condamné à mort par le conseil de guerre* (29 *août*).

Bulgarie. — *La Cour martiale de Plevna condamne à mort quatre anciens ministres du cabinet Stambouliski. Deux autres sont condamnés à la prison perpétuelle, trois autres à cinq ans de prison* (16 *août*).

— *M. Rajko Daskaloff, ancien représentant de la Bulgarie à Prague sous le cabinet Stambouliski, est tué, dans cette ville, par un de ses compatriotes* (26 *août*).

Irlande. — *Les élections au Dail Eireann donnent la majorité aux partisans de l'acceptation du traité avec l'Angleterre* (27 *août*).

Italie et Grèce. — *Cinq membres de la délégation italienne de la commission interalliée chargée de délimiter les frontières de l'Albanie et de la Grèce sont assassinés le* 27 *août, en territoire grec, sur la route de Janina à Santi-Quaranta.*

Les journaux italiens attribuent ce crime aux excitations venues d'Athènes, et le gouvernement de Rome, convaincu que la responsabilité en incombe au gouvernement hellénique, envoie à celui-ci un ultimatum exigeant des excuses et des réparations (29 *août*).

La Grèce cède, mais refuse cependant de donner satisfaction à l'Italie sur trois points portant atteinte, dit-elle, à son honneur et à sa souveraineté (30 *août*).

Le gouvernement italien fait occuper aussitôt Corfou et donne cinq heures au gouvernement d'Athènes pour accepter l'ultimatum (31 *août*).

Ces nouvelles produisent une grande anxiété en Angleterre, où l'on craint que l'Italie n'augmente son influence en Méditerranée.

Japon. — *Le baron Kato, premier ministre, étant décédé le* 23 *août, l'amiral comte Yamamoto lui succède* (28 *août*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XIV. — Juillet-Septembre 1923.

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

L'HISTOIRE

LA MUSIQUE

LES SCIENCES

LA VIE ÉCONOMIQUE

ARMÉE ET MARINE

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29821.